



N^o 142



Library
of the
University of Toronto



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

RECUEIL
D'OPUSCULES

CONCERNANT

LES OUVRAGES ET LES SENTIMENS

DE NOS

PHILOSOPHES MODERNES

SUR

LA RELIGION, L'EDUCATION
ET LES MOEURS.



A LA HAYE,
Chez FREDERIC STAATMAN,
M. DCC. LXV.



AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE.

Les Ouvrages & les Sentimens de Mr. J. J. Rousseau, sur la Religion & sur l'Education ont fait tant de bruit, qu'il seroit superflu de vouloir y attirer l'attention du Public. D'habiles Gens en divers pais ont pris la plume pour les refuter, & leurs Livres plus ou moins repandus se trouvent partout. Comme il n'en est pas de même de diverses Brochures, qui bien que marquées au bon coin, ne sont pas aussi connues qu'elles le méritent,

AVERTISSEMENT.

*Je me propose de les rassembler
sous un même format. Voici la
Premiere Partie de ce Recueil.
Elle sera bientôt suivie de quelques
autres, si l'empressement du Public
repond à mon attente & à mes
vœux.*



PIECES

P I E C E S

CONTENUES DANS CETTE

PREMIERE PARTIE.

Lettres sur le Christianisme de M. J. J.	
<i>Rouffseau</i> , adressées à M. I. L. par	
M. <i>Vernes</i> , Pasteur de <i>Céligny</i> .	
Première Lettre	Pag. 1.
Seconde Lettre	20.
Troisième Lettre	43.
Quatrième Lettre	72.
Cinquième Lettre	99.
Lettre de l'Homme Civil à l'Homme	
Sauvage	125.
Lettres de M. <i>Vernes</i> , Pasteur de	
<i>Céligny</i> , à M. J. J. <i>Rouffseau</i> ,	
avec les Reponses.	
Avertissement	182.
Lettre de M. <i>Rouffseau</i> , à M.	
<i>Duchène</i> , Libraire à <i>Paris</i> .	
	187.
Première Lettre de M. <i>Vernes</i> ,	
à M. <i>Rouffseau</i>	
	189.
	Reponse

Reponse de M. <i>Roussseau</i>	Pag. 191.
Seconde Lettre de M. <i>Vernes</i>	192.
Reponse de M. <i>Roussseau</i>	193.
Troisiéme Lettre de M. <i>Vernes</i>	194.
Reponse de M. <i>Roussseau</i>	196.
Quatriéme & dernière Lettre de M. <i>Vernes</i>	197.



AVERTISSEMENT

D U

LIBRAIRE.

Les Ouvrages & les Sentimens de nos Philosophes modernes, sur la Religion, l'Education & les Mœurs, ont fait tant de bruit, qu'il seroit superflu de vouloir y attirer l'attention du Public. D'habiles Gens, en divers Païs, ont pris la plume, pour les discuter, & leurs livres, plus ou moins répandus, se trouvent par-tout. Comme il n'en est pas de même de diverses Brochures qui, bien que marquées au bon coin, ne sont pas aussi connues qu'elles le méritent, je me propose de les rassembler sous
un

AVERTISSEMENT, &c.

un même format. Voici l'ordre dans lequel je les présente au Public :

Lettres sur le Christianisme de M. J. J. Rousseau, adressées à M. I. L. par M. Vernes, Pasteur de Céligny.

Lettre de l'Homme Civil à l'Homme Sauvage.

Lettres de M. Vernes, à M. Rousseau, avec les Réponses.

Pièces originales de ce qui s'est passé au Confistoire de Motiers, concernant l'Excommunication projetée contre M. Rousseau.

Lettre de M. C. de R. à l'Auteur du Catechisme de l'Honnête-homme.

Lettres Critiques à l'Auteur de l'Espion Chinois, avec la Réponse.

L E T T R E S

LETTRES
SUR LE
CHRISTIANISME

DE

M^R. J. J. ROUSSEAU,

ADRESSÉES

A. MONSIEUR I. L.

PAR

JACOB VERNES,

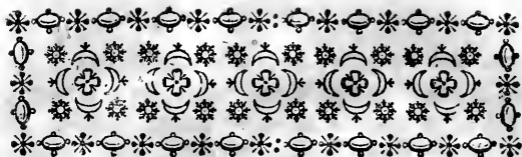
Pasteur de l'Eglise de Céligny.

Nulla, aconita bibuntur
Fictilibus; tunc illa time, cum pocula fumes
Gemmata, & lato Setinum ardebit in auro.

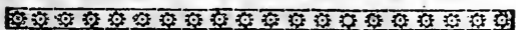
JUV. Sat. X.

NB. On s'est servi dans les citations, de l'Édition d'*Emile*, in-12. Amsterdam, chez Jean Néaulme 1762. Rép. à Mr. l'Arch. Amsterdam chez Marc-Michel Rey. 1763.

PREMIÈ-



PREMIERE LETTRE.



Uï, mon Ami, j'ai lû *Emile*, & la
Réponse de Mr. Rousseau à Mr. l'Ar-
chevêque de Paris. Cet Auteur cé-
lébre est, suivant moi, un des hommes les
plus éloquens de son siècle. Son stile mâle
& vigoureux donne à la langue Françoisse un
tour, une précision, une énergie, dont
elle ne paroïssoit pas susceptible; & s'il n'est
pas toujours neuf par la pensée, il le paroît
toujours par l'expression. Quelle chaleur!
Quelle vie! Quelle ame! On diroit, quel-
quefois, que sa plume distille le sentiment.
Il intéresse, il attache, lors même qu'on ne
pense pas comme lui; & le plaisir qu'il cau-
se est quelquefois tel, qu'on est tenté de
prendre son parti contre soi-même.

Mais, mon Ami, cette ardeur de génie,
cette bouillante imagination qui saisit le
beau avec transport, qui le rend avec for-

A

ce,

ce, qui anime tout, qui vivifie tout, ne peut elle pas entrainer celui qui s'y livre, dans les erreurs les plus dangereuses ? Si le flambeau de la Raison cesse d'éclairer sa marche, tous ses pas ne seront-ils point autant de chutes ? L'entouffiasme du génie est une sorte d'yvresse, qui ôte cette paisible & précieuse liberté d'esprit, si nécessaire pour examiner & pour comparer ses idées ; si nécessaire pour saisir, non pas les rapports qui éblouissent au premier coup d'œil, & qu'un second détruiroit, mais ceux qui, fondés sur l'essence des choses, se soutiennent après l'examen le plus rigoureux, & fournissent des principes fixes, dont on tirera les conséquences qui en découlent naturellement ; en un mot, si nécessaire pour porter des jugemens que la *Raison* approuve dans tous les tems & dans tous les lieux. N'ayant alors pour guide que le génie & l'imagination, qu'arrive-t-il ? On substitue le brillant au solide, le fard à la nature, le clinquant à l'or, le spécieux au vrai. On s'égare d'autant plus aisément que c'est, en quelque manière, le plaisir qui égare ; on aime ce que le génie a créé, ce que l'imagination a embelli. Si l'on communique ses productions au Public, on donne à ses lecteurs le plaisir des phrases,

du

du coloris, des belles figures, des traits hardis, des faillies heureuses; mais il est acheté bien cher, puisque c'est aux dépens de la vérité.

Dans quels écarts encore ne jette point l'imagination, si elle est mise en jeu par l'esprit de système, la singularité, le dédain de penser comme le grand nombre, ou quelque autre passion qui fermente, en secret, dans le cœur! On ne voit plus alors les objets tels qu'ils sont; l'imagination ne les offre que comme la passion les demande; elle ne les embellit, qu'afin de mieux tromper celui qui juge d'après l'une & l'autre. L'on s'étonne des erreurs où tombent quelquefois les plus grands génies; cela s'explique par les talens mêmes qui les rendent tels; & sert à consoler ceux qui les voient dans ce haut degré d'élévation, où l'amour propre ne les contemple pas toujours sans émotion & même sans envie.

Je n'ai fait ces réflexions qu'au sujet de la Question que vous m'avez proposée; car j'aime à le reconnoître & à le dire; Mr. *Rousseau*, cet homme étonnant, qui, seul, avec son génie, a osé protester contre tant d'opinions généralement reçues, paroît souvent tenir la clef de la nature; souvent il fait marcher de concert la raison la plus

profonde avec la plus brillante imagination ; joignant ainsi aux charmes de la vérité ceux de la diction la plus élégante ; & c'est alors qu'il remplit l'ame de lumière, qu'il l'échauffe, qu'il la transporte. Mais, par là même qu'il est si séduisant lorsqu'il tient le vrai, il n'en est que plus dangereux lorsqu'il se trompe. L'on doit se défier d'un guide que l'on a tant de plaisir à suivre. Je profiterai de cet avis. Il est tems, mon Ami, de venir à votre Demande.

Après avoir donné, dans votre *Lettre*, les plus grands éloges à l'exposé de Mr. *Rousseau* sur la *Religion naturelle* ; après avoir admiré la manière victorieuse dont il terrasse l'espèce d'Incrédules la plus dangereuse, comme la plus incompréhensible, les *Atbées* & les *Matérialistes* ; vous me demandés ce que je pense du *Cbristianisme* de cet Auteur ? Je vais vous le dire sans détour ; je tacherai d'oublier, pendant cet examen, les relations que j'ai euës avec Mr. *Rousseau*, pour ne chercher que la vérité seule ; que dis-je ! l'amitié que je lui porte toujours, celle qu'il eut pour moi, ne m'en font-elles pas un devoir ? Vous examinerez, mon Ami, vous péserés, vous jugerés : & , quelle que soit notre conclusion,

sion, nous ne cesserons point d'admirer les grands talens de Mr. *Rouffseau*, sa brulante éloquence ; nous estimerons toujours la droiture d'intention qu'il montre dans tous ses Ecrits. Si je l'ai mal jugé, il ne démentira pas ce beau caractère de candeur & de bonne foi, qu'il aime tant & qu'il recommande si fort ; il ne me blamera pas, je l'espère, d'avoir proposé librement ma pensée sur sa *manière d'être Chrétien* ; si, surtout, je n'ai point manqué aux égards qu'il mérite par tant d'endroits, & qui sont dûs à tout être pensant, lors même qu'il ne pense pas comme nous.

L'examen d'une Question en suppose l'utilité ; la vôtre est très-importante. Il ne s'agit pas ici de Mr. *Rouffseau*, considéré comme un simple individu, dont la manière de penser n'auroit aucune influence. A Dieu ne plaise que je goutasse le plaisir méchant de lui disputer le titre de *Chrétien* qu'il croit mériter, & dont, par là, je me rendrois moi-même indigne ! Non seulement je déteste toute épithète injurieuse ; je me fais, de plus, une vraie peine de dire à qui que ce soit, que je pense qu'il n'est pas ce qu'il croit être. C'est l'Auteur d'*Emile* que j'ai ici en vuë ; ce sont les conséquences fâcheuses qui me paroissent ré-

sult de sa façon de penser, qui me for-
 cent à rompre le silence. Il s'agit, en
 effet, de sçavoir, si un homme qui sera
Cbrétien, à la manière de Mr. *Rousseau*, se-
 ra un véritable *Cbrétien*; si cette manière
 de l'être s'accorde avec les idées que l'on doit
 avoir de *Jesus-Christ*; si elle n'affoiblit point
 la foi en ses promesses; si la *Doctrine* & la
Morale n'en reçoivent aucune atteinte; si cet
 Auteur a rappelé, comme il le prétend, le
 Peuple à la véritable foi qu'il oublie. *Rep. à*
Mr. l'Archev. p. 94. & s'il seroit réellement
 à souhaiter que sa *Réligion*, (il entend sans
 doute, par là, son *Christianisme*) fut celle
 du genre humain. *Ibid. p. 56.*

Prenons garde d'équivoquer sur des mots.
 Si Mr. *Rousseau* eut fait cette attention;
 s'il nous eut dit, par exemple, ce qu'il en-
 tend par ces expressions, *Divin*, *Révéla-*
tion, *Foy*, *Vérités essentielles* &c., la ques-
 tion que nous examinons, auroit été, je
 pense, toute décidée.

Un homme mérite-t-il le titre de *Cbrétien*,
 s'il fait un bel éloge du Caractère de *Je-*
sus-Christ & de sa *Morale*? Si cela est,
 Mr. *Rousseau* est *Cbrétien*, & *Cbrétien* par
 excellence. *Écoutés.*

„ Je vous avoue aussi que la Majesté des
 „ *Écritures* m'étonne, la sainteté de l'*Evan-*
 „ *gile*

„ gile parle à mon cœur. Voyez les livres
 „ des Philosophes avec toute leur pompe ;
 „ qu'ils sont petits près de celui-là ! Se
 „ peut-il qu'un livre , à la fois si sublime
 „ & si simple , soit l'ouvrage des hommes ?
 „ Se peut-il que celui dont il fait l'histoire
 „ ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce
 „ là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambi-
 „ tieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle
 „ pureté dans ses mœurs ! quelle grace
 „ touchante dans ses instructions ! quelle
 „ élévation dans ses maximes ! quelle pro-
 „ fonde sagesse dans ses discours ! quelle
 „ présence d'esprit , quelle finesse & quel-
 „ le justesse dans ses réponses ! quel empi-
 „ re sur ses passions ! où est l'homme , où
 „ est le sage qui fait agir , souffrir & mou-
 „ rir sans foiblesse & sans ostentation ?
 „ Quand Platon peint son juste imaginaire
 „ couvert de tout l'opprobre du crime , &
 „ digne de tous les prix de la vertu , il
 „ peint trait pour trait Jesus-Christ : la res-
 „ semblance est si frappante , que tous les
 „ Peres l'ont sentie , & qu'il n'est pas possi-
 „ ble de s'y tromper. Quels préjugés ,
 „ quel aveuglement ne faut-il point avoir
 „ pour oser comparer le fils de Sophronif-
 „ que au fils de Marie ? Quelle distance
 „ de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans

„ douleur , fans ignominie , soutint aisé-
 „ ment jusqu'au bout son personnage , &
 „ si cette facile mort n'eût honoré sa vie ,
 „ on douteroit si Socrate , avec tout son
 „ esprit , fut autre chose qu'un sophiste.
 „ Il inventa , dit-on , la morale. D'au-
 „ tres avant lui l'avoient mise en pratique ;
 „ il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait ,
 „ il ne fit que mettre en leçons leurs exem-
 „ ples. Aristide avoit été juste avant que
 „ Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ;
 „ Léonidas étoit mort pour son pays avant
 „ que Socrate eût fait un devoir d'aimer la
 „ patrie ; Sparte étoit sobre avant que So-
 „ crate eût loué la sobriété : avant qu'il eût
 „ défini la vertu , la Grece abondoit en
 „ hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-
 „ il pris chez les siens cette morale élevée
 „ & pure , dont lui seul a donné les leçons
 „ & l'exemple ? Du sein du plus furieux
 „ fanatisme la plus haute sagesse se fit en-
 „ tendre , & la simplicité des plus héroï-
 „ ques vertus honora le plus vil de tous les
 „ peuples. La mort de Socrate philoso-
 „ phant tranquillement avec ses amis , est
 „ la plus douce qu'on puisse désirer ; celle
 „ de Jesus expirant dans les tourmens , in-
 „ jurié , raillé , maudit de tout un peuple ,
 „ est la plus horrible qu'on puisse craindre.

So-

„ Socrate prenant la coupe empoisonnée ,
 „ bénit celui qui la lui présente & qui
 „ pleure ; Jesus au milieu d'un supplice af-
 „ freux prie pour ses bourreaux acharnés.
 „ Oui, si la vie & la mort de Socrate sont
 „ d'un Sage, la vie & la mort de Jesus sont
 „ d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire
 „ de l'Évangile est inventée à plaisir ? Mon
 „ ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, &
 „ les faits de Socrate, dont personne ne
 „ doute, sont moins attestés que ceux de
 „ Jesus-Christ. Au fond, c'est reculer la
 „ difficulté sans la détruire ; il seroit plus
 „ inconcevable que plusieurs hommes d'ac-
 „ cord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne
 „ l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Ja-
 „ mais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé
 „ ni ce ton, ni cette morale ; & l'Évangi-
 „ le a des caractères de vérité si grands, si
 „ frappans, si parfaitement inimitables,
 „ que l'inventeur en seroit plus étonnant
 „ que le héros. *Emile. T. 3. p. 165.*

Voilà un fort beau tableau ; il frappe
 d'autant plus, que les deux feuillets où il
 est encadré, ne se présentent qu'après 43
 pages d'objections, entassées les unes sur
 les autres, contre toute *Révélation* préten-
 due *divine* ; & qui sembloient ne laisser
 aucune espérance de rien trouver ensuite

qui fut favorable au Christianisme. On respire un instant, après avoir presque perdu haleine pendant une heure. On saisit avec empressement ce débris, que la main charitable de Mr. *Roussseau* paroît tendre, au milieu d'un naufrage auquel on désespéroit d'échaper.

Revenu de l'étonnement où ce tableau m'avoit jetté, je me demandai ce que l'on en pouvoit conclure? J'avois eu souvent occasion de remarquer, que les ennemis les plus déclarés du Christianisme ne refusoient pas leurs éloges au Caractère de J. C. & à sa Morale; qu'ils permettoient qu'on l'honorât du nom de *Sage*. Ils ont tous vu, qu'on ne pouvoit appliquer à J. C., ce que *Cicéron* dit de ces hommes de son tems, qui s'appelloient *Philosophes*. „ Où est le „ Philosophe dont la vie soit réglée com- „ me elle devroit l'être? Où est le Philoso- „ phe qui n'emploie plutôt sa science en „ vaine ostentation, qu'à se corriger lui „ même? Y en a-t-il quelqu'un qui prenne „ pour lui même les préceptes qu'il donne „ aux autres? Les uns sont si légers & si „ vains qu'il vaudroit mieux pour eux qu'ils „ n'eussent rien appris.... Il y en a qui „ sont uniquement dominés par l'orgueil & „ l'ambition. Plusieurs sont de vils esclaves de la volupté. Tous démentent hon-
teu-

„ teusement leur proffession par leur con-
 „ duite *Tusc. Quæst. Lib. II.*

Voilà, dis-je, ce que j'avois eu souvent occasion de remarquer. J'observai ensuite, que Mr. *Rousseau* étoit frappé du tableau qu'il alloit faire; *la Majesté*, dit-il, *des Ecritures m'étonne; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur.* Je voïois qu'il trouve de l'extraordinaire dans la vie de J. C. & dans ses préceptes; qu'il a de la peine à se persuader qu'il ne soit qu'un homme; qu'il découvre en lui, trait pour trait, le *juste imaginaire de Platon*; qu'il le met bien au dessus de *Socrate*; qu'il est étonné; que „ du „ sein du plus furieux fanatisme la plus „ haute sagesse se soit faite entendre, & „ que la simplicité des plus héroïques ver- „ tus ait honoré le plus vil de tous les peu- „ ples ”; que l'histoire de l'Evangile ne lui paroît pas avoir été inventée à plaisir, par ce que ce *n'est pas ainsi qu'on invente.* Je croïois, qu'après cela, Mr. *Rousseau* alloit déclarer, que les objections qu'il avoit faites contre toute *Révélation Divine*, étoient renversées par ce qu'il venoit de dire; & je m'attendois à cette conclusion: „ *Jesus-Christ a été l'Envoyé de Dieu*, il „ est marqué de son sceau; cela est incon- „ testable ”. Mais, mon Ami, cette con-
 A 6 cla.

clusion est elle celle de notre Auteur? Si cela est, il aura le premier trait de la Foi du Chrétien; il pourra en appeller à l'Evangile même. *C'est ici la vie éternelle de te connoître pour le seul vrai Dieu, & J. C. que tu as envoyé.* Ouvrons donc *Emile*. T. 3. p. 168. „ Avec tout cela, ce même
 „ Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison,
 „ & qu'il est impossible à tout homme sensé
 „ de concevoir ni d'admettre. Que faire
 „ au milieu de toutes ces contradictions?
 „ Etre toujours modeste & circonspect;
 „ respecter en silence ce qu'on ne sauroit
 „ rejeter, ni comprendre, & s'humilier
 „ devant le grand Etre qui seul sçait la
 „ vérité. Voilà le *scepticisme* involontaire
 „ où je suis resté; mais ce *scepticisme* ne
 „ m'est nullement pénible &c.

Je ne vous demanderai pas ici, ce que c'est que *respecter* ce qu'il est impossible à un homme sensé de concevoir, ni d'admettre? Je ne vous demanderai pas, si Mr. Rousseau a eu ce *respect* & cette *circonspection* qu'il recommande? Je ne vous ferai pas remarquer ce *scepticisme*, qui n'est nullement pénible à Mr. Rousseau, & qui semble devoir pourtant inquiéter, dans un sujet de cette importance; mais je vous prierai de
 me.

me dire , si vous trouvés que la conclusion de cet Auteur soit celle à laquelle je vous ai dit que je m'étois attendu? Y trouvés-vous la réponse d'un *Cbrétien* à cette question, *Quest-ce que croire en J. C ?* Y découvriés-vous clairement quelle est la Foi de Mr. *Rouffseau*? Conciliés-vous le caractère d'un *Envoyé de Dieu*, avec ces choses incroyables que tout homme sensé ne peut admettre, & dont pourtant on ose dire, qu'est plein l'*Evangile* de cet *Envoyé de Dieu*? Plein! remarqués bien ce mot. Pour moi, je ne vois là que des ténèbres en opposition avec la lumière; mais, puisque Mr. *Rouffseau* semble s'être enveloppé ici d'un nuage, essayons de le dissiper, afin de nous faire de justes idées de sa manière de penser; voions s'il n'auroit point détruit d'avance l'effet que devoit produire le beau tableau qu'il vouloit tracer; voions s'il n'auroit point écarté cette conséquence, qui sembloit en résulter naturellement, *J. C. est l'Envoyé de Dieu*. Tachons, en raisonnant d'après ses propres principes, ses propres assertions, de déterminer, si sa Croiance est celle d'un *Cbrétien*.

Je vois d'abord, que, non seulement il paroît étrange à Mr. *Rouffseau*, qu'il faille une autre Religion que la *Religion naturelle*.

le , mais qu'il déclare de plus , qu'elle suffit
 à l'homme , & qu'il ne croit pas que l'on
 puisse rien y ajouter de bon. ,, Vous ne
 ,, voies dans mon exposé que la Religion
 ,, naturelle; il est bien étrange qu'il en fail-
 ,, le une autre. *Emile. T. 3. p. 122.*
 ,, Quelle pureté de morale, quel dogme
 ,, utile à l'homme & honorable à son Au-
 ,, teur, puis-je tirer d'une Doctrine positi-
 ,, ve, que je ne puisse tirer, *sans elle*, du
 ,, bon usage de mes facultés?..... Les
 ,, plus grandes idées de la Divinité nous
 ,, viennent par *la raison seule*. Voies le
 ,, spectacle de la nature, écoutez la voix
 ,, intérieure. Dieu n'a-t-il pas *tout dit* à
 ,, nos yeux, à notre conscience, à notre
 ,, jugement? Qu'est-ce que les hommes
 ,, nous diront de plus? *Leurs révélations*
 ,, ne font que *dégrader Dieu*, en lui don-
 ,, nant les passions humaines ,, Ibid. Vo-
 ,, yant que toutes mes recherches (sur une
 ,, Révélation) étoient & seroient toujours
 ,, *sans succès*, & que je m'abimois dans
 ,, un Océan sans rives, je suis revenu sur
 ,, *mes pas*, j'ai resserré ma foi dans mes no-
 ,, tions primitives. Je n'ai pu croire que
 ,, Dieu m'ordonnat, sous peine de l'En-
 ,, fer, d'être si savant. J'ai donc *refermé*
 ,, tous les livres. Il en est un ouvert à
 ,, tous

„ tous les yeux; c'est *celui de la nature*.
Ibid. p. 162.

Que d'hommes, mon Ami, qui ont eu des yeux, & n'ont point vu; des oreilles, & n'ont point entendu! Les Payens, livrés aux seules lumières naturelles, ont-ils bien sçu lire dans le *Livre de la Nature*? Mr. *Rousseau* a-t-il oublié son sage *Volmar*? Et ceux qui savent le mieux lire dans ce *Livre*, y trouvent-ils quelque chose de plus que des conjectures, sur l'importante question de la destinée de l'homme, de l'immortalité de son ame, du sort qui l'attend après cette vie?

Il paroît que Mr. *Rousseau* est pleinement satisfait de ce qu'il a appris dans le *Livre de la Nature*; rien de plus positif que les passages que je viens de citer, l'Auteur renferme tous les autres *Livres*; il retourne sur ses pas; il resserre sa foi dans ses notions primitives. Ou, je n'entens rien à ces expressions, ou, elles reviennent à celles ci; „ je m'en tiens uniquement à la *Religion Naturelle* ". Et qu'est-ce qui lui a fait prendre ce parti? C'est que, suivant lui, outre la *suffisance de la Religion naturelle*, la voie de *Révélation* ne sauroit avoir lieu; & pourquoi? Parce que, lorsqu'il demande, *quelle est la bonne?* Chacun lui ré-

répond „ *C'est la mienne ...*” Ib. p. 126. & parce que le témoignage des hommes, n'étant, au fond, que la Raison même, *il n'ajoute rien aux moiens naturels que Dieu a donnés à chacun de nous de connoître la vérité.* Ib. p. 129. Voilà ce qui porte Mr. Rousseau à rejeter toute *Révélation Divine*, sans exception, car il n'en met aucune. Il est vrai, qu'après avoir accumulé ses objections, il ajoute, à la page 164. Qu'à l'égard de la *Révélation*, „ s'il étoit meilleur, leur raisonneur ou mieux instruit, peut-
 „ être il sentiroit sa *vérité* & son *utilité*
 „ pour ceux qui ont le bonheur de la re-
 „ connoître; (il n'est donc pas de ces heureux là) „ mais que s'il voit en sa faveur
 „ des preuves qu'il ne peut combattre, (preuves qu'il n'a pas rapportées) „ il voit
 „ aussi contre elle des objections qu'il ne
 „ peut résoudre (objections qu'il n'a point cachées.) Et quelle conséquence tire-t-il de ce qu'il seroit possible qu'il fut *meilleur raisonneur* ou *mieux instruit*? Il ne conclut pas en affirmant, comme ci-dessus, que *Dieu a tout dit par la nature*; que les *Révélations ne font que dégrader Dieu*; qu'il *retourne à ses notions primitives*. Non; il reste, actuellement, dans un *Doute respectueux*.

O mon Ami! je cherche en vain à me faire illusion sur la véritable manière de penser de Mr. *Rousseau*, à l'égard de la *Révélation*. Quand je réunis les différens passages que je vous ai cités, sur la *suffisance de la Religion naturelle*, l'*inutilité d'une Révélation*, l'*immense difficulté*, ou plutôt, l'*impossibilité de s'assurer s'il y en a une*, le retour de Mr. *Rousseau* aux notions primitives; quand, disje, je réunis tous ces passages & que je veux apprécier ce doute respectueux..... mais soit; c'est un doute & un doute respectueux. Dites moi, je vous prie, si, pour mériter le titre de *Cbrétien*, il suffit de s'en tenir au doute sur cette question capitale; *Y a-t-il une Révélation, ou n'y en a-t-il point?* Si cela est, je me suis fait, jusques ici, d'étranges idées de la *Foi du Cbrétien*. J'ai toujours cru, je l'avouerai, (& je ne suis pas le seul dans cette idée) que Mr. *Rousseau* n'auroit pas été admis à la communion des *Cbrétiens*, si le Pasteur (*) devant lequel il se présenta, à Geneve, en 1754, pour rendre raison de sa foi, lui aiant demandé, *Dieu s'est-il*
ré-

(*) Feu Mr. le Pasteur *Maystre*.

révélé () aux hommes ?* il lui eut répondu,
 „ Monsieur, ce que vous me demandés
 „ m'embarrasse fort; j'y vois du pour &
 „ du contre; permettés moi de rester là-
 „ dessus dans un *doute respectueux* ". J'ai
 lieu de croire que c'est là la réponse qu'il
 eut faite à son Pasteur, si la question lui
 eut été proposée; je la prens, comme
 vous voiés, dans ses propres paroles, que
 je vous ai raportées; & dans le conseil
 qu'il donne à la page 84. de sa *Rép. à Mr.*
l'Archevêque. „ Honorés en général tous
 „ les fondateurs de vos cultes respectifs....
 „ Ils se sont dits les Envoyés de Dieu;
 „ *cela peut être & n'être pas* ". Je le remar-
 querai, en passant; comment accorder ce
 Conseil avec ce qu'à dit Mr. *Rouffseau*, à
 la

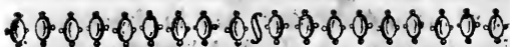
(*) J'entens par *Révélation*, une déclaration
 expresse, faite aux hommes de la part de Dieu,
 & munie de son Sceau. Je fais cette remarque,
 parce qu'il me paroît que, dans quelques en-
 droits de ses Ecrits, & particulièrement dans
 sa *Réponse à Mr. l'Arch.* page 108. Mr. *Rous-*
seau appelle *Révélé*, tout ce qui est conforme
 à la droite raison. Dans ce sens là, *les Offices*
de Ciceron seroient, presque en entier, une *Ré-*
vélation.

la page 76. „ La plupart des cultes nouveaux s'établissent par le fanatisme „ Ne sera-t-on pas réduit à honorer des *fanatiques*, s'il faut honorer tous les fondateurs des cultes respectifs ? Ne craindra-t-on point d'en augmenter ainsi le nombre ? Le système de Mr. *Rouffeau*, qui ne les aime assurément pas, ne leur sera-t-il point favorable ? Concluons.

De l'examen que j'ai fait jusques ici, que résulte-t-il ? Nous avons, mon Ami, un *Christianisme* d'un genre nouveau ; un *Christianisme* inconnu certainement jusqu'au 18. siècle ; un *Christianisme* sans *Révélation*, ou, qui s'en passe, à la faveur d'un *Doute respectueux*. Vous verrez, dans la suite, des choses qui ne vous étonneront pas moins.

Je suis &c.



II^{de} L E T T R E.

CE *Christianisme*, mon Ami, que nous avons vu se passer de *Révélation*, à la faveur d'un *Doute respectueux*, nous allons le voir, à présent, se passer absolument de *miracles*. En effet, à quoi aboutissent les recherches de Mr. *Rousseau* sur cet important sujet ? Elles aboutissent, non pas seulement à écarter la preuve des *miracles*, mais encore à conclure, qu'il auroit mieux fait de ne pas même l'examiner. „ Que „ faire en pareil cas ? (*dans le prodigieux „ embarras où il se trouve*). Une seule „ chose ; revenir au raisonnement, & lais- „ ser là les miracles. *Mieux eut valu n'y „ pas recourir. Emile. T. 3. p. 136. à la Note.* „ Si vos *Miracles* faits pour prou- „ ver votre *Doctrine*, ont eux mêmes be- „ soin d'être prouvés, de quoi servent ils ? „ *Autant valoit n'en point faire* ! Ib. p. 135. Et afin qu'il ne reste aucun doute sur ce que pense Mr. *Rousseau* touchant cette matière, il déclare, que la preuve des mi-
racles

„ *racles est impossible*, „ D'où je conclus
 „ (N.B., de ce que Mr. l'Arch. n'a pas
 „ voulu croire la Résurrection d'un *Fanse-*
 „ *niste*) que, même selon vous, & selon
 „ *tout autre homme sage*, les preuves mo-
 „ rales suffisantes pour constater des faits
 „ qui sont dans l'ordre des possibilités mo-
 „ rales, *ne fussent plus* pour constater des
 „ faits d'un autre ordre, & purement sur-
 „ naturels. *Rép. à Mr. l'Arch. p. 104.* ”

Et, en conséquence, il déclare, qu'il n'y
 a que des Miracles qui puissent le faire
 croire aux Miracles. „ Oûi, Monsei-
 „ gneur, c'est dire, qu'on me montre des
 „ Miracles & je croirai aux miracles”. *Ib.*
p. 106. Et comme Mr. *Rousseau* sent bien
 qu'il demande là une chose qu'il seroit dif-
 ficile de lui accorder, il dit à la page 105.
 „ Bien plus que cela, Monseigneur; puis-
 „ que je n'ai pas même besoin des miracles
 „ pour être Chrétien”. Voïons à présent
 si, pour l'être, il ne faut pas avoir ce be-
 soin, & s'il n'est pas possible de le satis-
 faire.

Je lis dans les Evangiles, que Jesus-Christ
 déclaroit sans cesse, & de la manière la
 plus formelle, qu'il parloit aux hommes de
 la part de Dieu, & qu'en preuve de ce qu'il
 disoit, il en appelloit à ses Miracles.

„ Les

„ Les œuvres que mon Pere m'a donné le
 „ pouvoir de faire , rendent témoignage que
 „ *je suis envoyé de mon Pere. Jean V. 36.*”
 Les Disciples de *Jean Batiste* lui aiant de-
 mandé, s'il étoit le *Messie*, c'est-à-dire,
 cet Envoyé extraordinaire de Dieu, que
 les Juifs attendoient, il leur répondit :
 „ *Allés dire à Jean ce que vous avés vu ; les*
 „ *Aveugles voient, &c. Luc. VIII. 22. &c.*
 En effet, le seul moyen par lequel J. C.
 put convaincre les hommes de la divinité
 de sa Mission, étoit de faire des œuvres
 que le Tout-puissant seul peut accorder le
 pouvoir de faire. Cela p^osé; voici mon
 raisonnement.

Après une déclaration aussi précise de J.
 C., il faut nécessairement croire, ou, qu'il
 a réellement fait des Miracles, comme il
 l'a dit; ou, qu'il a trompé les hommes, à
 cet égard; ou bien, il faut ne rien pro-
 noncer là dessus. Dans le premier cas, on
 admet positivement les Miracles. Dans le
 second, on décide que J. C. a été un *Im-*
posteur. Et dans le troisième, on met en
 doute s'il a été un *Imposteur* ou s'il ne l'a
 pas été; à cette Question, *J. C. a-t-il par-*
lé aux hommes de la part de Dieu; a-t-il
prouvé, comme il l'a prétendu, sa mission
par des Miracles? on fait la réponse que
 j'ai

j'ai rapportée. „ Cela peut être, & n'é-
 „ tre pas ”. *Rép. à Mr. l'Arch. p. 84.* Vous
 ne mettrés pas Mr. *Rouffseau* dans le pre-
 mier de ces cas, puisqu'il a renoncé à la
 preuve des Miracles, & qu'il a déclaré,
 qu'il n'y a pour lui d'autre moien de les
 croire, que de les voir. Vous ne le place-
 rés pas dans le second, puis qu'alors il fe-
 roit de J. C. un *Imposteur*. Reste le troi-
 sième, c'est-à-dire, le doute si J. C. a été
 un *Imposteur*, ou s'il ne l'a pas été. Que
 pensés vous de ce syllogisme? Et quelle
 conséquence en tirés vous sur l'espèce de
Christianisme de Mr. *Rouffseau*? (*)

Dira-t-on, que cet Auteur, jugeant J. C.
 d'après son Caractère & sa Morale, croit,
 sur sa seule parole, qu'il a été *Envoyé de*
Dieu? Mais alors, je demanderai 1^o. Pour-
 quoi il ne déclare pas positivement, que
 c'est

(*) Si *Jefus Christ*, dit St. Paul, n'est pas
 réffuscité, notre foy est vaine, & nous sommes
 encore dans nos péchés. La Résurrection de J.
 C. est le plus grand de tous ses Miracles. Quel
 nom mettrons nous donc à la Foy de celui qui
 met en doute, si J. C. ne la point trompé,
 quand il a dit qu'il réffuciteroit trois jours après
 sa mort?

c'est là la conclusion qu'il tire du Caractère de J. C. & de sa Morale? Quelle raison a-t-il de ne pas l'honorer de ce Titre glorieux, s'il est vrai qu'il trouve qu'il le mérite?

2°. Comment conciliera-t-il ce *Titre*, avec la *suffisance de la Religion naturelle*, l'*inutilité d'une Révélation*, & l'*impossibilité de s'assurer s'il y en a une*? Si J. C. est l'*Envoyé de Dieu*, la *Religion naturelle* ne suffit donc pas? Il existe donc une *Révélation*? Qui admet l'un, admet l'autre. Qui rejette l'un, rejette l'autre. Il n'y a pas de milieu.

3°. Dans cette supposition, sur quoi tombe le *Scepticisme* où Mr. *Rousseau* dit qu'il est resté? Est-ce être *Sceptique*, que de croire J. C. sur sa parole? Ce *Scepticisme* ne seroit-il point plutôt *Crédulité*, dans une affaire de cette importance; sur-tout, lorsqu'on lui annonce, à lui, *homme sensé*, des choses incroyables?

4°. Mr. *Rousseau* me paroît s'être clairement expliqué sur ce qu'il pense de ceux qui se font dits *Envoyés de Dieu*; écoutés le dans ces paroles de sa *Rép. à Mr. l'Arch.* p. 84. que je vous prie de bien remarquer.
 „ Qui fait jusqu'où les méditations conti-
 „ nuelles sur la Divinité, jusqu'où l'entou-
 „ siasme

„ fiasme de la Vertu, ont pu dans leurs
 „ sublimes ames, troubler l'ordre didacti-
 „ que & rampant des idées vulgaires?
 „ Dans une trop grande élévation, la tête
 „ tourne, & l'on ne voit plus les choses
 „ comme elles sont. *Socrate* a cru avoir
 „ un *esprit familier*; & l'on n'a point osé,
 „ pour cela, l'accuser d'être un fourbe.
 „ Traiterons nous les Fondateurs des Peu-
 „ ples, les Bienfaiteurs des Nations, avec
 „ moins d'égards qu'un particulier?

Vous le voiez, mon ami; (suivant notre
 Auteur) le plus honnête homme, le plus
 sage dans ses discours & dans ses leçons,
 peut avoir sa folie; la tête peut lui tourner
 sur un seul article; il peut se croire *l'En-
 voyé de Dieu*. Il est bien vrai que, dans
 ce cas, on ne doit pas lui donner le nom
 d'*Imposteur*; mais celui d'*Insensé* est-il beau-
 coup plus honnête?

„ Quoi donc! si je n'ai pas besoin des
 „ Miracles pour admettre la Doctrine de
 „ J. C., s'ensuivra-t-il, que je ne sois pas
 „ *Chrétien*?

Surpris d'abord, Mr. *Rousseau*, que vous
 sépariés ce que Dieu a trouvé à propos de
 joindre, comme si c'étoit à l'homme à re-
 former les Conseils de l'Intelligence Suprême,
 je vous prierai de remarquer,

I°. Qu'il y a quelque chose à changer dans la manière dont vous vous exprimés ici; voici, ce me semble; ce que vous voulés dire. „ Quoi donc! si je n'ai pas „ besoin des miracles pour admettre *quelques uns des points de la Doctrine* de J. „ C., s'ensuivra-t-il que je ne fois pas „ Chrétien? Oüi, Mr. Rousseau, *quelques uns des points de la Doctrine de J. C.*! car vous nous avés assuré positivement, que „ *l'Evangile est plein de choses qui répu-* „ *gnent à la raison, & qu'il est impossible* „ *à tout homme sensé de concevoir ni d'ad-* „ *mettre* ". Quoique je n'aime pas à me répéter, je serai cependant obligé de faire souvent usage de cet aveu. Ce qui me surprend, c'est qu'après une telle déclaration, au lieu de dire à Mr. *l'Archevêque*, (p. 56) „ Monseigneur, je suis Chrétien, & sincérement Chrétien, selon la Doctrine „ de l'Evangile ". Vous ne lui aiés pas dit; „ Monseigneur, je suis Chrétien, & „ sincérement Chrétien, selon *quelques uns des points de la Doctrine de l'Evangile*; & ces points, ce sont ceux qu'un „ *homme sensé peut concevoir & admettre* ". Cette petite correction faite, je vous répondrai,

II°. Que si vous séparés les *Miracles*,
de

de la *Doctrine*, vous ferés Disciple de J. C., comme un *Platonicien* est Disciple de *Platon*, & un *Stoïcien*, Disciple de *Zénon*; qui, pour être tels, n'ont pas besoin de Miracles. Je vous répondrai, que vous regarderés J. C. comme un *Sage* par excellence; avec cette réserve pourtant, que vous ne savés pas, s'il ne vous a point trompé sur l'article des *Miracles*; ou si la tête ne lui *tournoit* point quand il se disoit l'*Envoyé de Dieu*.

III^o. Vous n'avez pas besoin des Miracles? Je n'en ai pas plus besoin que vous, pour admettre comme *Vraie*, c'est-à-dire, comme *conforme à la raison*, la *Doctrine* de J. C.; mais j'en ai besoin pour l'admettre comme *Divine*, (*) c'est-à-dire, comme annoncée aux hommes par un *Envoyé de Dieu*. Remarqués bien cette distinction. Dans le premier cas, J. C. a si bien parlé
qu'il

(*) Cet éclaircissement est nécessaire pour entendre Mr. *Rouffseau*, qui a quelquefois employé ce mot équivoque. L'on dit, par exemple, les *Divines* maximes de *Platon*, pour exprimer fortement que ce sont de belles & sublimes maximes. On a été jusqu'à dire, en ce sens, le *Divin Platon*.

qu'il étonne. Dans le second, il a annoncé les *Oracles de Dieu même.* Voilà une des grandes différences qu'il y a entre le *Chrétien* de Mr. *Roussseau*, & le *Chrétien* de l'*Evangile.*

IV°. Vous n'avez pas besoin des Miracles? Je n'en ai pas plus besoin que vous, pour admettre une Doctrine, dont tous les préceptes sont fondés sur la justice même; dont la pratique feroit le bonheur des sociétés & des individus. Mais n'y a-t-il dans l'*Evangile* que des préceptes de Morale? N'y trouvons nous pas les promesses les plus grandes, les plus intéressantes pour l'homme? J. C. ne nous y parle-t-il pas d'une *Résurrection*, d'un *Jugement*, d'une *Immortalité bienheureuse*? Que me dit là-dessus ma *Raison*? Qu'il est vraisemblable que ces promesses s'accompliront. Et mon *Cœur*? Il se livre avec plaisir à de telles espérances. Mais, si m'a *Raison* ne me donne que des *vraisemblances* & mon *Cœur*, que des *desirs*; je l'avouerai; cela ne me satisfait point; je voudrois des *certitudes* dans une affaire d'une si haute importance; je voudrois pouvoir me dire. „ Il est démontré que celui qui ma fait „ de telles promesses, est, lui-même, la „ *Résurrection & la Vie*”. Mais comment puis-

puis-je me tenir à moi-même ce délicieux langage ? comment puis je croire avec *certitude*, que c'est de la *part de Dieu même*, que J. C. m'a fait ces promesses, si je n'examine pas seulement ses miracles, les Lettres de Créance qu'il a produites ; si après les avoir examinées, je les regarde comme fausses ; ou, si je suspecte, le moins du monde, leur authenticité ? Je ne fais pas, Mr. *Rouffseau*, quelle est la vivacité de votre Foi *sans miracles* ; mais je sens qu'il en faut à la mienne, pour qu'elle soit une *représentation des choses que j'espère*, & une *démonstration de celles que je ne vois point*. Hebr. XI. v. 1.

V^o. Vous n'avez pas besoin des Miracles ? Prenés y bien garde, je vous prie ; en écartant ainsi les *Miracles*, vous ne sentés pas peut-être, quelle atteinte vous portés à la *Morale Evangélique* ! On ne me contestera pas, que ce ne soit lui nuire, que d'affoiblir sa *Sanction*. Mais qu'elle est cette Sanction de la Morale de l'Evangile ? Quelle est cette Sanction qui la distingue d'une *Morale Payenne* ? Quelle est cette Sanction qui peut lui donner du pouvoir & de l'efficacité sur le cœur de l'homme ? Le *Jugement*, les *Peines* & les *Récompenses* après la mort. Mais, sur quel fondement

admettrai-je la *certitude* de cette Sanction ? Ce ne sera pas parce que J. C., qui a mieux parlé & mieux vécu que *Socrate* même, m'a annoncé ce *Jugement*, ces *Peines* & ces *Récompenses*. Ce ne pourra être que parce que J. C., qui s'est dit *l'Envoyé de Dieu*, m'a fait cette déclaration de sa part. Mais, encore une fois, comment croirai-je à cette *Mission* prétendue *Divine*, si je n'ai pas recours aux Lettres de Créance, ou, si, après les avoir examinées, je dis avec Mr. *Rousseau*, *Mieux eut valu n'y pas recourir ? N'est-ce point ici le cas de dire „ Philosophe ! tes loix Morales sont „ fort belles, mais montre m'en, de gra- „ ce, la Sanction ; & dis-moi nettement „ ce que tu mets à la place du Poul-serrbo”.* *Emile*. T. 3. p. 187. à la Note.

Mais si, comme le pense l'Auteur d'*Emile*, les *Faits Miraculeux* ne peuvent jamais être prouvés, n'est-il pas inutile de recourir à cette preuve, (*) & ne faudra-t-il pas s'en passer ?

Cette

(*) On a si souvent & si bien répondu aux objections tirées de *la suffisance de la Religion naturelle*; des *faux miracles*; de ceux que l'on attribué aux *Démons*; du *Cercle* que l'on fait, en
prou-

Cette question, mon ami, m'écartera de mon objet principal; il importe cependant d'y répondre; j'ai lieu de croire que cette espèce de digression ne sera pas inutile.

On dit donc, que les Miracles étant des faits qui n'ont jamais été soumis à notre expérience & à notre observation, sont, par là même, de nature à ne pouvoir jamais être prouvés; que, par conséquent, nous ne devons pas les croire, sur quelque témoignage humain que ce puisse être. „ Des prodiges!
 „ Des Miracles! je n'ai jamais rien vu de
 „ tout cela”, dit le Raisonneur. *Emile*. T. 3. p. 143. Et quelques lignes après, „ L'on
 „ ne peut autoriser une absurdité sur le té-
 „ moignage des hommes. Encore une
 „ fois, voions des preuves surnaturelles,
 „ car l'attestation du genre humain n'en
 „ est pas une”.

Pre-

prouvant la Doctrine par les Miracles & les Miracles par la Doctrine; (Cercle, qu'il est très aisé d'éviter, en prenant la marche la plus simple & la plus naturelle) que je me contenterai de répondre à l'Argument contre les *Miracles*, qui me paroît avoir le plus frappé Mr. *Rouffseau*, & qui peut en imposer, quand on ne l'examine pas de près.

Prenons d'abord le Principe sur lequel est fondée cette objection ; le voici.

„ Nous ne devons croire que ce qui s'accorde avec l'expérience & l'observation ; & dans les cas seulement où les sens ont déjà eu occasion de voir la liaison entre un effet & sa cause.

Mais, mon Ami, si nous admettons ce principe, pourrons-nous jamais avoir une Règle fixe, à l'égard de ce que tout homme sensé doit croire ? Cette Règle ne variera-t-elle pas, comme varie l'expérience de ceux à qui l'on raconte quelque fait ? Tous les hommes n'ont pas les mêmes occasions d'examiner les mêmes choses ; celui-ci peut avoir vû fréquemment ce dont celui-là n'a pas entendu parler.

Je dis plus ; suivant le principe que l'on pôle ici, les événemens mêmes, que l'on déduit clairement des Loix de la Nature, & qui s'expliquent par des principes mécaniques, ne pourroient pas plus être admis que les *Miracles*. Aucun témoignage humain, par exemple, ne suffiroit pas pour convaincre un habitant de la Zone torride, que, dans plusieurs endroits du monde, l'eau devient si ferme & si solide, qu'elle peut soutenir les plus grands fardeaux. Le Roi de *Siam*, à qui l'on racontoit ce fait, au-
roit

roit pu dire à toute l'Europe assemblée pour le lui certifier; „ De l'eau ferme & solide, de, capable de porter les plus grands fardeaux ! Je n'ai jamais rien vu de tout cela ! Votre témoignage ne peut autoriser une absurdité ”. Aussi, le principe que nous examinons est-il si peu fondé, que Mr. *Rouffeau* dit lui même, „ qu'on s'abuseroit en *Laponie*, de fixer à 4 pieds la stature naturelle de l'homme ”. *Rép. à Mr. l'Arch. p. 102.* Pourquoi s'abuseroit-on, si l'on n'avoit jamais vu des hommes de la hauteur de 5 pieds ?

Quand il s'agit de faits extraordinaires, nous avons droit de ne les admettre, qu'autant qu'ils sont bien prouvés ; mais si nous avons toutes les preuves que nous pouvons raisonnablement demander, & que nous refusons de croire, uniquement parce que les faits ne s'accordent pas avec notre observation & notre expérience, notre incrédulité est injuste, inexcusable, & condamnée par le sentiment & la pratique du Genre humain. Dire que nous ne croirions pas une multitude de témoins, quels qu'ils fussent, à moins qu'il ne nous fut déjà prouvé par d'autres argumens, que ce qu'ils attestent, est vrai, ou du moins, très-vraisemblable, c'est détruire, par le fonde-

ment, tout usage du témoignage humain ; c'est rejeter ce que dicte le sens commun. Qui est ce, en effet, qui a assez peu d'expérience pour n'avoir pas remarqué, qu'il y a souvent de la probabilité sans vérité, & de la vérité sans probabilité ? Si donc il n'implique pas contradiction, que le cours de la nature puisse changer ; si les Miracles sont, en eux mêmes, possibles à l'Etre Tout-puissant ; comme on ne le conteste pas ; s'ils peuvent, comme tous les événemens naturels, tomber sous mes sens, en sorte que je ne puisse pas plus douter de leur réalité que de celle des faits ordinaires, ne pourrai-je pas certifier à d'autres ce que j'aurai vu ? Et si les Miracles peuvent être vus & certifiés ; s'ils ont leur évidence, comme tous les faits ordinaires ; pourquoi ne seroient-ils pas, comme eux, l'objet de la croïance des hommes ? (*) Si je vois une personne, qui
m'est

(*) Mr. *Adams*, célèbre Auteur Anglois, a fort bien remarqué, sur l'objection que nous examinons, que ce que Mr. *Hume* (l'Auteur, ou le grand défenseur de cette objection) nomme une expérience uniforme, peut souvent être détruit par un seul témoignage ; parce que l'expérience ne donne qu'une preuve *négative*, tandis que

m'est bien connuë, attaquée d'une paralysie, qui lui ôte, depuis longtems, l'usage de tous ses membres; & que je voie un autre homme lui rendre la fanté & les forces, en lui disant ce seul mot, *Lève toi, & marche!* Ne suis-je pas aussi certain de ce fait, que si j'avois vû la fanté de cet homme se rétablir insensiblement, en suivant les ordonnances du Médecin? Et pourquoi ne pourrois-je pas attester ce premier fait, comme je pourrois attester le second? Si les faits ordinaires, qui ont été vus par des hommes, peuvent s'établir par des témoignages humains, pourquoi les faits extraordinaires, qui peuvent être vus par des hommes, ne pourroient-ils pas s'établir par des témoignages humains? Les Apôtres ne pouvoient-ils pas être aussi certains qu'ils voioient J. C. *ressuscité*, qu'ils avoient pû l'être de l'avoir vu boire & manger, avant sa Résurrection? Ne purent-ils pas le toucher, lui parler, se convaincre, par tous leurs sens, qu'il étoit plein de vie; comme ils avoient pu se convain-

cre,

que le témoignage en fournit une *positive*, qui, dans ce cas, doit toujours faire pancher la balance. Voiés la Préf. des *Essais de Mr. Hume*. p. 40.

cre, qu'il avoit bû & mangé avec eux, avant sa mort? Et, dès lors, pourquoi n'auroient ils pas pu certifier le premier de ces faits, comme ils pouvoient certifier le second? Si la vraisemblance manque à l'égard du premier fait, par rapport à ceux qui ne l'ont pas vu, ce n'est pas une raison suffisante pour le rejeter; c'en est une de bien examiner les témoins qui le rapportent.

Mais le *témoignage des Peuples*, dit le *Raisonneur*, (*Emile* T. 3. p. 143.,) *est-il d'un ordre surnaturel?* Non; auroit pu répondre l'*Inspiré*, si l'on eut voulu le faire raisonner; ce sont les miracles qui sont des preuves d'un ordre surnaturel; mais le témoignage de ceux qui les ont vûs, nous répond de la réalité de ces preuves; s'ils ont pu voir ces miracles, pourquoi ne pourroient-ils pas les attester? Et s'ils nous paroissent bien attestés, pourquoi ne les admettrions-nous pas? Avés-vous, mon Ami, quelque chose à repliquer à ce raisonnement?

Afin de bien éclaircir cette importante matière, permettez-moi de vous présenter, sous un autre point de vuë, les réflexions que je viens de faire, & de m'expliquer par un exemple. Il y a deux choses à distinguer dans un *Miracle*; du *Naturel* & du *Surnaturel*. Le *Naturel*, c'est le fait même,

me, ce qui tombe sous mes sens, ce que je puis voir. Le *Surnaturel*, c'est le *comment* de ce fait; je l'ignore. Le *Naturel*, c'est-à-dire, le *fait* même est donc dans l'ordre des choses humaines, puisqu'il tombe sous mes sens, puisqu'il peut être vû. Mais si les témoignages humains peuvent attester les *faits* qui sont dans l'ordre des choses *humaines*; n'est-il pas évident, que les *faits Miraculeux*, quant à leur action sur nos sens, & quant à la capacité de les voir, entrent dans cet ordre des choses humaines? Ce raisonnement me paroît encore sans réplique. Venons à un exemple.

Un homme appelé *Lazare*, tombe malade, meurt, est enterré; &, par un miracle, J. C. le ressuscite. Voilà ce que l'on rapporte. Il y a là du *Naturel* & du *Surnaturel*. On demande, si le témoignage humain peut constater l'un comme l'autre? Je répons qu'oui; & je le prouve. *Lazare* tombe malade; la maladie est-elle du ressort des sens? Sur quoi reposeroit la Médecine? La maladie augmente; les sens font-ils juges du progrès de la maladie? *Lazare* meurt; les sens ne sauroient-ils attester la certitude de la mort? *Lazare* ressuscite; il paroît vivant; les sens, qui ont

si bien jugé de la *maladie*, ne jugeront-ils point de la *santé*? Les sens qui avoient prononcé sur la *mort*, ne prononceront-ils point sur la *vie*? Il n'y avoit que quatre jours que les *Sœurs* du mort s'entretenoient avec lui, auroient-elles perdu le souvenir de ses traits, ne pourroient-elles plus le reconnoître? En un mot, par quelle raison leurs sens seroient-ils ici recusables? Et pourquoi ne pourroient-elles pas affirmer que *Lazare* est vivant, comme elles peuvent affirmer qu'il étoit mort? Ne peut-on pas voir un *Vivant*, comme on peut voir un *Mort*? Le fait surnaturel, *Lazare est vivant, après avoir été mort*, rentre donc dans la classe des faits qui peuvent être attestés par les hommes, puisqu'il peut tomber sous les sens, & que par là on peut en être aussi assuré que s'il s'agissoit du fait le plus ordinaire. Ce dont on ne rend pas raison, c'est de la *manière* dont *Lazare* a passé de la mort à la vie; elle est toujours *surnaturelle* (Aussi le témoignage des Apôtres ne porte-t-il pas sur le *comment*) On atteste le fait même, *Lazare est vivant*, fait que l'on a pu voir, comme l'on atteste un fait que l'on auroit vu tous les jours. Les *Sœurs* de *Lazare* auroient pu dire; „ Nous „ ne favons pas *comment* J. C. a fait passer „ no-

„ notre frère de la mort à la vie ; mais ce
 „ que nous savons bien , c'est qu'il étoit
 „ mort , & qu'actuellement il est vivant
 „ Nous certifions ce second fait , comme
 „ nous certifions le premier ; nous n'avons
 „ pas moins de raisons de croire l'un que
 „ l'autre. “ Conclusion. Les faits mira-
 culeux peuvent être certifiés par des témoi-
 gnages humains , & devenir aussi les objets
 de notre croiance. Cela me paroît démontré.

Après avoir établi que les miracles peu-
 vent être attestés par les hommes , je vous
 prie de remarquer que si , d'un côté , ceux
 de l'Évangile manquent de *vraisemblance* ,
 entant que tout miracle est un changement
 au cours ordinaire des choses ; de l'autre ,
 ils sont extrêmement *vraisemblables* , lors-
 qu'on considère le but dans lequel ils ont
 été faits. Si les Miracles de l'Évangile a-
 voient été opérés à propos de rien , ou pour
 des sujets d'une légère importance , l'on au-
 roit lieu de dire , „ Quelle apparence que
 „ Dieu eut interrompu , pour cela , le cours
 „ ordinaire des choses “ Mais pensés , mon
 Ami , qu'il s'agissoit d'établir une Religion,
 qui seroit un jour la Religion du Genre hu-
 main ; qu'il falloit , pour cela , détruire celles
 qui étoient reçues dans le monde , & aux quel-
 les les hommes étoient fortement attachés.

Si

Si tel étoit le dessein de Dieu, n'étoit-il pas naturel, n'étoit-il pas digne de sa Sagesse & de sa Bonté, d'appôser son sceau à l'Évangile, par le moien des *Miracles*? Et, dès lors, ne deviennent-ils pas très *vraisemblables*? Et cette *vraisemblance* ne balance-t-elle point celle qu'ils n'ont pas à l'égard du cours ordinaire des choses? Continuons.

Si la Révélation, qu'annonce un *Envoyé de Dieu*, & qu'il appuie par des *Miracles*, est faite, non-seulement pour la Génération qui la reçoit, mais encore, pour toutes les Générationes à venir, qui doivent en faire l'objet de leur Foi, & la règle de leurs Mœurs; comment devons nous nous conduire, nous qui vivons dans des tems fort éloignés de celui dans lequel a vécu cet *Envoyé de Dieu*, pour nous assurer qu'il n'a pas été un *Imposteur*? Devons nous nous plaindre de ce que Dieu ne s'est pas fait entendre à nous mêmes? De ce qu'il a attesté sa parole par des moiens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à dessein les vrais moiens de les persuader? * De ce que, maître du choix

de
* Emile T. 3. p. 133. Ce ne sont pas les moiens de se persuader, qui manquent à tant de gens; ce sont plutôt eux qui manquent aux moiens.

de ces moiens , il a cherché St. Paul pour parler aux hommes du 18. siècle ? En un mot , chacun de nous doit-il dire au Sage & Souverain Arbitre des événemens ; „ Puis-
 „ que tu ne t'adreses pas à moi-même ,
 „ je ne veux pas seulement examiner si tu
 „ ne m'as point parlé par d'autres. Je saurai m'épargner un travail dont tu aurois bien pâ m'exempter ! “ Mon ami , prenons un parti qui me paroît & plus humble & plus sage. Faisons l'importante recherche dont il est ici question ; faisons la , avec tout le soin , toute l'attention , toute la bonne-foi possible. Avant que d'entrer dans cet examen , tachons de dépouiller tout préjugé ; n'admettons rien que sur des raisons suffisantes ; mais aussi , soions disposés à recevoir tout ce qui est appuié des preuves que l'on peut à juste droit demander , dans une affaire de ce genre. Essayons par-là , si nous ne pourrons pas être de ces *Heureux* , dont parloit J. C. , qui *croiroient* , *quoiqu'ils n'eussent pas vu*. Je renvoie cet examen à une autre Lettre. Il fuit évidemment de celle-ci , que le *Christianisme* de Mr. *Roussseau* se passe de *Miracles*. Je crois vous avoir fait sentir ce que c'est qu'un tel *Christianisme* ; quelle idée on a alors de J. C. ; & l'atteinte que l'on porte à la *Doctrine*

trine & à la Morale. Je pense aussi que j'ai clairement établi, que l'on peut avoir recours à la preuve tirée des *Miracles*. Afin de vous satisfaire pleinement sur cet important article, il me reste à vous montrer les fortes raisons que nous avons de regarder, comme certains, les miracles qui sont attribués à J. C. Je reviendrai ensuite à mon objet principal; j'examinerai ce que pense Mr. *Rouffseau* sur les autres objets de la Foi du *Chrétien*.

Je suis &c.





III. LETTRE.

Avant que d'entrer, mon Ami, dans l'examen que nous devons faire, je vous prie de remarquer, que les Miracles étant des changemens au cours ordinaire des choses, la rareté est de l'essence de ces *Faits*. Comme nous ne connoissons ce cours des choses que par l'expérience & l'observation, si les changemens étoient fréquens, nous ne pourrions pas déterminer ce qui est dans le cours ordinaire des choses, & ce qui n'y est pas; par conséquent, nous ne pourrions jamais prononcer, avec certitude, que tel événement est un vrai *Miracle*. *Mr. Rousseau* dit lui même, que comme „ c'est l'ordre inaltérable de la nature, „ qui montre le mieux l'Être suprême, s'il „ arrivoit beaucoup d'exceptions, il ne faudroit plus qu'en penser. *Emile. T. 3. p. 134.* Cela pûsé; voulés-vous que je vous dise ce qui m'a déterminé à admettre les Miracles de l'Évangile, quoique je ne les aie pas vû ? Je me resserrai le plus qu'il me sera possible; il vous sera aisé de développer les réflexions que je vais vous présenter. Observés.

I. Que les Faits miraculeux de l'Évangile n'impliquent point contradiction par eux-mêmes ; c'est-à-dire , qu'ils sont *possibles* , dès qu'on suppose l'intervention de l'Être Suprême. Que cette sorte de preuve étoit *convenable* , puisqu'elle étoit à la portée des ignorans , comme des savans ; du Peuple , comme des Philosophes. Chacun pouvoit se convaincre par ses yeux. Que , de plus , les Miracles étoient absolument *nécessaires* , dans le cas dont il s'agissoit ; puisqu'il falloit déterminer les Juifs à embrasser un nouveau Culte , & par conséquent à abandonner celui qu'ils étoient convaincus que *Moyse* leur avoit prescrit de la part de Dieu , & qui devoit naturellement subsister , tant que Dieu ne l'annulleroit pas par de nouveaux miracles. Comment , je vous prie , J. C. & les Apôtres auroient-ils ôsé aller prêcher aux *Juifs* avec de la *Morale* toute seule ? Ceux-ci ne leur auroient-ils pas dit avec raison ; *Nous savons que Dieu a parlé à Moyse ; mais , pour cet homme , nous ne savons d'où ils vient.* Jean. chap. 9. vs. 29. Je ne vois pas , mon Ami , ce que J. C. & les Apôtres auroient eû à leur repliquer-

II. Les Faits rapportés dans les Évangiles ne sont pas seulement *quelques signes particuliers* , opérés devant peu de gens obscurs ,
dans.

dans des Carrefours, dans des chambres, dans des déserts ; * mais des œuvres absolument au dessus des forces humaines, de vrais Miracles ; faits en Public ; à la vuë d'un grand Peuple ; en présence des ennemis déclarés de *Jesus*, qui disoit hautement, qu'il les faisoit dans la vue de constater sa Mission Divine ; & qui invitoit, par là, à les bien examiner. S'il en opéroit dans des *chambres*, c'est que, pour l'ordinaire, les malades sont dans des *chambres*. S'il en faisoit dans les *carrefours*, c'est qu'on y amenoit ceux qui vouloient être guéris, & qui pouvoient être transportés. S'il en faisoit dans le *Désert*, c'est que la multitude qui le suivoit, étoit quelquefois si grande que, pour instruire le Peuple, il étoit obligé de le mener dans le *Désert*, c'est-à-dire, en *rase-campagne* ; comme porte l'*Original*.

III. Ces Miracles ont été en grand nombre, de différent genre, souvent répétés, continués pendant plusieurs années ; & les effets qui en résultoient, n'étant pas passagers, mais durables, il étoit très-facile de s'assurer de leur réalité. On pouvoit interroger *Lazare* ; les *Paralytiques* qui avoient été guéris ; l'*Auveugle-né* &c.

IV. Ce qui me frappe, c'est que ce ne
font

* *Emile*. T. 3. p. 133. 135.

font pas des Miracles d'ostentation, de parade, & faits sans nécessité; ce sont autant des signes de *charité*, que des prodiges de *puissance*. *Des Aveugles voient; des Paralitiques sont guéris* par un mot; &c. Celui qui se dit l'*Envoyé de Dieu*, se montre ainsi l'*Ami du genre humain*, dans toutes ses œuvres; il se plaît à voir des heureux autour de lui, & à en faire.

Il paroît que Mr. *Rousseau* auroit voulu d'autres Miracles; qu'il auroit reconnu le *Maître du monde*, au *bouleversement des Cieux*, au *dérangement des Etoiles*. *Emile T. 3. p. 133.* Mais, outre que des Miracles, où la bonté se montre autant que la puissance, annoncent le *Dieu de Charité*, Mr. *Rousseau* n'auroit-il pas eu toujours occasion de dire;

„ Où sont ces prodiges? Dans des Livres.
 „ Et qui a fait ces Livres? Des hommes.
 „ Et qui a vu ces prodiges? Des hommes qui les attestent. Quoi! Toujours des hommes qui me raportent ce que d'autres hommes ont raporté? Que d'hommes entre Dieu & moi! “ *Emile. T. 3. p. 130.* N'auroit-il pas toujours appelé ces *Miracles*, „ des *absurdités*, qu'on ne peut autoriser sur le témoignage des hommes? *Ib. p. 143.*

V. Je vois que ces Faits sont annoncés dans

dans le tems , ou peu de tems après qu'ils ont été opérés , par des gens qui en ont été les témoins oculaires ; qui avoient vécu avec Jésus dès le commencement ; * qui les publient dans les lieux mêmes où ils se sont passés ; & qui les racontent d'une manière naturelle , sans prévention , sans emphâse , sans déclamation , sans aucun de ces artifices par lesquels on cherche à en imposer aux hommes. Rien de plus naïf ; rien de plus simple que leurs récits ; je ne puis m'empêcher d'y reconnoître le ton de l'ingénuité , & le langage caractéristique de la candeur. N'avez vous point remarqué , mon Ami , que , dans les quatre Evangiles , on ne trouve pas un seul éloge de J. C. , à l'occasion de ses *Miracles* ?

VI. Ces Témoins marquent le tems , le lieu , les circonstances , &c. C'est à *Jerusalem* ; c'est à *Nain* ; c'est à *Sidon* ; c'est à *Béthanie* ; &c. C'est le *Fils d'un Centenier Romain* ; c'est le *Serviteur du grand Prêtre* ; c'est la *Fille de Jairus* ; c'est *Lazare* ; &c. Les Apotres racontent en personnes qui ont bien vu , & qui ne veulent pas en imposer ; souvent leurs narrations sont tellement circonstanciées , qu'ils rapportent des particularités qu'ils auroient pû omettre,

(*) Jean. I. 27.

tre , sans altérer en rien la nature des faits dont ils parlent. Lisés , en particulier, l'histoire de la guérison de l'*Aveugle né*, de la Résurrection de *Lazare* & de *J. C.* Quels détails ! Quelle fidélité historique ! Est-ce là la manière de raconter des gens qui auroient été , ou , peu attentifs , ou des imposteurs ?

VII. Ces TémoinS ne peuvent pas s'être trompés sur les Miracles de *J. C.* ; car , 1. Comme ils avoient tout quitté pour le suivre , & qu'ils ne voioient en lui ni *forme ni apparence* , ils étoient fort intéressés à bien examiner les œuvres par lesquelles il prétendoit prouver qu'il étoit l'*Envoyé de Dieu* , puisque cela seul pouvoit les déterminer à rester auprès de lui. 2. Sur douze Apôtres qui vé curent avec *J. C.* pendant près de quatre ans , pourroit-on concevoir , que pas un seul n'eut découvert que ses miracles n'étoient que des prestiges , s'ils en eussent été réellement ? 3. Les faits de *J. C.* étoient de nature à ne pas permettre l'illusion. *St. Pierre* , par exemple , pût-il s'imaginer faussement qu'il marchoit lui-même sur les eaux ? Tous les Apôtres auroient-ils pu se persuader qu'ils avoient vu *J. C.* ressuscité , qu'ils l'avoient touché , qu'ils en avoient reçu des instructions , qu'ils

avoient

avoient mangé avec lui , qu'ils l'avoient accompagné sur la montagne des Oliviers , qu'il leur avoit donné sa bénédiction , qu'ils l'avoient vu monter au Ciel , si rien de tout cela ne fut arrivé ? peut-on se faire des illusions dans des événemens de ce genre ?

VIII. Ce font des Témoins d'une *probité* si reconnuë , que les Ennemis du Christianisme ne l'ont jamais contestée ; & d'une *candeur* si grande , qu'ils racontent non seulement , ce qui semble devoir nuire à la gloire de leur Maître , comme , son *origine obscure* , sa *pauvreté* , son *agonie* , son *suplice* ; mais encore , leurs *propres défauts* , la *bassesse de leurs professions* , leurs *préjugés* , leurs *disputes* &c. S'ils avoient été des fourbes , que leur en auroit-il couté de mettre à couvert leur honneur par un mensonge de plus ?

IX. Ajoutés à cela que ces Témoins étoient *lents à croire* , comme ils l'avouent eux-mêmes. Nous voions qu'ils refusèrent d'abord d'ajouter foi à la Résurrection de J. C. quoique cet événement leur fut raconté par des personnes qui venoient de visiter le sépulcre , qui circonstancioient ce qu'elles avoient vu , qui leur rapportoient les discours des Anges & de J. C. lui même.

On connoit l'incrédulité de *Thomas*, dont un Père de l'Eglise a dit. „ Heureuse in-
„ crédulité, qui sert à l'affermissement de
„ nôtre foi ! “

X. Dans la conduite & les discours de ces Témoins, on ne voit rien, absolument rien, qui sente le fanatisme & l'enthousiasme; au contraire, la sagesse se peint dans leurs actions, & la saine raison dans leurs paroles. „ Rien de si rare que des grands
„ hommes modérés ! “ dit Mr. *De Montesquieu*. Et quelle modération dans les Apôtres! Zélés, sans amertume; courageux, sans témérité; fermes, sans audace; partout ils joignent la *simplicité de la colombe à la prudence du serpent*.

XI. Quelques nombreux & variés que soient ces Faits miraculeux, les Témoins qui les rapportent ne se sont point contredits. Comment peut-on concevoir cet accord, cette uniformité, si l'on suppose qu'ils étoient des Visionnaires, des Fanatiques, ou des Imposteurs? s'ils ont été des Fanatiques, des Visionnaires, comment expliquer un tel concert entre douze têtes dérangées? Quel phénomène! disons mieux, quel prodige! s'ils ont été des imposteurs, comment ont-ils pu s'imaginer, qu'étant interrogés à part, ou confrontés,
ils

ils ne se démentiroient point les uns les autres , qu'il n'y en auroit pas un seul à qui le remord, ou la crainte des suplices feroit découvrir l'imposture? Ne savoient-ils pas qu'un des Disciples avoit trahi son Maître ; & qu'ils en avoient encore un parmi eux, qui l'avoit renié par trois fois? Est-il possible qu'ils eussent été sans défiance? Et conçoit-on comment, en effet, il seroit arrivé qu'ils ne se fussent point démentis?

XII. Nous n'avons aucune preuve, pas même une présomption, que les Témoins de ces Miracles aient été convaincus de faux, par ceux qui étoient les ennemis déclarés de leur personne & de leurs desseins; quoique ces faits eussent été d'abord publiés dans les lieux mêmes où il est dit qu'ils s'étoient passés, & chés des gens qui, y étant engagés par état, par honneur, par intérêt, & aiant l'autorité en main, auroient pû facilement découvrir l'imposture & la confondre. Au contraire, la réalité de ces Faits a été expressément reconnue par ces personnes mêmes, intéressées à prévenir les conséquences qui en devoient nécessairement résulter : nous voions que tout ce qu'elles ont pu objecter, n'a porté que sur la cause absurde à la.

quelle elles pensoient qu'on devoit attribuer ces miracles. N'est ce pas accorder un fait, que d'en chercher la cause? (*) Lorsque *Jésus* parut devant les Tribunaux qui le condamnèrent à la mort, ses accusateurs ne lui reprochèrent point d'avoir voulu en imposer par de faux miracles; quoique ce fut bien là le vrai moment de dévoiler l'imposture, s'il y en eut eu réellement.

XIII. Ces Témoins ont démontré la ferme conviction où ils étoient à l'égard de ces Faits, en agissant d'une manière entièrement opposée à leurs anciens préjugés, à leurs idées les plus chéries, à tous leurs avantages temporels, à la Religion nationale. En lisant le Nouveau Testament, il est aisé de voir, qu'ils n'ont été ni attirés par l'affection personnelle, ni trompés par l'apparence, ni gagnés par la flatterie, ni séduits par la prévention, ni entraînés par la sollicitation, ni amorcés par le plaisir, ni aveuglés par l'intérêt; & qu'ils ont agi, malgré l'affurance positive qu'ils avoient, par les propres déclarations de J. C. (†) & par son suplice, que l'igno-

(*) Matth. 12. v. 24. Voies aussi *Jean*. XI. v. 47. *Ils dirent entr'eux, que faisons nous? Cet homme fait plusieurs miracles &c.*

(†) Voies *Math*. V. v. 16. &c. & 23. v. 24.

gnomie, la persécution, & les échaffauts feroient la cruelle récompence de leur persévérance à soutenir ce qu'ils avoient avancé.

XIV. Afin de persuader un monde incrédule ; ces Témoins prétendoient démontrer leur véracité, en opérant eux mêmes des prodiges. Etoit-ce un moien de faire recevoir ce qu'ils racontaient, que d'en appeller à leurs propres miracles, s'ils n'avoient pas eu le pouvoir d'en faire ? N'étoit-ce pas plutôt fournir un moien de les confondre, s'ils eussent été des Imposteurs ? Ils auroient pu penser qu'on les croiroit sur leur parole, lorsqu'ils diroient simplement, *ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, c'est ce que nous vous annonçons* ; mais n'auroient-ils pas senti qu'ils détruiraient eux-mêmes leurs rapports, en disant. „ Ce que nous avons „ vu, c'est ce que nous vous faisons voir ; „ croiés en à nos propres miracles, dont „ nous vous invitons à être les témoins. „ Comment encore auroient-ils osé en appeller au pouvoir de faire des Miracles, qu'ils prétendoient avoir communiqué ? Pouvoient-ils se flatter qu'ils persuaderaient, par exemple, à des Sociétés de Chrétiens, qu'elles possédoient, le *don des*

Langues, si réellement elles ne l'avoient pas possédé? Peut-on se faire illusion sur un fait de ce genre? Un homme peut-il croire qu'il parle des langues étrangères, lorsqu'il ne les parle pas réellement? Un grand nombre d'hommes peut-il se mettre dans la tête une chimère de cette nature? Comment encore, *St. Paul* auroit-il ôsé reprocher aux *Corinthiens*, qu'il y en avoit parmi eux qui abusoient du *don des langues*, s'ils n'avoient pas eu *ce don*? Quelle étrange reproche, que celui qui est fondé sur le plus grossier mensonge! Où seroit ici le bon sens, que personne n'a contesté aux Apôtres, & qu'ils montrent dans tous leurs Ecrits? Remarqués de plus, comment-ils parlent de leurs propres miracles; s'en glorifient-ils? Non, ils en font honneur à leur Maître. *Act. 3. v. 12. & 16.* Est-ce là le caractère de l'imposture? Elèvent-ils leurs miracles au-dessus des plus grandes vertus? Non; ils les mettent au dessous de la *Charité*. *Ie. Corinth. 13. v. 1.* Est-ce là le caractère de l'enthousiasme? N'est-ce pas plutôt celui de la candeur & de la raison?

XV. Après avoir enduré des afflictions en tout genre, ces Témoins, loin de se démentir jamais, scélèrent de leur sang la vérité

vérité des Faits qu'ils avoient annoncés. La fureur des Tirans, tout ce qu'une barbare, cruellement ingénieuse, inventa pour faire durer les tourmens & prolonger la mort, ne fut pas capable d'arracher un défaveu à un seul des Apotres. Concevés-vous, que rien n'eut pu faire retracter ces hommes, qui s'étoient montré si peu courageux avant la Résurrection de J. C. ? ces hommes, que nous voïons si sages, si amateurs de la vérité ? Certainement, il n'y a que la ferme persuasion où ils étoient de la réalité de tout ce qu'ils disoient, qui ait pu leur inspirer ce courage & cette constance.

XVI. Une grande multitude des Contemporains de ces Témoins, des hommes de toutes nations, de toutes conditions, de génies différens, ont été convaincus de la vérité de ces faits, & ont donné la plus forte preuve qu'on put demander de leur conviction, en renonçant à tous leurs attachemens, à tous leurs intérêts, à leur Religion même, que les hommes quittent si difficilement ; & en s'exposant aussi aux persécutions & à la mort.

XVII. Les Révolutions arrivées dans le monde moral & religieux, depuis le tems où il est dit que ces Faits se sont passés,

ont été telles qu'elles devoient naturellement être, en supposant la vérité de ces faits; & , ce qu'il faut bien observer, il est impossible de les attribuer à quelque autre cause, comme à l'ignorance du tems; à l'éloquence, au crédit, à l'autorité, aux désirs des passions, à l'épée, à l'or, à l'argent, &c. Plaçons ici ce mot de St. *Cbrystostome*, si vrai, & qui a été & sera la croix de plus d'un Incrédule. „ Si la Religion Chrétienne s'est établie *sans miracles*, „ c'est le plus grand de tous les *mira-* „ *cles.* „

XVIII. Je vois enfin que, dans les premiers siècles de l'Eglise, les efforts des *Celses*, des *Porphyres*, des *Juliens*, ces ennemis rusés du *Christianisme*, n'ont abouti qu'à attribuer les Miracles de J. C. à des causes ridicules, telles que la *magie*, les *enchantemens* &c; ou à en nier quelques uns; ce qui prouve qu'ils admettoient tous les autres.

Je vous le demande maintenant, mon Ami; lorsque tant de circonstances se réunissent pour attester des Faits, sans qu'on puisse rien leur opposer, si non *l'extraordinaire* de ces Faits; leur refuser son assentiment, n'est-ce pas se refuser à l'évidence même? J'entens cette sorte d'évidence, que

que l'on peut demander dans le cas dont il s'agit ici. Certainement, si l'on ne doit pas croire des faits si bien attestés, toute la sagesse humaine se réuniroit, qu'il seroit impossible de donner à des événemens historiques, une évidence telle, qu'un homme sage & prudent fut excusable s'il leur ajoutoit foi. Dès-lors, il n'y a plus, à l'égard des événemens passés, que ténèbres, que doute, qu'incertitude; il faut ne croire que ce qui tombe sous les sens, que ce que l'on connoit par sa propre expérience; & Mr. *Roussseau* fera bien fondé à dire, „ Que les hommes sensés doivent „ regarder l'Histoire comme un tissu de „ fables. „ *Emile*. T. I. p. 418.

Mais, dirés-vous, & l'*Authenticité* des Livres, où ces Faits sont rapportés, vous la passés sous silence? Comment pouvons nous nous en assurer?

Cette Question est aussi naturelle qu'importante; voici ma réponse.

1. Nous n'avons pas plus de raisons de penser, que ces Livres ne soient pas de ceux dont ils portent les noms, que nous n'en avons de croire, que *l'Iliade* n'est pas d'*Homere*, & *l'Eneïde* de *Virgile*. 2. Les plus anciennes Copies de ces Livres portent les mêmes noms des Apôtres & des

Evangélistes , que nous leur voions au-
 jourd'hui ; & c'est sous ces noms là qu'ils
 ont été constamment cités par les plus an-
 ciens Auteurs de l'Eglise , dont plusieurs
 étoient contemporains des Apôtres. 3. La
 plupart de ces Livres étoient adressés à des
 Sociétés entières , & l'on en faisoit régu-
 lièrement la lecture dans des assemblées ,
 qui se formoient fréquemment pour cela ,
 & dans les Fêtes solennelles. 4. On ne
 cachoit pas ces Livres , comme les Ora-
 cles des Sybilles ; on gardoit seulement
 les Originaux dans les Archives des Egli-
 ses , après en avoir donné des Copies fi-
 dèles , qui étoient entre les mains des
 Chrétiens , & celles de leurs ennemis ; &
 afin qu'elles se répandissent d'avantage ,
 l'on en faisoit une multitude de traductions
 en langues différentes. 5. Ces Livres é-
 toient regardés comme les *Oracles de Dieu* ,
 par les différentes Sectes & Factions qui
 s'élevèrent parmi les Chétiens. 6. Ceux
 d'entre les Chrétiens qui se disputoient sur
 quelque'un des points de la Doctrine Chré-
 tienne , en appelloient à ces *Livres* , pour
 terminer leurs disputes. 7. Les ennemis
 mêmes du Christianisme , Juifs ou Payens ,
 n'ont jamais rien objecté contre l'autenti-
 cité de ces Livres ; jamais ils n'ont pré-
 tendu ,

tendu, qu'ils ne fussent pas de ceux dont ils portent les noms. 8. Il est vrai que, pendant un certain tems, on eut des doutes sur quelques uns de nos Livres Sacrés; mais ces doutes mêmes sont une preuve de la circonspection dont on usoit à cet égard, & de l'autenticité de ceux qui n'ont jamais été suspectés, & qui forment le plus grand nombre. 9. Observés enfin, que ce dont il nous importe d'être bien convaincus, c'est „ qu'il y a eu un homme appelé „ *Jésus*, qui s'est dit *l'Envoyé de Dieu*; „ qu'il a prouvé sa mission par des miracles; qu'il réssuscita après avoir été mis „ à mort par les Juifs. „ Cela pôsé; quand on pourroit avoir des doutes sur l'*authenticité* de quelques uns de nos Saints Livres, on ne seroit pas moins assuré de cette *vérité* fondamentale, *Jésus-Christ est l'Envoyé de Dieu*; puisqu'il n'est aucun Livre du *Nouveau Testament*, où elle ne se trouve, ou qui, du moins, n'y fasse des allusions fréquentes & bien marquées.

Mais ces Livres n'ont-ils point été altérés? Je répons à cela,

1. Que ces Livres étoient, comme nous l'avons dit, entre les mains de tous les Chrétiens, qui se faisoient un devoir & une gloire de les posséder, qui les con-

fervoient avec un soin religieux, qui, quelquefois, enduroient les plus grands tourmens, plutôt que de les livrer entre les mains de leurs Perfécuteurs. Que ces Livres étoient lus dans des assemblées publiques; qu'ils servoient de règle fixe, à l'égard de la foi & des mœurs; ce qui ne permet pas de penser qu'on eût osé y faire des altérations & des changemens.

2. On trouve dans les Ecrivains qui étoient, ou, contemporains des Apôtres, ou qui vécutent après eux, des citations de passages, qui sont les mêmes que ceux que nous trouvons dans nos Sts. Livres.

3. Les Copies de ces Livres étoient en si grand nombre & en langues si différentes, que ceux qui auroient voulu y faire des changemens, n'auroient jamais pu altérer que quelques exemplaires; ce qui ne leur eut servi de rien; quelque but qu'ils se fussent proposés par ces altérations.

4. On fait que, dès les commencemens de l'Eglise Chrétienne, on voulut mêler des opinions humaines, le langage & les maximes de la *Philosophie* du tems, à la Doctrine de l'Evangile. Delà il résulta un bien. Les différens partis, s'appuiant tous sur l'Evangile même, pour autoriser leurs prétentions, il est clair qu'ils se feroient mutuellement récriés

contre les altérations que l'on auroit tenté de faire aux Livres Sacrés, & que jamais ils ne les auroient souffertes. Les *Marcionites*, qui osèrent hazarder quelque changement, ne soulevèrent-ils pas toute l'Eglise Chrétienne contre cet attentat, & leurs efforts ne furent-ils pas inutiles? On fait quels reproches *Spiridion* fit à *Tripbille*, qui, dans une assemblée de Prélats, avoit substitué à un terme de l'Evangile, une expression qu'il regardoit comme plus élégante. Tant étoit grand le respect que l'on avoit pour nos Saints Livres!

5. On ne doit pas être surpris si, en confrontant les Copies innombrables du *Nouveau Testament*, & les Versions qui en ont été faites, en *Syriaque*, en *Arabe*, en *Copte*, &c. on trouve des différences dans plusieurs passages. Ce qui doit bien plus étonner, c'est que, vû l'ignorance des *Coptes*, leur négligence, leurs abréviations, &c. il ne se trouve pas un plus grand nombre de ces différences.

6. Les Savans qui ont fait cette confrontation, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, sont convenus, que ces différences tombent sur la *Construction grammaticale*, sur des *particules explétives*, sur d'autres *points peu importans*, & non sur la *substance*

même de la *Doctrine* & des *Faits*. De forte qu'on ne peut raisonnablement avoir ni soupçon ni défiance sur ce sujet.

Mais, dit Mr. *Rouffseau*, „ les Livres faits „ crés font écrits en des langues incon- „ nuës.... On traduit ces Livres, dira-t- „ on; belle réponse! Qui m'assurera que „ ces Livres soient fidèlement traduits? *Emile*. T. 3. p. 150.

1. *On traduit ces Livres, dira-t-on; belle réponse!* Et que voulés vous donc que l'on fasse, Mr. *Rouffseau*? Voulés vous qu'on les lise dans l'*Original*, lorsqu'on ne l'entend pas? Et quelle autre *réponse*, plus belle, auriez vous imaginé, vous même, à votre *Objection*, que celle-ci; *On traduit ces Livres?*

2. Mais qui m'assurera que ces Livres soient fidèlement traduits? Il n'est pas nécessaire de vous donner d'autre assurance que celle que vous paroissés avoir, puisque c'est, sans doute, dans la persuasion où vous êtes de la *fidélité* des Traductions du *Nouveau Testament*, que vous nous avés dépeint, d'après ce que vous y avés lu, le *Caractère* de *Jefus-Christ*. Que répondriez vous à ceux qui, pour vous contester, qu'il ait eu réellement un tel *Caractère*, vous diroient, „ *Qui vous a assuré que ces*
„ *Livres,*

„ *Livres*, où est renfermée la vie de J.
 „ C., aient été fidèlement traduits? Ou, si
 „ vous avez lu l'*Original* même, qui nous
 „ assurera que vous l'aies bien entendu? „

3. *Qui m'assurera que ces Livres aient été fidèlement traduits?* Personne ne pourra vous l'assurer, de manière à vous en convaincre, si vous êtes fermement résolu de croire, qu'il n'a pas existé & qu'il n'existe pas un seul Savant, un seul Interprète, qui ait de la bonne-foy; si vous n'avez pas même de la confiance en ces *Tbéologiens de Genève*; dont vous avez cependant fait, dans une *Epître Dédicatoire*, de si grands éloges. Mais si l'on peut vous ôter cette défiance, il sera très aisé, alors, de vous tranquilliser sur la fidélité des Traductions; si tant est que vous aies réellement quelque inquiétude sur ce sujet; ce que j'ai bien de la peine à croire. Confrontés les Traductions qui ont été faites par des Savans de *Communion* opposées; & voyés, si vous y trouverés des différences telles, que vous aies un juste sujet de vous défier des Traducteurs.

Je n'ajouterai rien, mon ami, à ce que je viens de vous dire. Ceux qui trouveront la *Question des Miracles* aussi importante qu'elle me paroît l'être; qui ne la mettront pas

pas parmi les *questions peu sentées*, & qui sont sans instruction ; qui ne se rendront pas à la seule autorité de Mr. Rousseau, lorsqu'il dit de la preuve tirée des *Miracles*, „ Mieux eut valu n'y pas recourir ! „ * je les renvoie à l'admirable *Traité d'Abadie sur la Vérité de la Religion Chrétienne* ; & à celui de notre célèbre Professeur Mr. Vernet, ** qui ne laisse rien à désirer sur la *preuve des Miracles*, non plus que sur toutes celles qu'il a développées ; il ne dissimule point les objections ; il ne les affoiblit point, & il y répond, j'ose le dire, d'une manière triomphante. On m'excusera si je renvoie aux *Théologiens*, † que Mr. Rousseau n'aime pas ; mais il m'a toujours

* On comprend bien, que les *Propphéties*, étant une sorte de *Miracles*, ne font pas autorité pour Mr. Rousseau ; „ il faudroit, dit-il, pour „ cela, trois choses, dont le concours est impossible ; &c. *Emile*. T. 3. p. 144.

** Ce Savant Théologien s'étoit d'abord proposé de donner une réfutation d'*Emile* ; mais la foiblesse de sa santé, le dessein où il est d'achever son *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne*, & d'autres occupations indispensables, l'ont empêché de satisfaire ses désirs, & l'attente du Public.

† Ceux qui préfèrent des Auteurs Laïques, peuvent consulter les excellens Ouvrages de *Grotius*, de *Ditton* ; d' *Addisson*, de *Littleton*, de *Denyse*, &c.

jours paru convenable d'en appeller aux *Maitres*, en fait d'Arts & de Sciences, lorsqu'il est question de choses qui sont de leur compétence. S'il s'agissoit d'une question de *Mathématique*, trouveroit-on étrange qu'on en appellat à des *Mathématiciens*? S'il s'agissoit d'une question de *Musique*, s'étonneroit-on qu'on en appellat à Mr. *Roussseau*? Ne seroit-on pas tenté de croire, que dans cette assemblée, † qu'à formée cet Auteur, & dont il a été le Président, il a craint qu'il s'y trouvât des gens qui entendissent quelque chose aux matières que l'on devoit y traiter?

Ce qui résulte, mon ami, de ce que je viens de dire, c'est qu'on peut s'assurer de la Mission Divine de J. C., par l'examen de la preuve tirée de ses *Miracles*. Je ne conteste pas que cela ne demande du travail; mais qui pourra regretter la peine qu'il se fera donnée pour se convaincre, que celui en qui il croit, est l'Envoyé de Dieu; que ce qu'il a dit, est *Oui & Amen*; que les Cieux & la Terre passeront, mais que ses paroles ne passeront point? * Le travail de l'esprit, fut-il encore plus grand, n'est-il

† *Rép. à Mr. l'Arch. p. 89.*

* *Math. 24. v. 35.*

il pas bien récompensé par les délicieuses espérances du cœur? Pour moi, j'ai peine à comprendre, comment on se livre à quelqu'autre travail que ce puisse être, tandis qu'on ne s'est pas occupé de celui là, ou qu'il reste encore, à cet égard, quelque chose à faire. Quel est l'objet de tant de Sciences, que les hommes dévorent? A quoi aboutissent-elles presque toutes? A satisfaire une vaine curiosité; foible dédommagement des peines qu'ils se donnent! Et quand il est question des plus grands intérêts de l'homme, on s'écriera, *Ab si Dieu eut daigné me dispenser de ce travail!*

Et quel juste sujet auroit-on de s'effraier ici? Ne fait-on pas que Dieu ne demande qu'une Foi proportionnée aux lumières que l'on a reçues de lui, & aux moyens que l'on a eus de s'instruire? Non; il n'est pas un *Pharaon* qui demande des *briques*, & qui refuse la *paille* pour les faire. *Il ne moissonnera point où il n'a pas semé.* Mais sera-t-on excusable, si l'on a fermé les yeux pour ne pas voir? si l'on n'a voulu les ouvrir qu'aux *objections*, & non point aux *preuves*? ou si, après avoir épuisé ses forces à rassembler des difficultés contre le *Christianisme*, ou à en imaginer de nouvelles,

velles, on en manque pour l'examen des raisons qui l'établissent & le défendent?

Qu'il me soit permis d'adresser ici la parole à l'Auteur d'*Emile*. Si l'on doit s'*effrayer* du travail dont vous parlez, Mr. *Rousseau*; ne porterez vous point, par là, bien des gens, le Peuple surtout, à ne pas même admettre la *Religion Naturelle*? Est-ce, sans travail & sans peine, que vous avez formé ce système que vous nous en avez donné, dans le 3. Vol. d'*Emile*? Comment ne fûtes-vous point *effrayé*, lorsque vous eutes fait cette réflexion. „ L'insuffisance „ de l'Esprit humain est la première cause „ de cette prodigieuse diversité de senti- „ mens; & l'orgueil est la seconde. Nous „ n'avons point les mesures de cette ma- „ chine immense, nous n'en pouvons cal- „ culer les rapports, nous n'en connoissons „ ni les premières loix, ni la cause finale; „ nous nous ignorons nous-mêmes; nous „ ne connoissons ni notre nature, ni no- „ tre principe actif; à peine savons-nous „ si l'homme est un être simple ou com- „ pposé; des mystères impénétrables nous „ environnent de toutes parts; ils sont au- „ dessus de la région sensible, pour les per- „ cer nous croions avoir de l'intelligence,

„ &

„ & nous n'avons que de l'imagination. (*)
 Comment le fruit que vous tirez (†) de ces
 réflexions, ne fut-il pas de tout abandon-
 ner, & de vous reposer dans une profonde
 ignorance sur tout ce que vous étiez tenté
 d'étudier & de connoître ? Comment ne
 dites-vous pas, „ Ah si Dieu eut daigné se
 „ faire entendre à moi ! S'il eut daigné
 „ m'exempter de ce travail, l'en aurois-je
 „ servi de moins bon cœur ! „

Mais, ce qui ne vous a pas allarmé, en
 effraiera d'autres, moins courageux, moins
 intelligens, moins méthaphysiciens, moins
 savans que vous ; & ce ne sera pas le petit
 nombre. Supposons cependant, qu'animés
 par votre exemple, ils veuillent essaier de
 vous suivre dans votre marche ; afin de de-
 venir vos Disciples ; croiés-vous qu'il leur
 sera aussi aisé qu'à vous, de concevoir les
 propositions suivantes, qui sont la bête de
 votre systême, & dont l'énoncé seul pour-
 roit les rebuter ? „ J'existe, & j'ai des sens,
 „ par lesquels je suis affecté Ma sen-
 „ sation qui est moi, & sa cause ou son
 „ objet, qui est hors de moi, ne sont pas
 „ la même chose Appercevoir, c'est
 „ sen-

(*) *Emile*. T. 3. p. 26.

(†) *Ib.* p. 28.

„ sentir ; comparer , c'est juger ; juger &
 „ sentir ne sont pas la même chose. Par
 „ la sensation les objets s'offrent à moi ,
 „ séparés , isolés , tels qu'ils sont dans la
 „ Nature : par la comparaison je les re-
 „ muë , je les transporte , pour ainsi dire ,
 „ je les pose l'un sur l'autre , pour pro-
 „ noncer sur leur différence , ou sur leur
 „ similitude , & généralement sur tous les
 „ rapports. Selon moi , la faculté distinc-
 „ tive de l'Être actif ou intelligent , est de
 „ pouvoir donner un sens à ce mot *est*.
 „ Je cherche en vain dans l'Être purement
 „ sensitif , cette force intelligente , qui
 „ superpose , & puis qui prononce , je ne
 „ la saurois voir dans sa Nature. &c. (†)
 Arrêtons-nous ici , Mr. *Rousseau* , car je
 soupçonne , que le plus grand nombre des
 hommes ne seroit pas seulement venu jus-
 ques là : quoique un peu versé dans le jar-
 gon métaphysique , j'ai eu de la peine à
 vous suivre & à vous comprendre. Quels
 efforts d'entendement , quel travail de cer-
 veau , ne vous a-t-il pas falu , pour mon-
 trer „ que les idées comparatives , *plus*
 „ *grand* , *plus petit* , de même que les idées
 „ numériques , *d'un* , de *deux* , ne sont pas
 „ des

(†) *Emile*. T. 3. p. 32. &c.

„ des sensations, quoi que l'esprit ne les
 „ produise qu'à l'occasion des sensati-
 „ ons? Pour déduire toutes les pro-
 „ priétés essentielles de la matière, des
 „ qualités sensibles qui nous la font apper-
 „ cevoir, & qui en sont inséparables? Pour
 „ conclure, qu'une volonté meut l'Uni-
 „ vers & anime la Nature Que la ma-
 „ tière ne peut être la cause productrice
 „ du mouvement . . . Que le lui donner
 „ par abstraction, c'est dire des mots qui
 „ ne signifient rien? „ &c. &c. (*)

O mon Ami! si le travail doit effraier,
 quand il s'agit de s'assurer de la vérité des
 Faits miraculeux, concluons-en, que le
 meilleur parti que l'on ait à prendre, en
 fait de Religion, est de n'en avoir aucune,
 puisqu'il faut tant de peine pour se former
 un système de *Religion Naturelle*, ou pour
 le comprendre; &, qu'après tout, en l'ad-
 mettant, il ne resteroit dans l'esprit, que
 conjectures & probabilités sur plusieurs ob-
 jets, que doutes & incertitudes sur un
 grand nombre d'autres. Pour moi, je bé-
 nis Dieu, de ce qu'il ne nous a pas livrés,
 sur les vérités les plus importantes, à nôtre
 science.

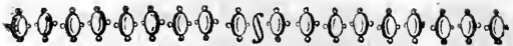
(*) *Emile*. T. 3. p. 35. & suivantes,

science , à notre méthaphysique , disons mieux , à notre ignorance.

Il est tems de finir cette Lettre ; je reviendrai à mon objet principal dans celle qui la suivra. Vous y vertés ce que pense Mr. Rousseau sur la *Doctrine* & sur la *Morale*.

Je suis &c.



IV^{me} L E T T R E.

IL seroit à souhaiter, mon Ami, que Mr. *Rousseau* se fut mieux expliqué sur la *Doctrine* (*) *Evangélique* ; mais ce qu'il en dit suffit pour nous faire connoître sa façon de penser, à cet égard.

Je trouve d'abord que, relativement à la *Doctrine*, l'Auteur d'*Emile* se sert de tours indirects, qui ne me paroissent rien moins que propres à en donner l'idée que doit en avoir un *Chrétien* ; & à la faveur desquels, il semble qu'il ait voulu se ménager des ressources dans le besoin. Ecoutons. „ Les „ Révélations des hommes ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions „ humaines. Loin d'éclaircir les notions du „ grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que loin de „ les anoblir, ils les avilissent ; qu'aux „ mystères inconcevables qui l'environnent, ils ajoutent des contradictions ab- „ sur-

(*) On entend par la *Doctrine*, les *Vérités* & les *Dogmes* de l'*Evangile*.

„ surdes; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel. „ (*)

Si Mr. Rousseau nous eut déclaré nettement, sur quels *Dogmes* de l'Évangile tombent de telles accusations, je pense qu'on auroit pu les dissiper aisément. Dira-t-il, que l'on auroit tort d'appliquer ce passage au *Christianisme*; qu'il n'a en vuë que les *Révélations des hommes*, & non point les *Révélations Divines*? Je me suis fait cette difficulté; mais quand je me suis demandé, de quoi il s'agissoit dans l'endroit où se trouve ce passage, j'ai vu qu'il étoit question de savoir, *s'il existe quelque Révélation, que Dieu ait pu & voulu ajouter à la Religion naturelle*? Et j'en ai conclu, que Mr. Rousseau, se jettant sur les défauts des *Révélations des hommes*, sans faire aucune exception, ni distinction, attaquoit par là, généralement, toute *Doctrin Révélée*. Il y a plus; les propres paroles de Mr. Rousseau lèvent entièrement la difficulté que je m'étois faite. Après avoir accumulé toutes les *Objections* contre la *voye de Révélation*, il dit, „ Je soutiens qu'il n'y a pas de Révélation contre laquelle les mêmes *Objections* n'aient autant & plus de force que „ contre

(*) *Emile*. T. 3. p. 123.

„ contre le *Christianisme*. „ (*) L'objec-
 tion de Mr. *Rousseau* tomboit donc sur le
Christianisme ! Vous comprenés, par là, ce
 qu'il pense sur les *dogmes particuliers* de la
Doctrine Evangélique ; „ Loin d'éclaircir les
 „ notions du grand Etre, ils les embrouil-
 „ lent ; loin de les anoblir, ils les avilif-
 „ sent ; aux mystères incompréhensibles qui
 „ l'entourent, ils ajoutent des contra-
 „ dictions absurdes ; ils rendent l'homme
 „ orgueilleux, intolérant, cruel. „ Si vous
 me demandés, quels sont ces *Dogmes E-*
vangéliques, capables de produire de tels
 effets ? Je vous ai déjà dit que Mr. *Rousseau*
 ne s'est pas expliqué ; aussi, je m'en tiens
 à vous rapporter son sentiment sur cet article.

Je vous citerai un mot, qui semble être
 échappé à notre Auteur, sur le *dogme* de la
Rédemption, qui est, peut-être, un de ces
dogmes particuliers qu'il avoit en vuë, dans
 le passage que je viens de vous citer. „ Que
 „ répondre à ceux qui me feroient voir
 „ que, relativement au Genre humain,
 „ l'effet de la *Rédemption*, faite à si haut
 „ prix, se réduit à peu près à rien ? „ (†)
 Encore un trait. „ Quiconque est vraiment
 „ tel,

(*) *Emile*. T. 3. p. 160.

(†) *Rép. à Mr. l'Acad.* p. 21.

„ tel, (homme de bien, miséricordieux,
 „ humain, charitable,) en *croit* affés pour
 être *sauvé*. „ (*) En *croit*, & non pas en
fait. Ce n'est pas la *Foi* sans les *Oeuvres* ;
 mais ce sont les *Oeuvres* sans la *Foi*. Vous
 entendés ce que cela signifie.

N'avés vous point eu accasion, mon A-
 mi, de découvrir un tour qu'on a souvent
 pris pour jeter du ridicule sur la *Doctrine*
Evangelique ? Il consiste à se servir d'ex-
 pressions très impropres, pour en avilir le
Dogme, qu'une manière plus exacte de par-
 ler, plus conforme à la vérité, fait rece-
 voir à tout homme sensé & raisonnable.
 Ecoutons Mr. *Rousseau*. „ Vous m'annoncés
 „ un *Dieu né & mort*, il y a deux mille
 „ ans „ *Emile* T. 3. p. 157. Les habitans.
 „ de Jérusalem ont traité *Dieu* comme un
 „ *Brigand*, „ Ibid. p. 158. Dans cette mé-
 „ me ville où *Dieu* est *mort*, Ib. p. 159.
 „ Une *Vierge* est *Mère* de son *Créateur* &
 a *enfanté Dieu*. „ Ib. T. 4. p. 86. Quelles
 absurdités ! s'écrie-t-on ; Qui pourroit les
 digérer ? Aussi, je défie Mr. *Rousseau* de
 me les montrer dans l'*Evangile* ; & si elles
 ne s'y trouvent pas, comme il le fait aussi
 bien que moi ; puis-je croire, avec les meil-
 leurs

(*) Ibid. p. 59.

oures intentions du monde, qu'il ait voulu relever la *Doctrine Evangélique*, en se servant d'expressions qui la défigurent?

Je ne puis pas, non plus, me rendre raison du but que s'est proposé Mr. *Roussseau*, en supposant, en plusieurs endroits d'*Emile*, particulièrement à la p. 157. du T. 3., que, suivant l'Evangile, tous ceux-là sont damnés sans miséricorde, & pour l'éternité, qui ne croient pas en J. C.; lors même que cet Evangile ne leur a pas été annoncé, & quel que soit l'usage qu'ils aient fait de leurs lumières naturelles. Ah! sans doute, ,, Celui qui destineroit ainsi au supplice ,, éternel le plus grand nombre de ses Créa- ,, tures, ne seroit pas le Dieu clément & ,, bon, que ma raison me montre, ,, (*) & j'ajouterai, que mon cœur avoue! Mais, Mr. *Roussseau*, quelle a été votre intention, en faisant tomber cette imputation sur la Doctrine de l'Evangile, sans mettre ici aucune exception? Souffrés que j'en appelle à votre conscience; que je l'interroge en secret. A-t-il été impossible de séparer l'or, d'un vil aliage? & ne pouviés-vous le présenter épuré à votre Elève? *Emile!* *Emile!* je ne serai point surpris, si vous n'a-

vea

(*) *Emile* T. 3. p. 138.

vez pas grande idée de la *Doctrine Chrétienne*; & si vous n'êtes qu'un sage Payen!

Mais écoutons le *Maitre d'Emile*; il va s'expliquer de la manière la plus claire & la plus formelle. „ Avec tout cela, (c'est-à-dire) malgré le bel éloge que je viens de vous faire, de J. C. & de sa Morale) „ ce „ même *Evangile* est plein de choses in- „ croiables, de choses qui *répugnent* à la „ *raison*, & qu'il est impossible à *tout hom-* „ *me sensé* de concevoir ni d'admettre. „ *Emile*. T. 3. p. 168. La première fois que je lus ce passage, j'avouë que je n'en pouvois pas croire à mes yeux; tant il me paroissoit contradictoire avec les quatre pages que je venois de lire. Bien convaincu que je ne me trompois pas, j'ai ensuite rapproché ces 5 lignes, de celles-ci, que j'ai trouvées dans la *Rép. à Mr. l'Arch.* p. 106. „ Je croirois plutôt à la *Magie*, que de re- „ connoître la *voix de Dieu* dans les leçons „ *contre la raison*. „ Et voici ce que j'en ai formé; „ Je croirois plutôt à la magie, que „ de reconnoître la *voix de Dieu* dans ces „ *choses* dont l'*Evangile* est plein, qui ré- „ pugnent à la *raison*. „ Ai-je mal lu? Ai-je mal interprété? Ai-je mal raisonné? Quoi! cette *Doctrine* Evangélique, qui devoit être la perfection de la Raison, en de-

vient le *renversement*? Mais, peut-être, y aura-t-il ici quelque modification? Non; aucune distinction entre *ce qui est au-dessus des lumières naturelles*, & *ce qui les combat*: entre, *ne pas concevoir la manière d'une chose*, & *admettre la chose*. Seroit-ce donc là des subtilités de Théologie, qui n'auroient qu'un air de solidité, & que les gens de bon-sens ne connoissent, ni ne veulent connoître? Encore une fois, Mr. *Rousseau* ne distingue rien; il prend ici le ton le plus affirmatif. Décidés de celui qu'il faut prendre sur cette question; „ L'Auteur d'*Emile* „ a-t-il de la *Doctrine Evangélique* les idées d'un *Chrétien*?... Passons à la *Morale*.

La *Morale*! Vous vous étonnés! mon Ami; oui, la *Morale*, cet objet si important, où Mr. *Rousseau* semble triompher.

Je vous surprendrai bien d'avantage, par une question, qui me paroît à moi-même fort étrange. Pensés-vous, que l'on puisse donner le nom de *Chrétien*, à un homme qui dit positivement, qu'il ne pratique pas un devoir très-essentiel, que J. C. a soigneusement observé, qu'il a recommandé fréquemment, & de la manière la plus forte?..... Quoi! Mr. *Rousseau*?..... Et bien!.... Ecoutez. „ Je m'attends „ aux bienfaits de Dieu, je le bénis de „ ses

„ fes dons : mais je ne le prie pas. Que
 „ lui demanderois-je ? Qu'il changeat pour
 „ moi le cours des choses ? &c. ” *Emile*.
 T. 3. p. 116. Rien de plus formel ! Ou-
 vrons , à présent , l'Évangile ; voions ce
 que fait , & ce qu'ordonne le Législateur
 & le Maître des *Chrétiens*.

Il me semble voir clairement dans l'His-
 toire de la Vie de J. C. , que la confiance
 qu'il avoit en Dieu , & la persuasion où il
 étoit , que tout est connu à cet Etre suprême,
 ne l'empêchoient pas de lui adresser
 des prières , pour en obtenir ce qu'il dési-
 roit. Quoique sa vie fut active & labo-
 rieuse , je vois qu'il se ménageoit de ces
 momens , si précieux pour une ame reli-
 gieuse , où il se délassoit des fatigues de son
 Ministère , par les effusions de son cœur ,
 en présence de son Père céleste. Lorsque
 ses travaux le privoient de ces sublimes en-
 tretiens , pendant le jour , je vois qu'il leur
 consacroit les veilles de la nuit. *St. Luc*
 (*) nous dit , qu'il *passa en prières* , celle
 qui précéda l'admirable Sermon sur la mon-
 tagne. Je le vois , dans le jardin de Geth-
 sémané , se prosternant le visage contre ter-
 re , adresser à Dieu , par trois fois , la même
 prière.

(*) *Luc. 6. v. 22.*

prière. (*) Etoit-il embarrassé sur ce qu'il pouvoit demander à Dieu, en faveur de ses chers Disciples, lorsqu'il alloit s'en séparer? (†) Voilà l'exemple; écoutons les ordres; mais abrégeons. Lisés la *Parabole du Juge inique*; parabole, dit l'Évangéliste, que Jésus proposa à ses Disciples, pour faire voir, qu'il faut toujours prier, & ne jamais se lasser. (§) Lisés celle des deux Amis, que J. C. conclut, en disant; *Ainsi, demandés, & il vous sera donné; &c.* (**) Quand les Apôtres dirent à J. C., qu'il leur enseignât à prier Dieu, comme Jean Baptiste l'avoit enseigné à ses Disciples, leur répondit-il, " Mes amis, Jean Baptiste n'étoit pas allés instruit; moi, je vous dis; attendrissés-vous aux bien-faits de Dieu; bénissés le de ses dons; mais ne le priés pas. Que lui demanderiés-vous? Qu'il changeât pour vous le cours des choses? &c." Les enfans savent la réponse du Sauveur; Quand vous priés, dites; *Notre Père qui ès aux Cieux, &c.* J. C. a donc cru, que les Apôtres pouvoient faire quel-
qu'au-

(*) *Math.* 26. v. 39. & 44.

(†) *Jean* 17. v. 1. &c. Combien de Demandes!

(§) *Luc.* 18. v. 1. &c.

(**) *Luc.* 11. v. 5. &c. Voiés aussi *Luc.* 21. v. 36. & 22. v. 45 &c.

qu'autre demande à Dieu, que le *dérangement du cours des choses* ; &c. Aussi, fidèles à ses ordres, à peine les eût-il quittés, que nous les voions, *persévérer en prières & en oraisons* ; (*) & recommander aux Chrétiens, presque à chaque page de leurs Ecrits, de *prier sans cesse, de persévérer dans la prière* ; de *demander à Dieu, Quoi ? La Sagesse*. Et laquelle ? Celle qui vient d'enbaut, qui est pure, pacifique, modérée, traitable, pleine de miséricorde & de bons fruits, point contentieuse, & sans hypocrisie. Excellente demande ! *Qu'il faut faire*, (ajoute St. Jaques) *sans bésiter*.

Conciliés, maintenant, je vous prie, conciliés, si vous le pouvés, un tel exemple, & des ordres si exprès, avec le passage d'*Emile*, que vous avés lu. Mr. Rousseau n'auroit-il pas pensé, qu'il vouloit mettre dans le Tableau de J. C. "Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours !" Le précepte sur la *Prière* ne seroit-il pas digne de cette *profonde sagesse* ? Et l'exemple que le *fils de Dieu* a donné, à cet égard, seroit-il une tache dans son Tableau ? Je l'avouerai franchement ; lorsque Mr. Rousseau

me

(*) *Actes*. Chap. I. v. 14.

me dit, *je ne prie pas Dieu*; je ne puis m'empêcher de lui dire, "Jésus-Christ n'est-il pas digne d'être le modèle d'un Chrétien? Le Disciple ne doit-il pas obéir à son Maître?" Et quand il ajoute, *que lui demanderois-je?* Etrangement surpris d'une question, qu'un Payen (†) même n'eut pas faite; d'une question si déplacée dans la bouche de l'homme, cet être si petit, si foible, chargé de besoins, je ne puis m'empêcher de lui répondre. "Si vous êtes un vrai Disciple de Christ, quand vous prierez, dites; *Notre Père qui es aux Cieux*; & ce qui suit.

O mon Ami, c'est en s'occupant de ce que l'on a à demander à Dieu; c'est en étudiant ses besoins, que l'on apprend à se connoître, & que l'on se forme à l'humilité la plus profonde. Quand la prière, si utile, à tant d'autres égards, ne produiroit que cet effet, elle seroit déjà de la dernière importance. Pour moi, loin de ne savoir que demander à Dieu, qui daigne m'inviter à *m'approcher de lui*, je suis comme accâ-

(†) Cicéron ne se contente pas de recommander la prière; il décrit, de plus, les faveurs que nous devons demander & les dispositions pour le faire dignement. Voiés, en particulier, le 3. Liv. *De Nat. Deor.*

accablé par la multitude de choses sur lesquelles je sens que j'ai à l'invoquer; &, si Mr. Rousseau est Chrétien, sans prier Dieu, j'avouë que je le suis d'une manière bien différente. J'espère cependant, que, lors que nous serons jugés, l'un & l'autre, sur cet article, je pourrai me tranquilliser, en pensant aux ordres exprès, & au bel exemple de celui-là même qui nous jugera.

Je viens de trouver un passage dans le IVme. Vol. d'*Emile*, p. 161., qui servira, peut-être, à nous expliquer, pourquoi Mr. Rousseau ne prie pas Dieu; & qui nous apprendra, d'une manière courte, mais sûre, l'idée qu'il se fait de la *Morale Chrétienne*; le voici " Le Christianisme, à force „ d'outrer tous les devoirs, les rend impra- „ ticables & vains. " Un Texte aussi clair n'a pas besoin de Commentaire. Cependant, ceux qui en souhaiteront un, le trouveront dans le Chapitre du *Contrat Social*, intitulé, *De la Religion civile*. Ils y verront " que le Christianisme, non pas celui „ d'aujourd'hui, mais celui de l'Evangile, „ qui est tout-à-fait différent, (*) n'ayant „ nulle relation particulière avec le corps „ politique, laisse aux loix la seule force qu'el-

(*) Il n'en excepte pas celui que l'on professe à Genève, & dans les autres Etats Protestans.

„ qu'elles tirent d'elles-mêmes, sans leur
 „ en ajouter aucune autre; (†) & par là
 „ un des liens de la Société particulière
 „ reste sans effet. Bien plus, loin d'atta-
 „ cher les cœurs des Citoyens à l'Etat, il
 „ les en détache, comme de toutes les au-
 „ tres choses de la terre. *Je ne connois*
 „ *rien de plus contraire à l'Esprit Social.*”
 Suivent les preuves, par lesquelles l'Au-
 teur démontre, au grand étonnement des
 vrais Chrétiens, qu'ils sont *peu affectionnés*
à la Patrie, de mauvais Soldats, des gens
faits pour être esclaves; qu'on ne peut pas
être Républicain & Chrétien, en même
tems; que chacun de ces mots exclud l'au-
tre; &c. ()* Quoi donc! dirés-vous; ce
 sont là les effets que l'on attribue au
Christianisme de l'Evangile? Il seroit Anti-
Social? Si vous ne m'en croiés pas, mon
Ami, lisez l'étrange Chapitre que je vous
ai indiqué; & comparés le, je vous prie,
 avec

(†) Et le motif de la *Conscience* qu'il y ajoute,
 n'est-il d'aucune force?

(*) Il paroît que Mr. *Roufféau* confond les vrais
Chrétiens, avec des Chrétiens enthousiastes & fols;
 qu'il applique aux *Etats* les *Maximes de la Morale*
Evangelique, sur la Vengeance, le pardon des in-
juries, la patience, &c. qui ne regardent que les
particuliers envers d'autres particuliers. &c.

avec cette observation d'un profond Politique, de l'incomparable *de Montesquieu*.
 „ Mr. Bayle, après avoir insulté toutes
 „ les Religions, flétrit la Religion Chrétienne; il ose avancer que de véritables
 „ *Cbrétiens* ne formeroient pas un Etat qui
 „ put subsister. Pourquoi non? Ce seroient
 „ des Citoyens infiniment éclairés sur leurs
 „ devoirs, & qui auroient un très-grand
 „ zèle pour les remplir; ils sentiroient
 „ très-bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiroient devoir à la Religion, plus ils penseroient devoir à la Patrie. Les Principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, & cette crainte servile des Etats Déspotiques. ” *Esp. des Loix.*
 Liv. 24. ch. 6.

Vous voies que la décision de ce grand homme est bien différente de celle-ci; *J'en connois rien de plus contraire à l'Esprit Social.* Mais, tel est le sentiment de Mr. *Rousseau* sur le *Cbristianisme de l'Evangile.* Quelle idée de la *Doctrine!* Quelle idée de la *Morale!* La *Doctrine* est pleine de choses incroyables, qui répugnent à la *Raison.* La *Morale*, à force d'outrer tous les devoirs, les

rend impraticables & vains. Rien de plus *Anti-Social* que l'une & l'autre! (*) Prenons maintenant *Emile*; & mettons, à côté de cette peinture de la *Doctrine* & de la *Morale*, ces beaux traits, qui se trouvent dans le Tableau de J. C. " Se peut-il qu'un
 „ Livre, à la fois si *sublime* & si *simple*,
 „ soit l'ouvrage des hommes? Où J. C.
 „ avoit-il pris, chez les siens, cette *Mo-*
 „ *rale élevée & pure*? Quelle *profonde sa-*
 „ *gesse* dans ses Discours! " *Emile*. T. 3.
 p. 165.

Quoi donc! La *Sagesse* consisteroit-elle à annoncer des choses qui *repugnent à la Raison*? La *Morale* seroit-elle *élevée & pure*, quand elle *outré les devoirs*, & les *rend impraticables & vains*? Un *Livre* seroit-il *sublime & simple*, quand ce qu'il renferme est

(*) Afin d'abrégé, je n'examinerai pas, si l'on ne trouve point dans *Emile*, des maximes tendantes à autoriser l'*indifférentisme*, & la *dissimulation*, en matière de Religion; je me contenterai de renvoyer, sur le premier article, à la pag. 73 du T. 4. „ *Toute fille* &c. & je prierai qu'on compare avec T. 3. p. 128. „ *Cherchons nous* &c. N'y auroit-il pas là une contradiction? Sur le second, voyés la p. 171. du T. 3.; & remarqués, en même tems, comment le bon *Vicaire*, qui n'aime pas les *Miracles*, s'efforce d'en croire un, qui est plus qu'un *miracle*. „ *Je tache d'anéantir* &c.

est *Anti-Social*? Pour moi, je ne vois là qu'une *Sagesse* absurde; qu'une *Morale* ridicule; qu'un *Livre* à jeter au feu. Et l'on se dira *Chrétien*, avec de telles idées du *Christianisme*!

Rappelés vous aussi, mon Ami, le *Retour* de Mr. *Rousseau* à ses *Notions primitives*; son *Doute respectueux* sur la *Révélation*, qui, suivant lui, ne peut rien ajouter à la *Religion Naturelle*; sa manière de penser sur les *Miracles*; & appréciés ensuite cet autre trait du *Tableau* " Se peut-il que ce, lui, dont ce *Livre* fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui même? " *Ibid.* Et que fera-t-il de plus, Mr. *Rousseau*, si vous n'admettés pas, décidément, une *Révélation*? Si vous dites de la preuve des *Miracles*, *Mieux eut valu n'y pas recourir*! Si sa *Doctrine* & sa *Morale* sont telles que vous nous les avés dépeintes? *Chrétiens*! Quelle idée vous restera-t-il de votre *Législateur* & de votre *Maitre*? Que devient le pompeux éloge que l'Auteur d'*Emile* a bien voulu vous en faire?

Mais, mon Ami, afin que vous voies; pour ainsi dire, d'un coup d'œil, tout le système de cet Auteur, en rapprochant ses différens principes, permettés moi d'employer ici la *Méthode Socratique*, dont il s'est

s'est servi, dans le *Dialogue de l'Inspiré & du Raisonneur*. Un Lettré Chinois, plein d'esprit & de sens, aiant ouï faire de grands éloges du *Christianisme*, & aiant appris qu'à *Genève*, on le professoit dans sa pureté, voulut connoître à fond la Religion des *Chrétiens*; il partit de *Pekin*, & arriva, il y a quelque tems, dans notre Ville. Il avoit été adressé à un de nos Concitoyens, qui paroît avoir bien médité *Emile*, & la *Réponse à Mr. l'Archevêque*. Voici le précis d'un de leurs Entretiens.

Le Chinois.

J'ai vû plusieurs Religions dans le monde; aucune n'a autant piqué ma curiosité que celle des *Chrétiens*; dans quel Livre se trouve cette Religion? je vous prie.

Le Chrétien.

Dans un Livre appellé l'*Evangile*.

Le Chinois.

Et qu'y a-t-il dans cet *Evangile*, qui vous ait déterminé à vous faire *Chrétien*?

Le Chrétien.

La vie admirable de *Christ*, l'excellence & la sublimité de sa Doctrine. Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples.

ples. Emile. T. 3. p. 167. Vous connoissés; sans doute, le Peuple Juif ?

Le Chinois.

Oui, je le connois. Quoi! c'est chez ce Peuple qu'est né le *Christ*? il y a là quelque chose de bien étonnant! Mais enfin, ce qui est plus étonnant encore; du sein de la superstition & des erreurs du Paganisme, la sagesse des *Socrates* & des *Platons* se fit entendre! Nous avons aussi nos *Philosophes*! Le *Christ* ne prétendoit-il pas être quelque chose de plus qu'un *Philosophe*?

Le Chrétien.

L'Histoire de sa Vie nous apprend, qu'il se disoit l'*Envoyé de Dieu*.

Le Chinois.

Il me sembloit bien que je l'avois ouï dire; mais le *Christ* vouloit-il qu'on l'en crut sur la parole?

Le Chrétien.

Sur... sa.. parole?... Ne vous ai-je pas dit, que, du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse....

Le Chinois.

Je vous ai bien entendu; mais cela ne prouve pas, que le *Christ* ait été l'*Envoyé de Dieu*; n'avoit-il point quelque manière de le démontrer?

Le

Le Chrétien.

Quand Platon peint son Juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. Emile. T. 3. p. 166.

Le Chinois.

A la bonne heure ! Mais, encore une fois, quand le Christ s'est dit l'Envoyé de Dieu, vouloit-il qu'on l'en crut sur sa parole ?

Le Chrétien.

Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Ibid.

Le Chinois.

Ce n'est pas ce que je vous demande ; de grace, comment le Christ prouvoit-il... Mais non... Donnés moi l'Histoire de sa vie ; j'y trouverai, sans doute, la réponse à ma question, qu'il me semble que vous n'entendés pas... Donnés, je vous prie.

Le Chrétien.

La voilà... Vous y verrés que le Christ a prétendu prouver sa Mission Divine par des œuvres surnaturelles, que l'on a nommées des Miracles. Il est dit, qu'il en appelloit à des paralytiques guéris d'un seul mot ; à des morts réssucités ; à sa propre résurrection.

Le Chinois.

Que ne parliés vous ? C'est ce que je me
tuois

trois de vous demander ! Vous avés, sans doute, de fortes raisons de croire ces *Miracles* ?

Le Chrétien.

Moi ! des *Miracles* ! des *Prodiges* ! je n'ai jamais rien vu de tout cela. *Emile. T. 3. p. 143.*

Le Chinois.

Vous les croiés donc sur le témoignage de ceux qui les ont vûs ?

Le Chrétien.

A Dieu ne plaise ! On ne peut autoriser une absurdité sur le témoignage des hommes. *Ibid.*

Le Chinois.

Une absurdité ! Vous rejettés donc ces *Miracles* ? Et tous les *Chrétiens* les rejettent-ils, comme vous ?

Le Chrétien.

Le plus grand nombre les admet sur le témoignage des hommes. Mais je vous dirai, que je n'aime pas à voir tant d'hommes entre Dieu & moi. *Emile. T. 3. p. 130. Que l'on me montre des Miracles & je croirai aux Miracles ? Rép. à Mr. l'Arch. p. 106.*

Le Chinois.

J'aimerois bien aussi avoir ce plaisir là ; mais si le *Tien* (†) nous l'accordoit, je sens qu'il (†) Non que les *Chinois* donnent à Dieu.

qu'il faudroit qu'il l'accordat à tous ceux qui voudroient se faire *Chrétiens*. Et que seroient des Miracles de tous les jours & de tous lieux ?

Le Chrétien.

Il y a bien là quelque chose à dire ; mais fâchés , que les preuves morales suffisantes pour constater des faits , qui sont dans l'ordre des possibilités morales , ne suffisent plus pour constater des faits d'un autre ordre & purement surnaturels. Rép. à Mr. l'Arch. p. 104.

Le Chinois.

Je ne fais pas bien cette distinction ; expliqués-vous , s'il vous plait.

Le Chrétien.

Laissons plutôt cet examen des *Miracles*, qui demanderoit un travail, dont vous êtes fort heureux que je vous dispense ; (Emile T. 3. p. 131.) car, après tout, vous seriez obligé de dire, *Mieux eut valu n'y pas recourir !* Emile. T. 3. p. 136. La Note.

Le Chinois.

Comment donc ! Vous me feriez soupçonner la bonne foi du *Christ*, quand il a dit qu'il faisoit des *Miracles* ! Auroit-il été un imposteur ?

Le Chrétien.

Eh ! que vous importe ? Cela peut-être & n'être

n'être pas. Rép. à Mr. l'Arch. p. 84. Gardez vous seulement de *traiter trop légèrement d'imposteurs, les fondateurs des Religions*; ne savés vous pas que, dans une trop grande élévation, la tête tourne, & que l'on ne voit plus les choses comme elles sont? Socrate a cru avoir un Esprit familier, & l'on n'a point osé pour cela l'accuser d'être un fourbe. Ibid. Qu'avés-vous à repliquer? Les plus grands hommes ont leur folie. Mais, encore une fois, laissons-là ces Miracles; nous n'en avons pas besoin pour être Chrétiens. Ibid. p. 105. Vous le sentirés; lorsque nous aurons parlé de la Doctrine.

Le Chinois.

Je le veux bien; quoique je serois fort curieux de savoir si le Christ a réellement..... mais enfin, écoutons; Eh bien, la Doctrine? On m'a assuré que c'est une Révélation donnée aux hommes de la part du Tien même.

Le Chrétien.

Une Révélation! *Voies le Spectacle de la Nature. Ecoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à vos yeux, à votre conscience, à votre jugement?* Emile. T. 3. p. 122.

Le Chinois.

Tout dit! si cela étoit, aurois je quitté la Chine; pour m'informer, si le Tien ne s'est

s'est point expliqué, ailleurs, d'une manière plus claire & plus formelle? Il a même moins dit à cent mille Chinois qu'à moi! J'avoué que vous m'étonnés. Quoi! vous, Chrétien! vous rejettés la Révélation que les Chrétiens prétendent avoir reçue?

Le Chrétien.

Moi! je ne l'admets, ni ne la rejette.... je reste sur ce point dans un doute respectueux. Emile. T. 3. 164.

Le Chinois.

Mais, avec un tel doute, qu'aurez-vous à me dire de la Doctrine du Christ? Je m'attendois aux plus grands éloges.

Le Chrétien.

La Doctrine du Christ! elle est admirable.... divine même, (*) si vous le voulés; à cela près, que l'Évangile est plein de choses incroyables, qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Emile. T. 3. p. 168.

Le Chinois.

Des choses incroyables?... qu'un homme sensé....

Le Chrétien.

Vous êtes surpris? Il n'y a qu'à se tenir, là-dessus, dans un silence respectueux. Ibid. p. 169.

Le

(*) On se rappellera la Note sur le mot Divin.

Le Chinois.

Qu'appelés vous un *Silence respectueux* ?
En sera-t-il moins vrai, que l'*Évangile* est
plein de choses qui répugnent à la raison, &
qu'un homme sensé ne peut ni concevoir ni
admettre ?

Le Chrétien.

Non, sans doute ; mais j'entens par là,
qu'il n'y a qu'à n'en point parler ; au moien
de quoi, l'on peut dire, en toute sûreté ;
Je suis Chrétien, & sincèrement Chrétien,
selon la Doctrine de l'Évangile. Rép. à Mr,
l'Arch. p. 56.

Le Chinois.

Cela est fort commode, assurément. A-
t-on les mêmes facilités sur la *Morale* du
Christ ? On me l'a beaucoup vantée, cet-
te *Morale*.

Le Chrétien.

La *Morale* ! Où trouverai-je des ex-
pressions pour vous la peindre ? Une grace
touchante étoit dans les instructions du *Christ*.
Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle
profonde sagesse dans ses discours ! *Emile. T.*
3. p. 165. Écoutez seulement celui qu'il
prononça sur une montagne... il lit. (*)

Le

(*) Les Chap. V. VI. & VII. de *St. Math.* Le
Chrétien ne lut pas les versets 5-13 du Chap.
VI. où le devoir de la *Prière* est recommandé ; il
voulut, d'abord, taire ce qu'il avouë, dans la suite.

Le Cbinois.

Vous avés eu raison de réserver toute mon admiration pour ce moment-ci; à peine peut-elle y suffire! J'ai cru entendre parler la Sageffe même. Mais ne me cachés rien; je n'ai pas actuellement le tems de lire ce volume, qui est bien gros; dites-moi, je vous en conjure, si toute la *Morale* qu'il renferme est de cette beauté là?

Le Cbrétien.

On questionne prodigieusement à la *Cbine*.... Et bien; vous avés vu le peu d'objections, qu'il y a à faire contre la *Doctrinne*; il n'y en a pas plus contre la *Morale*.

Le Cbinois.

Mais encore?

Le Cbrétien.

Le *Christ* a ordonné à ses Disciples de prier Dieu, & de lui faire des demandes.

Le Cbinois.

Je ne vois pas ce qu'il y a là d'étonnant.

Le Cbrétien.

Eh! que pourriés vous demander à Dieu? Qu'il dérangerait pour vous le cours des choses? Qu'il fit des Miracles en votre faveur? Emile.
T. 3. p. 116.

Le Cbinois.

Non; mais il me semble qu'il y a tant d'autres demandes à faire.

Le

Le Chrétien.

Oùï, *il vous semble*; mais prenez du tems pour examiner la chose de près, & vous verrez, que, réellement, on ne peut rien avoir à demander à Dieu.

Le Chinois.

J'y penserai. N'avez vous plus rien à dire sur la *Morale du Christ*?

Le Chrétien.

A force d'outrer tous les devoirs, le Christianisme les rend impraticables & vains. Emile. T. IV. p. 161.

Le Chinois.

C'est-à-dire, que cette *Morale* est, à peu près, inutile? & que la *Société* n'en retire pas grand profit?

Le Chrétien.

Je ne dis pas cela mais il faut convenir; qu'il n'y a rien de si contraire à l'*Esprit Social* que le *Christianisme* de l'*Evangile* Loin d'attacher les cœurs des *Citoyens* à l'*Etat*, il les en détache Il ne prêche que *servitude & dépendance* Les vrais *Chrétiens* sont faits pour être *Esclaves*.
Cont. Soc. p. 311. 315. 316.

Le Chinois.

Que me dites vous là? L'*étrange Religion* que la votre! Une *Révélation* douteuse! Des *Miracles* suspects! Une *Doctrin*
E. pleine

pleine de choses incroyables ! Une Morale, tout au moins, inutile ! Un Evangile contraire à l'Esprit Social ! O Confucius () ? Mr. le Chrétien ! Connoissés vous notre Confucius ?*

Le Chrétien.

Et bien, tenés vous en à Confucius. Je réfléchis, dans ce moment, que solliciter quelqu'un de quitter la Religion où il est né, c'est le solliciter de mal faire, & par conséquent faire mal soi même. Emile. T. 3. p. 175.

Le Chinois.

Je ne puis pas vous reprocher de m'avoir sollicité; mais si votre Religion étoit, en effet, préférable à la mienne? ...

Le Chrétien.

C'est ee que nous ne savons pas certainement; &, dans cette incertitude, il vaut mieux s'en tenir à la Religion de ses Pères, parce que Dieu pardonnera plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même. Emile. T. 3. p. 175. 179. 180.

Le Chinois.

Je vous rens graces de vos instructions... Et il prit la poste pour Peking.

Je suis &c.

Vme.

() Célèbre Philosophe, en grande vénération à la Chine.*

V^{me} L E T T R E.

JE n'ai plus, mon Ami, qu'un *Entretien* à vous raporter; j'ai lieu de croire qu'il ne vous fera pas indifférent. Celui avec qui je l'ai eû, est un homme, aussi estimable par ses vertus, que distingué par la beauté de son génie, l'étenduë & la profondeur de ses connoissances. Nous avons d'abord exprimé l'ardent désir que nous aurions eu, que Mr. *Roussseau* eut consacré son pinceau de feu, à la défense du Christianisme, au lieu d'en forger une arme pour le combattre. Quel service, disions-nous, n'eut-il pas rendu à la Religion Chrétienne, si, l'ayant étudiée dans l'Évangile même, & l'ayant débarassée de ce fatras d'opinions humaines, qui la défigurent, (*) il eut employé la force de son génie, & l'élegance de son stile, à la montrer à *Emile*,
dans

(*) Le but que paroît s'être proposé Mr. *Roussseau*, est très-louable; il a voulu porter les hommes à la *tolérance*. Mais n'a-t-il pas manqué par les moiens? Falloit-il changer l'ouvrage de Dieu, ou plutôt, le détruire, pour lui substituer un
Evan-

dans sa pureté, dans sa simplicité, dans sa beauté primitive, parée de ces graces naturelles & touchantes, qui ne peuvent que gagner l'esprit, & captiver le cœur. Regrettons qu'elle ne se soit pas présentée à Mr. *Rousseau*, sous son vrai point de vuë; sans doute, il eut été son plus zélé Défenseur! Quelles Statuës nos cœurs ne lui eussent-ils pas élevés, si, au lieu de sapper les fondemens de la Religion Chrétienne, cette Religion sainte & divine, l'honneur & le soutien de notre Patrie, il en eut été le rempart! „ Mon Ami, me dit Mr..... „ j'ai vu plusieurs de nos Concitoyens, nâ- „ vrés jusqu'au fond de l'ame, par les dou- „ tes & les perplexités que la lecture d'*E- „ mile* leur avoit fait naitre. Le dirai-je? „ Oui. J'en ai vu un, bien respectable par „ son âge, & par la pureté de ses mœurs, „ me dire, avec effroi, & la larme à l'œil, „ en me montrant *Emile*; *Voilà le poison de „ mon bonheur!* Et cet homme, ô *Rousseau*, „ cet homme est un de tes *Concitoyens!* Tes „ entrailles, si humaines, si patriotiques, „ n'auroient elles pas été déchirées? ”

Nous

Evangile purement *humain*? Ne valoit-il pas mieux montrer l'arbre tel qu'il a été planté par J. C. & les Apôtres, & en retrancher toutes les branches entées par les hommes? Quoi de plus tolérant que le véritable *Evangile!*

Nous examinames , ensuite , quelques unes des principales difficultés de Mr. *Rouffseau* ; ne pouvant pas comprendre qu'il n'eut pu les résoudre , nous étions tentés de croire qu'il ne les avoit pas examinées ; mais nous rejettames un soupçon aussi injurieux.

„ Remarqués , à cette occasion , me dit Mr. ” que si l'Auteur d'*Emile* se fut „ montré l'Ennemi ouvert de la Religion „ Chrétienne , s'il n'eut rien dit qui parut „ lui être favorable , il auroit été moins à „ redouter ; son Ouvrage auroit porté , „ avec lui-même , sa réfutation , parce que , „ dans le fond , il ne renferme que des „ objections souvent répétées , & aussi sou- „ vent détruites . Mais , je ne connois rien „ de plus dangereux qu'un mélange d'un „ peu de bien , avec beaucoup de mal . „ L'un passe à la faveur de l'autre . Le „ poison agit plus sourdement , mais ses „ effets n'en sont pas moins funestes . Un „ ennemi n'est jamais plus à craindre que „ dans les momens où l'on le croit ami ; „ ses coups n'en sont que plus assurés ; la „ plaie n'en est que plus profonde . Au „ reste , ajouta Mr. , pour revenir aux „ difficultés de Mr. *Rouffseau* ; je vous dirai „ que , comme l'on a attaqué les vérités

„ les plus évidentes, *l'existence des corps,*
 „ *l'existence de Dieu, &c. (*)* je ne suis
 „ point surpris des objections sans nom-
 „ bre, qui ont été faites contre le *Cbrif-*
 „ *tianisme*; mais les preuves qui le sou-
 „ tiennent, ont bien une autre force,
 „ que les argumens par lesquels on vou-
 „ droit l'ébranler! Quoiqu'on nous ait tra-
 „ cé de J. C. un tableau fort faillant; per-
 „ mettés moi, d'abord, de vous peindre,
 „ en m'en tenant à la simplicité Evangéli-
 „ que, ce divin Auteur de notre sainte Re-
 „ ligion. Je me suis plû à rassembler, & à
 „ graver dans mon esprit, quelques uns
 „ des traits de son Caractère, tels que je
 „ les trouve dans l'Histoire de sa Vie; &
 „ j'aime à mettre fréquemment sous mes
 „ yeux un si beau modèle.

„ Quelle élévation, quelle grandeur,
 „ quelle noblesse dans ses Sentimens! *Ma*
 „ *nourriture est de faire la volonté de celui*
 „ *qui m'a envoié (a).* Quel zèle pour la
 „ gloire de Dieu! *Père, glorifie ton nom*
 „ (b)!

(*) „ Il n'y a point de si grossier mensonge,
 „ que l'on ne puisse étayer de quelque fausse
 „ raison. *Rép. à Mr. l'Arch. p. 75.*

(a) Jean 4. v. 34.

„ (b)! dit-il, à l'idée du suplice qu'il doit
 „ endurer. Quelle soumission profonde à
 „ ses ordres! *Ne boirois-je pas la coupe que*
 „ *mon Père m'a donnée à-boire* (c)? Quel-
 „ le confiance en Dieu! *Je savois bien que*
 „ *tu m'exauces toujours* (d). Quelque gran-
 „ de que fut sa piété, on peut dire, qu'el-
 „ le étoit égalée par sa *Charité*. Si, la nuit,
 „ *il étoit en prières* (e); le jour, *il voya-*
 „ *geoit en faisant du bien* (f). *Charité*
 „ *pleine de compassion! Je suis ému de*
 „ *compassion envers cette multitude . . . si je*
 „ *les renvoie à jeun, ils tomberont en dé-*
 „ *faillance par le chemin* (g). *Charité*
 „ *prompte dans ses effets! Ma fille vient*
 „ *de mourir, lui dit un père affligé; il se*
 „ *lève & le suit avec ses Disciples* (h).
 „ *Charité prévenante! Veux tu être guéri?*
 „ *dit-il au Paralytique; &, au moment*
 „ *même, il fut guéri* (i). *Charité tendre*
 „ *& délicate, qui se plait à rassurer les*
 „ mal-

(b) Jean 12. v. 28.

(c) Jean. 17. v. 11.

(d) Jean. 11. v. 42.

(e) Luc. 6. v. 12.

(f) Act: 10. v. 38.

(g) Marc. 8. v. 2. 3.

(h) Matth. 9. v. 19.

(i) Jean. 5. v. 6. 9.

malheureux ! *Mon fils , ayés bon courage ;*
 „ dit-il à un malade ; & il lui rendit la
 „ fanté (k). Charité, qui lui fait regarder
 „ comme *siennes* les misères des autres !
 „ *Ce que vous avés fait à l'un de ces petits ,*
 „ *vous me l'avés fait à moi même* (l). Cha-
 „ rité universelle ! *Les Samaritains le prié-*
 „ *rent de demeurer avec eux ; & il demeura*
 „ *là, deux jours* (m). Quel amour pour sa
 „ Nation ! *Les Juifs lui disent , que le*
 „ *Centenier , qui lui parle , aime leur Na-*
 „ *tion ;* aussi-tôt il lui accorde sa demande
 „ (n). Portant ses regards sur l'ingrate &
 „ obstinée Jérusalem , *il pleure sur elle*
 „ (o). Quelle tendresse dans son amitié !
 „ *Il répand des larmes* sur le tombeau de
 „ *Lazare ;* honorant ainsi , & l'ami qui en
 „ est l'objet , & l'humanité qui les verse.
 „ *Voies ,* disent les Juifs , *voies comme il*
 „ *l'aimoit* (p) ! Et à l'égard de ses Disci-
 „ ples , quels traits pourroient peindre le
 „ cœur de Jésus ! Avec quelle affectueuse
 „ sollicitude il les recommande à Dieu ,
 „ lors-

(k) Matth. 9. v. 2.

(l) Matth. 25. v. 40.

(m) Jean. 4. v. 40.

(n) Luc. 7. v. 5.

(o) Luc. 19. v. 41.

(p) Jean. 11. v. 35. 36.

„ lorsqu'il est sur le point de les quitter!
 „ Père saint, garde les en ton nom!... Sanc-
 „ tifie les par ta vérité.... Mon désir est
 „ qu'ils soient là où je serai... (q)! Qu'il
 „ me touche, qu'il me remuë, quand il
 „ dit à Judas, au moment où il le livre
 „ aux Juifs; *Trahis-tu le Fils de l'homme*
 „ *par un baiser* (r)? Quand il se contente
 „ de regarder Pierre qui le renie : *Et le*
 „ *Seigneur, se tournant, regarda Pierre*
 „ (s). Quel regard ! *Pierre pleura amère-*
 „ *ment* (t). Et quel sentiment, quelles en-
 „ traîlles, dans ces mots, répétés par trois
 „ fois, après son abnégation ! *Simon, fils*
 „ *de Jonas, m'aimes tu...* (v) ? Quelle
 „ profonde humilité ! *Le Fils de l'homme*
 „ *n'est pas venu pour être servi, mais pour*
 „ *servir* (x). Quelle bonté, quelle con-
 „ déscendance ! *Laissez ces petits enfans ;*
 „ *ne les empêchés point de venir à moi ; &*
 „ *il les bénit, en leur imposant les mains*
 „ (y). Quel suport pour les pécheurs ! *Ve-*
 „ *nés*

(q) Jean. 17. v. 11. 17. 24.

(r) Luc. 22. v. 48.

(s) Luc. 22. v. 61.

(t) Matth. 26. v. 75.

(v) Jean. 21. v. 15.

(x) Matth. 20. v. 28.

(y) Matth. 19. v. 14.

„ nés à moi, vous tous qui êtes travaillés
 „ & chargés, & je vous soulagerai. (z)
 „ Quel amour de la Vérité! Il dit à un
 „ Scribe qui vouloit le suivre; *Le fils de*
 „ *l'homme n'a pas un lieu où reposer sa tête*
 „ (a): aux Soldats qui viennent pour le
 „ servir; C'est moi (b): à Pilate qui l'in-
 „ terroge; Oui, je suis Roi, je suis né
 „ pour cela; mais mon règne n'est pas de ce
 „ monde (c). Quel respect pour l'Autorité
 „ Civile! Qui est-ce qui m'a établi pour
 „ votre Juge, & pour faire vos partages
 „ (d)? Quelle Sagesse dans ses réponses!
 „ De qui est cette inscription? Ils lui répon-
 „ dirent, de César; il leur dit, rendés donc
 „ à César ce qui est à César, & à Dieu, ce
 „ qui est à Dieu (e). Quelle humanité!
 „ quelle tolérance! Vous ne savés de quel
 „ esprit vous êtes animés! *Le Fils de l'hom-*
 „ *me n'est pas venu pour perdre les ames,*
 „ *mais pour les sauver* (f). Quel tendre
 „ intérêt pour tous ceux qui embrasseront
 „ l'E.

(z) Matth. 11. v. 28.

(a) Matth. 8. vs. 20.

(b) Jean. 18. vs. 5.

(c) Jean. 18. vs. 36. 37.

(d) Luc. 12. vs. 14.

(e) Matth. 22. vs. 20. voyez aussi Mar. 12.
vs. 17. &c. & Luc. 20. vs. 25. &c.

(f) Luc. 9. vs. 55. 56.

„ l'Évangile ! Je ne prie point seulement
 „ pour eux ; mais aussi pour ceux qui croi-
 „ ront en moi , par leur prédication (g).
 „ Quelle douceur dans ses reproches ! Qui
 „ peut , sans émotion , lui entendre dire
 „ au Soldat qui le frappe ; Si j'ai mal par-
 „ lé , fais voir ce que j'ai dit de mal ; & si
 „ j'ai bien parlé , pourquoi me frappes-tu
 „ (h) ? Et sur la croix ? il prie pour ses bour-
 „ reaux ! Père pardonne leur , car ils ne sa-
 „ vent ce qu'ils font (i). Il semble oublier
 „ ses douleurs , pour recommander sa mère
 „ à son Disciple bien-aimé ; Voilà ta mère
 „ (l) ! Il expire , & son dernier soupir est
 „ un soupir de piété. Père je remets mon
 „ esprit entre tes mains (m). Quelle vie !
 „ Quelle mort ! Non , vous ne pouvez pas
 „ imaginer une seule vertu qui n'entre dans
 „ son caractère ; comme vous ne trouverez
 „ pas une seule passion qui le défigure.
 „ Reconnoissés-vous , à ces traits , un *Im-*
 „ *posteur* ?
 „ Le plan d'un *Imposteur* , est un plan
 „ d'a-

(g) Jean. 17. vs. 20.

(h) Jean. 18. vs. 23.

(i) Luc. 23. vs. 34.

(l) Jean. 19. vs. 26.

(m) Luc. 23. vs. 46.

„ d'amour propre, ou de vanité, ou d'au-
 „ torité, ou de sensualité, ou d'ambition,
 „ ou d'opulence. Lisés les *Evangelies*. Ap-
 „ percevés vous en *Jesus*, les maximes &
 „ les subtilités de la Sageffe & de la Poli-
 „ tique humaine? Le voiés-vous se servir
 „ d'artifices pour captiver la faveur des
 „ Grands, des Puiffans, & des Riches?
 „ Cherche t-il à se mettre en fureté, en
 „ flattant les Docteurs de la Loy, les Scri-
 „ bes & les Pharisiens? en embrassant
 „ quelqu'une de ces Sectes religieuses qui
 „ étoient en crédit, chez les Juifs? ou en
 „ tâchant, par de trompeuses promesses,
 „ de s'insinuer dans la faveur du Peuple?
 „ Accepte t-il les honneurs qu'on veut lui
 „ rendre, la Royauté qu'on lui offre? Mé-
 „ nage t-il les *passions* des Juifs; ou plu-
 „ tôt, ne leur déclare t-il pas une guerre
 „ ouverte? Met-il des projets ambitieux
 „ dans la tête de ses Disciples; ou plutôt,
 „ ne les en éloigne t-il pas absolument?
 „ Ne les prévient-il point, que s'ils veu-
 „ lent le suivre, ils ne doivent s'attendre
 „ qu'aux injures, à la pauvreté, au mé-
 „ pris, aux persécutions les plus violen-
 „ tes? Ne leur dit-il pas; *Ils m'ont persé-*
 „ *cuté, ils vous persécuteront aussi?* Les
 „ retient-il, malgré eux, auprès de sa
 „ per-

„ personne ? ou plutôt , ne leur dit-il pas ,
 „ *Et vous , ne voulés vous pas aussi vous*
 „ *en aller ?* Encore une fois ; reconnoissés-
 „ vous , à ces traits , un *Impositeur ?*

„ Et l'*Entbousiafte ?* Le voyés-vous en
 „ Jesus-Christ ? Trouvés-vous , en lui , des
 „ contradictions , des inconséquences , un
 „ jargon inintelligible , un verbiage mysti-
 „ que , des expressions extatiques , des ridi-
 „ cules hyperboles , des écarts , des songes
 „ d'une imagination en délire ? Ne voyés-
 „ vous pas que sa piété est sans supersti-
 „ tion ; sa dévotion , sans bigoterie ; son
 „ zèle , sans amertume ; sa sagesse , sans
 „ singularité ; sa tempérance , sans austérité ;
 „ sa charité , sans affectation ; son humilité ,
 „ sans bassesse ; sa candeur , sans licence ;
 „ sa sévérité , sans rudesse ; sa fermeté ,
 „ sans ostentation ? Tout est paisible , tout
 „ est aisé , tout est doux , tout est sociable ,
 „ dans son Caractère ; tout est décent ,
 „ grave , sage , intéressant , dans ses dis-
 „ cours. La vertu la plus pure est mar-
 „ quée dans ses œuvres ; le sens le plus
 „ exquis se trouve dans ses paroles.

„ Et quelle *Doctrine* , que celle de Jesus !
 „ Toutes les *Vérités* naturelles y sont éta-
 „ blies & développées. Toutes celles que
 „ l'homme ignoroit , ou sur lesquelles il

„ ne pouvoit former que des conjectures ,
 „ & qu'il lui importoit de connoitre avec
 „ certitude, y font anoncées & apuiées de
 „ preuves données de la part de Dieu mê-
 „ me. Il n'est aucune de ces *Vérités*, qui
 „ ne s'acorde avec les idées que nous a-
 „ vons de la Sagesse de l'Etre suprême,
 „ de sa Bonté & de sa Justice. Le Culte
 „ prescrit est digne du *Dieu* qui en est
 „ l'objet. C'est le Culte de l'esprit & du
 „ cœur. *L'homme* y apprend son origine,
 „ sa destination & sa fin. *L'homme affli-*
 „ *gé*, y trouve de puissantes consolations.
 „ *L'homme pécheur & repentant*, de quoi
 „ dissiper ses allarmes. *L'homme avide de*
 „ *bonheur*, de quoi remplir ses desirs, par
 „ les grands objets offerts à ses espéran-
 „ ces. *L'homme fait pour la vertu*, de
 „ pressans motifs à se dévouer à elle; de
 „ grands exemples qui l'animent; de puis-
 „ sans secours qui le fortifient.

„ Et, ce que je vous prie de bien re-
 „ marquer, le *Christianisme*, en portant
 „ nos regards sur une autre vie, ne nous
 „ ordonne rien qui ne tende à notre vrai
 „ bonheur, dans celle-ci. La *Morale* de
 „ *Jesus Christ* est, pour ainsi dire, l'ex-
 „ pression naturelle des vertus pures &
 „ sublimes de cette belle ame. C'est du
 „ bon

„ bon trésor de son cœur, qu'il a tiré tous
 „ ces préceptes, dont il nous a donné
 „ l'exemple. Préceptes dictés par la Sa-
 „ gesse & la Justice même; qui, étant fon-
 „ dés sur la nature de l'homme, sont fa-
 „ ciles à concevoir & à pratiquer. Jésus
 „ ne nous demande, ni dures austérités,
 „ ni actes superstitieux & révoltans, ni
 „ extâses ridicules, ni ces dévotions en
 „ cérémonies, qui n'honorent point l'Etre
 „ Suprême, & qui laissent le cœur vuide
 „ de sentimens, si tant est qu'elles n'y
 „ mettent pas des vices, que l'on croit
 „ racheter par ces actes extérieurs. Son
 „ premier commandement, c'est *l'Amour*
 „ *de Dieu*; son second, *semblable au pré-*
 „ *mier*, c'est la *Charité*. Et à l'égard de
 „ nous-mêmes, l'Évangile nous dit, d'a-
 „ voir de nous une opinion modeste; de
 „ tenir en règle nos passions; d'être mo-
 „ dérés dans les plaisirs, humbles dans la
 „ prospérité, patiens dans les revers. N'est-
 „ ce pas nous commander d'être heureux,
 „ dans ce monde même; indépendamment
 „ des récompenses éternelles, réservées à
 „ la vertu, & qui sont la grande *Sanction*
 „ de l'Évangile de J. C.? Telle est sa *Doc-*
 „ *trine* & sa *Morale*! L'une & l'autre ren-
 „ ferment tout ce que les Philosophes, de
 „ tous

„ tous les tems, avoient écrit de sensé &
 „ d'utile ; & tout ce qui manquoit à leurs
 „ innombrables Systêmes, pour donner une
 „ bâte solide à la vertu, pour faire le bon-
 „ heur de l'homme, & celui des Sociétés.
 „ L'une & l'autre sont anoncées, avec la
 „ sublime simplicité d'un Sage, & la ma-
 „ jestueuse Autorité d'un *Envoyé de Dieu*.
 „ Ne vous êtes-vous jamais peint une So-
 „ ciété, où chacun, écoutant les belles
 „ leçons de J. C., ne s'en écarteroit ja-
 „ mais, dans ses paroles & dans ses ac-
 „ tions ? Union des cœurs ; prévenances
 „ mutuelles ; services réciproques ; exacti-
 „ tude à remplir sa vocation ; humanité,
 „ droiture, justice, dans les Magistrats &
 „ les Rois ; respect, fidélité, obéissance,
 „ dans le Peuple & les Sujets. Quelle tran-
 „ quillité ! Quelle paix ! Quelle douceur !
 „ O mon Ami ! nous serions trop heureux,
 „ si les Disciples s'étudioient à ressembler
 „ à leur Maître. (*)

„ Jus-

„ (*) „ La Religion, chez les Chrétiens, rend
 „ les Princes moins timides & par conséquent
 „ moins cruels. Le Prince compte sur ses Su-
 „ jets, & les Sujets sur le Prince. Chose admi-
 „ rable ! La Religion Chrétienne, qui ne semble
 „ avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait
 „ encore notre bonheur dans celle-ci. „ *Esprit*
 „ *des Loix*. Liv. 24. Ch. 3.

„ Jusqu'ici , vous avés vû J. C., com-
 „ me l'*Ami des hommes*, comme un *Philo-*
 „ *sophe* par excellence, dont on ne peut
 „ trop admirer l'exemple & les leçons;
 „ mais ne vous contentés pas de cela; puis-
 „ qu'il s'est dit l'*Envoyé de Dieu*, & qu'il
 „ a prétendu le prouver par des *Miracles*,
 „ assurés-vous de ce point capital, autant
 „ qu'il est possible de le faire, dans des
 „ matières de ce genre. Car, (pesés bien
 „ ceci) quand vous ôterés de la vie de Je-
 „ sus, les *Miracles* qu'il a prétendu faire,
 „ de ce seul trait, vous effacerés le bril-
 „ lant Tableau de son Caractère; ou, du
 „ moins, vous y jetterés des taches, qui
 „ en déroberont les plus grandes beautés.
 „ Que devient la *Piété* de Jesus, s'il usurpe
 „ un Titre, qu'il ne tient point du Dieu
 „ qu'il sert & qu'il invoque? Une telle
 „ imposture laisse-t-elle quelque prix à
 „ ses hommages? Que devient son *zèle*
 „ pour la Maison de Dieu (*)? Un transf-
 „ port au cerveau, une frénésie. Que de-
 „ vient son *Support* pour les Pécheurs, si
 „ ce n'est pas avec l'autorité d'un *Ambassa-*
 „ *deur de Dieu*, qu'il leur dit; *Vos péchés*
 „ *vous sont pardonnés; allés en paix?* Quel-
 „ le

(*) Lorsqu'il en chasse ceux qui la profanoient.

„ le témérité ! Quelle audace ! Que devient
 „ sa *Véracité* ? Qui oseroit en parler , si l'on
 „ pouvoit imputer à Jesus le mensonge le
 „ plus odieux , sur l'objet le plus capital ?
 „ Que devient sa *Cbarité* ? En lui ôtant ses
 „ guérisons miraculeuses , la tendre com-
 „ passion , la bonté suprême avec laquelle
 „ il les opéroit , quelle atteinte ne portés-
 „ vous pas à cette vertu , que , sans cela ,
 „ l'on pourroit appeller la *sienne* par excel-
 „ lence ? Que devient sa *Sageffe* ? Elle est
 „ obscurcie par les rêveries & les délires
 „ de l'entouffiasme & du fanatisme. Que
 „ devient son *Humilité* ? Se dire , *sorti du*
 „ *sein du Père* , marqué de son sceau ! L'or-
 „ gueil le plus éffréné porta-t-il jamais
 „ plus loin ses téméraires prétentions ? Que
 „ devient son *Amitié* pour ses *Disciples* ?
 „ Cruauté , barbarie ! Il leur fait tout quit-
 „ ter pour le suivre ; le sachant & le vou-
 „ lant , il les expôse au mépris , aux inju-
 „ res , aux persécutions , aux plus affreux
 „ suplices ! Il les trompe par des promesses
 „ qu'il fait bien ne pouvoir pas tenir , s'il
 „ n'est pas l'*Envoyé du Tout-Puissant* , le
 „ Distributeur de ses grâces. Il leur dit ,
 „ *Que votre cœur ne se trouble point* (*) ; &
 „ il

(*) Jean 14. vs. 1. &c.

„ il ne les rassure que par une espérance
 „ illusoire ! Que devient sa *Fermeté*, sa
 „ *Constance*, son *Héroïsme*, à l'égard de
 „ la mort horrible, qu'il prévoit & qu'il
 „ endure ? Obstination incompréhensible,
 „ disons mieux, extravagance, folie. Oh
 „ que le fils de *Sopbronisque* est bien plus
 „ admirable dans sa mort ! il ne peut l'é-
 „ viter ; il la souffre avec constance ; & ce
 „ n'est pas pour soutenir un mensonge.
 „ En un mot, que deviennent toutes les
 „ vertus de *Jésus* ? Quel épais nuage sur
 „ cette brillante lumière ! Ne sont-ce-point
 „ autant d'artifices, pour persuader qu'il est
 „ l'*Envoyé de Dieu*, par une Sainteté qui
 „ réponde au titre respectable qu'il se don-
 „ ne ?... Mon Ami, j'abrége ; il m'en
 „ coûte trop, pour faire une supposition
 „ si injurieuse à celui que je reconnois
 „ pour le *Fils de Dieu*, pour mon *Législa-*
 „ *teur*, & mon *Juge*.

„ Vous comprenés, par là, combien il
 „ importe de se mettre en état de pouvoir
 „ dire à *Jésus* ; *Nous connoissons que tu es*
 „ *un Docteur venu de Dieu ; car aucun bom-*
 „ *me ne peut faire les œuvres que tu fais, si*
 „ *Dieu n'est avec lui* (*). Pour moi, je
 „ n'ai

(*) Jean 3. 2. *Il est étrange*, disoit aux Juifs l'*A-*
veugle.

„ n'ai pu m'empêcher de l'appeller un *Doc-*
 „ *teur venu de Dieu*, lorsque j'ai vu en lui
 „ les *Caractères*, bien marqués, du *Messie*
 „ que les Juifs attendoient : lorsque j'ai
 „ examiné attentivement ses *miracles*, leur
 „ *nature*, leur *publicité*, leur *variété*, leur
 „ *nombre*, leur *but*, leur *durée*, & leurs
 „ *suites* : quand j'ai fait attention à la *sin-*
 „ *cérité* de ceux qui les rapportent, à leur
 „ *probité*, à leur *prudence*, à leurs *détails*,
 „ à la *simplicité de leurs récits*, au *bon-sens*
 „ de leurs *discours*, à leur *uniformité*, à
 „ leur *désintéressement*, à leur *courage* à
 „ leur *constance*, à leur *martyr*.. Quel
 „ *Fait*, en particulier, fut jamais attesté
 „ comme l'est celui de la *Résurrection* de
 „ *J. C.*, qui atteste, pour ainsi dire, tous
 „ les autres? (†) Et ces *Témoins* encore?
 „ Ils sont sans naissance, sans crédit, sans
 „ autorité, sans éloquence, sans riches-
 „ ses; loin de flatter les passions humaines,
 „ ils les attaquent jusques dans la racine.
 „ Ils parlent cependant; & se font écou-
 „ ter.

veugle-né, que vous ne sachiez pas d'où il vient,
 puisqu'il ma ouvert les yeux. Ibid. ch. 9. 30.

(†) Voyez, *Les Témoins de la Résurrection de J.*
C. examinés & jugés selon les Règles du Barreau.
 Ouvrage auquel on n'a jamais essayé de répon-
 dre.

„ ter. Les changemens les plus étonnans
 „ arrivent dans le monde. L'ignorance est
 „ dissipée ; la superstition , détruite ; la
 „ Philosophie , confonduë ; l'idolatrie ,
 „ renversée ; la Morale sainte , reçue &
 „ pratiquée ; le Culte du vrai Dieu , éta-
 „ bli ; le nom de Jesus , révééré dans Jérusalem , dans Athènes , & dans Rome.
 „ Juifs , Payens , Prêtres , Magistrats ,
 „ Rois , Empereurs , se liguent pour é-
 „ touffer le *Christianisme* dans son ber-
 „ ceau ; il résiste à tous les coups qu'on
 „ lui porte ; les efforts mêmes , que l'on
 „ fait pour l'ébranler , ne servent qu'à l'af-
 „ fermir & à l'étendre. Les plus beaux
 „ Génies embrassent la Religion de Jesus ,
 „ & en deviennent les plus fermes sou-
 „ tiens. Lisés les belles *Apologies* du Chris-
 „ tianisme , qu'ils présentoient à leurs per-
 „ sécuteurs. Voiés aussi ce grand nombre
 „ de *Martyrs* , de tout âge , de tout sexe ,
 „ de toute condition ; dont on ne peut ex-
 „ pliquer le zèle & la constance , que par
 „ l'intime & ferme conviction que leur
 „ donnoient les *miracles* qu'ils voioient ,
 „ ou qui leur étoient attestés par des té-
 „ moins irrécusables. Et *l'état présent du*
 „ *Peuple Juif* , n'est-il pas , en quelque
 „ manière , un *miracle* , actuellement sous

„ nos yeux? Comment n’y pas voir l’ac-
 „ complissement de cette Prédiction de
 „ Jesus; *Ils seront dispersés parmi toutes les*
 „ *Nations; & Jérusalem sera foulée par les*
 „ *Nations, jusqu’à ce que le tems des*
 „ *Nations soit accompli* (*). Comparons
 „ cette Prophétie, avec l’état actuel de
 „ ce Peuple, qui, depuis l’épouvantable
 „ catastrophe de la destruction de Jérusa-
 „ lem par les Romains, a toujours subsisté
 „ & subsiste encore, exilé de son pays,
 „ dispersé sur la surface de la terre, par-
 „ tout flétri, méprisé par les peuples, au
 „ milieu desquels il se perpétuë, sans se
 „ confondre, nulle part, avec aucun d’eux;
 „ toujours gémissant sur les ruines de sa Pa-
 „ trie, sans jamais avoir pu la relever, ni
 „ s’y rétablir. Voilà une espèce d’énigme,
 „ que l’obstination de ce Peuple à rejeter
 „ le *Messie*, peut, seule, résoudre. Voi-
 „ là un sort bien étrange, une situation
 „ *unique*, & que l’Esprit de Dieu pouvoit,
 „ seul, prévoir, & anoncer.

„ Je n’étends pas ces réflexions; elles
 „ sont faciles à développer; mais, mon A-
 „ mi, quel corps *d’argumens* en faveur du
 „ *Christianisme*! Quand je les réunis, ils
 „ me

(*) Luc. 21. vs. 24.

„ me frappent au point, que ne je puis.
 „ imaginer, que Dieu auroit permis que le
 „ Mensonge eut tellement les traits de la
 „ Vérité, qu'il fut impossible de se préfer-
 „ ver de l'erreur! Après cela, qu'on en-
 „ tâsse difficulté sur difficulté; qu'on leur
 „ donne, au moyen du stile, un air de
 „ nouveauté, une apparence de force, qui
 „ en impose; tant que des preuves aussi
 „ pressantes, aussi victorieuses, subsiste-
 „ ront (*), il n'en fera pas moins vrai,
 „ que *Jésus a été l'Envoyé de Dieu; & que*
 „ *c'est de sa part qu'il nous a aporté l'E-*
 „ *vangile.*

„ La seule conséquence que nous tire-
 „ rons de tant d'objections, qu'il seroit fa-
 „ cile de multiplier à l'infini, c'est que la
 „ vuë de l'homme ne peut pas tout em-
 „ brasser, & qu'il ne doit pas dire, qu'une
 „ chose n'est pas, par cela seul, qu'il ne
 „ peut s'en rendre une parfaite raison à
 „ lui-même. Que de difficultés dans le
 „ Mon-

„ (*) *Ecoutez Mr. Rouffeau.* Je me disois; les
 „ objections insolubles sont communes à tous,
 „ (les systêmes) parce que l'esprit de l'homme est
 „ trop borné pour les résoudre; elles ne prou-
 „ vent donc contre aucun par préférence. Mais
 „ *quelle différence entre les preuves directes!* E-
 „ mile. T. 3. p. 39.

„ Monde Physique, comme dans le Mon-
 „ de Religieux ! Faudra-t-il donc être *Abbé*,
 „ parce qu'on ne sauroit expliquer, comment
 „ les œuvres de la Création ont été pro-
 „ duites de rien ; comment elles se con-
 „ servent ; & quelle est la raison du mal
 „ moral, & du mal physique ? &c. Mon
 „ ami ; il a été un tems où je voulois tout
 „ connoître, tout expliquer ; & ce tems
 „ n'a pas été le plus heureux de ma vie.
 „ Cette espèce d'intempérance de l'esprit
 „ ne produit que troubles & inquiétudes ;
 „ je ne rétablis le calme au-dedans de moi,
 „ qu'en prenant le parti que je vous ai in-
 „ diqué. Je méditai profondément les
 „ *preuves* qui établissent la *divinité du*
 „ *Christianisme* ; j'en nourris mon ame ;
 „ je la pénétrai, pour ainsi dire, de leur
 „ énergie ; elles me font tellement fami-
 „ lières, que lorsqu'il se présente quelque
 „ difficulté, je l'écrâse, en quelque ma-
 „ nière, du poid de ces *preuves* ; & je
 „ renvoie la décision de ce que je ne puis
 „ éclaircir, à ce tems heureux, où la vé-
 „ rité se montrera sans nuages ; à ce se-
 „ cond & éternel période de notre existen-
 „ ce, dont la seule idée met la sérénité,
 „ la paix, & la joye dans mon ame !”
 Ainsi me parla cet homme de bien ; & je
 vis,

vis , sur son front vertueux , la touchante expression des doux sentimens de son cœur... Il fit quelques réflexions , mais sans aigreur & sans fiel , sur ceux qui cherchent à ébranler cette précieuse Foy du *Cbrétien* ; il me dit qu'il nepouvoit se persuader , qu'ils comprissent quelle atteinte ils porteroient à son bonheur , s'ils lui ôtoient ses grandes sources de consolations , & ses plus chères espérances..... ,, O mon Ami ! ajouta-t-il ; *quand ma*
 ,, *croiance, touchant une heureuse immortalité ,*
 ,, *seroit douteuse , ce doute me seroit plus cher*
 ,, *que toute autre certitude ; quand elle seroit*
 ,, *fausse, il n'y auroit point de vérité sur la ter-*
 ,, *re, qui me fut aussi précieuse que ce menson-*
 ,, *ge !* * Pourquoi des hommes cruels essaient-
 ,, ils d'obscurcir cette lumière éclatante qui ,
 ,, du *Cbristianisme* , réfléchit sur mon existence , me la montre dans l'éternité ,
 ,, & me fait bénir mille fois l'Auteur de mon Etre ! ,, Il fut ému un instant ; puis il continua en ces termes.

,, Mon Ami , je vous ai ouvert mon cœur ;
 ,, & je suis ravi que mes sentimens soient
 ,, les vôtres ; je les expose librement , toutes-les-fois que l'occasion s'en présente ,
 ,, parce que je voudrois communiquer mon
 ,, bonheur , avec ma façon de penser ; je

(*) Expressions du Docteur Young. ,, ne

„ ne prétens cependant jamais y asservir
 „ personne ; je suis bien éloigné de croire
 „ que je sois la Raison Souveraine ; que
 „ tout le bon sens se soit réfugié dans ma
 „ tête ; que tout homme qui ne pense pas
 „ comme moi , & qui parle en conséquen-
 „ ce, soit un *Charlatan*, qui se fait un jeu
 „ de tromper les hommes, sans autre Loi que
 „ son intérêt, sans autre Dieu que sa répu-
 „ tation. * J'apprens plutôt de mon Divin
 „ Maître, de mon bon Sauveur, à être doux
 „ & humble de cœur ; & voici, en peu de
 „ mots, ma foy, mes sentimens, ma con-
 „ duite & mes espérances. Je reçois,
 „ comme Céléste & Divine, la Religion
 „ de J. C., telle que je la trouve dans nos
 „ Saints Livres ; je n'y apperçois rien que
 „ ma raison n'approuve, & qui ne me pa-
 „ roisse digne du Dieu qui a daigné se ré-
 „ véler

* Mr..... se servit de quelques expressions
 qui sont échappées à Mr. *Rouffseau*, dans des mo-
 mens d'humeur, & que surement, il a défavouées,
 lorsqu'il a été plus tranquille. Il a si bien dit à
 Mr. l'*Archevêque* „ Je me plains que vous m'ac-
 „ cabliés d'injures, qui, sans nuire à ma cause,
 „ attaquent mon honneur, ou plutôt le vôtre..
 „ C'est ainsi qu'on se tire d'affaire quand on veut
 „ quereller & qu'on a tort. p. 13. & 14. Il est
 vrai, que Mr. *Rouffseau* ne nomme personne,
 mais seroit-il excusable, parce que ses épithètes
 tombent sur tous les Auteurs qui n'ont pas pensé
 comme lui ?

„ véler aux hommes; je porte gravées dans
 „ mon ame les sublimes promesses de l'E-
 „ vangile; je m'efforce, par ma conduite,
 „ de pouvoir m'en faire l'aplication; je me
 „ garde bien de séparer les *Oeuvres*, de la
 „ *Foy*; je rends à Dieu mes hommages, en
 „ particulier & en public; je le *prie*, mon
 „ Ami, c'est une des plus douces ocupations
 „ de ma vie! Je participe aux Cérémonies
 „ de l'Eglise Chrétienne (*). Je bénis Dieu
 „ de m'avoir donné la *Patrie* que j'aurois
 „ choisie préférablement à toute autre; je
 „ chéris mes Concitoyens; je vis parmi
 „ eux; je leur fais tout le bien qui est en
 „ mon pouvoir; je leur pardonne leurs
 „ torts, s'ils en ont avec moi; je ne me
 „ vange d'eux que par de nouveaux efforts
 „ pour me concilier leur estime & leur affec-
 „ tion; je cherche, non seulement, à met-
 „ tre sur mes lèvres & au bout de ma plume,
 „ mais encore bien plus particulièrement
 „ dans mon cœur & dans mes actions, cette
 „ *Charité*, que † *St. Paul* appelle l'*accomplisse-*
 „ *ment de la Loi*, & dont il dit ailleurs, qu'elle

„ est

(*) Ces actes extérieurs sont indispensables; mais
 ils ne sont pas des signes infailibles du vrai *Chrétien*.
 Ce mot de *Mr. Rousseau* ne peut s'apliquer qu'à
 trop de gens. „ On fait comme les autres;
 „ sauf à rire, en particulier, de ce qu'on feint
 „ de respecter en public." *Rép. à M. l'Arch. p. 77.*

„ est d'un *esprit patient*, qu'elle n'est point
 „ *insolente*, qu'elle ne s'enfle point d'*orgueil* ;
 „ en un mot, je ne me contente pas d'une
 „ *vertu en paroles*, mais j'aspire à celle qui
 „ paye, chaque jour, quelques unes de ses
 „ dettes, à Dieu & aux hommes ; qui vou-
 „ droit pouvoir les acquiter en entier ; qui
 „ se plaint d'être plus bornée dans ses ef-
 „ fets que dans ses désirs ; & j'espère d'être,
 „ par là, non pas un *Chrétien en éffi-*
 „ *gie*, (*) mais de ceux qui auront joint la
 „ pratique à la croiance, & montré leur
 „ Foy par leurs *Oeuvres*. Voilà ma Con-
 „ fession ; voilà la source du bonheur de
 „ ma vie !”

Je me séparai, à regret, d'un homme,
 dont la conversation mettoit la sérénité
 dans mon ame. Je pensai d'abord, mon
 Ami, à vous faire part de cet Entretien ;
 je connois votre cœur, il est fait pour le
 gouter.

Je suis &c.

(†) Au reste, *St. Paul* a montré, par son exem-
 ple, qu'il ne réduisoit pas tout le *Christianisme*
 à la *Charité*. On fait quelle étoit sa Foy en J.
 C., son zèle pour sa gloire, sa confiance en ses
 promesses, & ce qu'il endura pour son nom. Les
 expressions qu'il employe ici, signifient, que ce-
 lui qui a la vraie *Charité*, accomplira tous les de-
 voirs de la *Loy* qui a le *prochain* pour objet. Vo-
 iés la *Rép. à Mr. l'Arch.* p. 57.

(*) Expressions de *Mr. Rouffeau*.

LET.

LETTRE

DE

L'HOMME CIVIL

A L'HOMME SAUVAGE.

Eloquio victi re vincimus ipsâ.

ANTI-LUC.

A V I S

DE L'ÉDITEUR.

DES raisons inutiles à dire ont retardé l'Édition de cette Lettre.

Comme on y parle de celle de M. Rousseau, au premier Magistrat de Genève, & que cet Ecrit n'a paru que dans le Gazettes, on croit devoir le placer ici.

J'avois dessein de transcrire aussi quelques endroits de la Lettre à M. l'Archevêque, indiqués dans l'Ouvrage qu'on va lire; mais outre que ces citations rassemblées sans suite, sans liaison, auroient pû ennuyer les Lecteurs, il n'en est peut-être aucun qui n'ait sous la main, ou qui n'ait lû cette Lettre, & qui ne se rappelle les passages en question.



*Lettre de J. J. ROUSSEAU au premier
Magistrat de Genève.*

MONSIEUR,

„ **R**EVENU du long étonnement où
 „ m'a jetté, de la part du Magnifi-
 „ que Conseil, le procédé que je devois
 „ le moins attendre, je prends enfin le
 „ parti que l'honneur & la raison me pres-
 „ crivent, quelque cher qu'il coûte à mon
 „ cœur. Je vous déclare donc, Monsieur,
 „ & je vous prie de déclarer de ma part
 „ au Magnifique Conseil, que j'abdique à
 „ perpétuité mon droit de Bourgeoisie &
 „ de Cité de la Ville & République de
 „ Genève : ayant rempli de mon mieux
 „ les devoirs attachés à ce titre, sans jouir
 „ d'aucun de ses avantages, je ne crois
 „ pas être en reste avec l'Etat en le quit-
 „ tant. ”

„ J'ai tâché d'honorer le nom Gene-
 „ vois ; j'ai tendrement aimé mes com-
 „ patriotes ; je n'ai jamais rien oublié pour
 „ vous me faire aimer d'eux ; on ne sauroit
 „ plus mal réussir ; je veux leur complaire jus-

„ ques dans leur haine. Le dernier sacrifice
 „ qui me reste à faire est celui d'un nom
 „ qui me fut si cher.

„ Mais, Monsieur; ma Patrie, en me
 „ devenant étrangère, ne peut me devenir
 „ indifférente; je lui reste attaché par un
 „ tendre souvenir, & je n'oublie d'elle que
 „ les outrages.

„ Puisse-t-elle prospérer toujours & voir
 „ augmenter sa gloire; puisse-t-elle abon-
 „ der en Citoyens meilleurs, & sur-tout
 „ plus heureux que moi!

„ Recevez, Monsieur, je vous sub-
 „ plie, les assurances de mon profond
 „ respect.

J. J. ROUSSEAU.

*Lorsque cette Lettre parvint à Genève, le
 Magnifique Conseil s'assembla : les voix se
 partagèrent. Les uns vouloient venger l'bon-
 neur de la République & sévir contre l'Au-
 teur; d'autres furent d'avis d'accepter l'Acte
 de renonciation de Rousseau, & d'enré-
 gistrer sa Lettre. Ce dernier avis pré-
 valut.*



LETTRE

A MONSIEUR

JEAN-JACQUES
ROUSSEAU,

CI-DEVANT

CITOYEN DE GENÈVE,

*Sur ses Lettres écrites à M. l'Archevêque
de Paris, au premier Magistrat
de Genève, &c.*

J'AI été attendri jusqu'aux larmes, Monsieur, en lisant la Lettre que vous avez écrite au premier Magistrat de Genève. J'ai frémi de voir un Citoyen qui honora sa Patrie par ses talens, & l'Humanité par ses vertus, pros crit, pour suivi de toutes parts, accablé de chagrins & d'infirmités, perdant pour jamais l'espérance d'aller, pour dernière ressource, se jeter dans les bras de sa famille,

mille, & d'y terminer, au milieu de ses parens & de ses amis, une vie si long-tems agitée. Vous voilà errant & fugitif de Royaume en Royaume, ayant vos forces épuisées par la maladie, ne pouvant exercer vos bras pour vous procurer votre subsistance, & réduit à l'humiliation d'attendre & de recevoir des secours des hommes que vous méprisez. Si l'on en croit le Public, dont vous attirez les regards par la singularité de votre vie, vous allez vous transporter sur les montagnes d'Ecosse. Les hommes à demi-fauvages, qui les habitent, assemblés autour de vous, seront empressés de vous demander votre nom & votre Patrie. Votre cœur se brise, sans doute; de penser que vous serez forcé de leur répondre :

„ J'eus un nom obscur que mes malheurs
 „ ont rendu célèbre; j'eus une Patrie; hé-
 „ las! je n'en ai plus.”

Après avoir plaint sincèrement vos disgrâces, j'ai été touché des reproches que vous faites aux Magistrats de Genève, à l'Archevêque & au Parlement de Paris; & j'ai cru devoir justifier leur conduite à votre égard. Le Public excusera la foiblesse de mes talens en faveur du motif; votre supériorité est connue. Je vous regarde en particulier comme l'homme le plus éloquent du siècle;

&

& si l'amour du bien public ne m'avoit fait prendre la plume, je me garderois bien de lutter avec vous. Cette raison impérieuse m'a seule forcé d'entrer en lice, non pour disputer de gloire avec mon Maître, mais pour intéresser votre cœur, pour interroger votre ame qui est si pure, & vous convaincre peut-être que vous êtes plus coupable que vous ne pensez.

Je dois vous prévenir, avant que d'entrer en matière, que ne pouvant écrire que dans des intervalles courts & toujours interrompus, je ne m'assujétirai point à une marche mesurée & méthodique. Je pourrai tomber dans des répétitions, & m'égarer même dans des sujets étrangers à votre querelle; pardonnez-moi ces écarts. Ma situation est telle, que j'aurai à peine le tems de relire tout ce que je vais tracer ici, mais non celui de lui donner plus d'ordre & de précision.

Vous dites au Magnifique Conseil, que vous avez rempli tous les devoirs que le titre de Citoyen vous imposoit sans avoir joui d'aucun de ses avantages. Voici comment vous avez rempli ces devoirs.

Genève vous a vu naître dans son sein; elle espéroit trouver en vous un Citoyen aussi vertueux que votre famille, & les Ci-

royens vertueux font la première richesse des Etats. Elle a élevé votre enfance & l'a nourrie de ces maximes de sagesse, dont le germe ne s'est jamais étouffé dans votre cœur. Au lieu de reconnoître ses soins dès que votre travail pouvoit lui être utile, vous vous êtes arraché de son sein & des bras paternels, pour chercher une autre Patrie. Jusques-là elle ne voyoit dans vous que cette inquiétude naturelle qui domine tous les jeunes gens, cette envie de voir & de connoître, qui les transporte souvent dans les pays les plus éloignés. Mais sa douleur n'eut plus de bornes, & votre conduite fut sans excuse, lorsqu'elle vous vit abjurer la Religion qu'elle vous avoit inspirée. Ce n'est pas que je blâme un homme qui, cherchant à s'instruire, s'attache au dogme qui lui est démontré le plus saint, le seul véritable; mais il faut bien que votre conversion fut légère, votre démarche imprudente, votre foi peu solide, puisque vous êtes revenu au culte de vos Peres que vous aviez abandonné (a). Et plût à Dieu que

(a) Au reste, cette Anecdote de votre vie ne m'est point démontrée. J'abhorre si fort la calomnie, que je ne l'aurois pas dévoilée, si elle

ne

que ce fût-là le seul reproche qu'on eût à vous faire !

Après une jeunesse passée dans l'obscurité & le silence , vous vous êtes réveillé de cette espece de léthargie , & vous avez étonné l'Europe & honoré le nom *Génevois* en annonçant des talens sublimes. Une question Académique, qu'on pouvoit traiter sous les deux faces puisqu'elle étoit ainsi proposée , vous procura des admirateurs , des envieux & des critiques (a). Encouragé par

ne m'avoit pas été attestée par des personnes dignes de foi , & si vous ne la faisiez pas soupçonner vous-même dans un endroit de vos Ouvrages. Mais si elle étoit fausse , non-seulement je me rétracterois du reproche que je vous fais ici , mais je vouerois un mépris éternel à ceux qui m'auroient si cruellement induit en erreur.

(a) Je ne fais pourquoi dans toutes les Critiques qui ont paru sur ce Discours , on a tant blâmé M. Rousseau de l'avoir écrit & l'Académie de Dijon de l'avoir couronné. 1. L'Académie ne demandoit pas qu'on prouvât les avantages que les Lettres ont procurés ; mais elle demandoit si elles avoient été utiles ou nuisibles : ainsi il étoit permis de soutenir le pour ou le contre. 2. L'Académie ayant proposé pour sujet l'examen des avantages , ou du danger des Lettres , elle a dû

par ce succès vous essayates vos forces de nouveau, & votre génie se développa dans des Ouvrages supérieurs par le style & les pensées. Votre dispute sur la Musique vous donna de l'humeur parce qu'on en prit contre vous. Les gens sensés rioient de cette querelle; & si vous aviez ri avec eux, vous auriez entraîné la foule imbécille qui prenoit parti sans raison & sans motif.

Je suis loin encore de blâmer la noble fierté avec laquelle vous avez rabattu l'orgueil de ces individus qui se croient au-dessus des autres hommes parce qu'ils ont un nom & des richesses. Je trouve, avec vous, de la lâcheté à venir encenser les Autels de ces imbécilles titrés, ou de ces *Crésus* enrichis des dépouilles publiques, qui, prétendant protéger les Arts qu'ils ignorent, les dégradent par leur suffrage. Je voudrois, pour l'honneur de la Littérature,

couronner le Discours le plus éloquent, de quelque manière que l'Auteur eût envisagé la question; & sûrement celui de M. Rousseau méritoit la préférence. Ce n'est pas à dire pour cela qu'elle adopte ses idées: elle a seulement jugé que ce Discours étoit, de tous ceux qui lui ont été adressés, le mieux écrit & le plus profondément pensé:

ture, que les Ecrivains fussent pénétrés de leur supériorité sur le commun des hommes. Destinés à éclairer l'Univers, en donnant l'exemple de la soumission à leur Souverain & aux Loix de la Patrie, ils devroient s'estimer assez pour ne pas prodiguer leur encens à des hommes qui en font si peu dignes. Les hommages qu'ils se rendroient mutuellement releveroient leur dignité, & apprendroient à tant de fots qui les méprisent, combien est respectable ce corps de Citoyens que la Nature a placés autant au-dessus de leur foible génie. Mais aussi parmi ce qu'on appelle grands Seigneurs j'en connois qui méritent l'hommage des Lettres, parce qu'ils sçavent s'honorer en les cultivant. Ces exemples ne sont pas aussi rares qu'on le pense, & l'on trouve même parmi les Financiers, si souvent couverts de ridicule, des personnes éclairées & dignes des éloges publics. Ajoutons encore qu'entre ceux qui prennent le titre d'hommes de Lettres, plusieurs avilissent cet état, & ne confondons point les insectes qui rampent sur la terre, avec les aigles qui planent autour du soleil.

Votre Drame lyrique, dont le succès fut étonnant & mérité, enrichissoit les Directeurs de l'Opéra, tandis que ces Directeurs vous refusoient l'entrée de ce Spectacle.

tacle. Votre Comédie, bien écrite d'ailleurs, eut le fort que vous deviez naturellement en attendre. Héloïse charmoit & déchiroit tous les cœurs, & elle seroit le meilleur Ouvrage en ce genre, sans des dissertations déplacées, des détails inutiles & quelques endroits répréhensibles. Au reste, je n'ai point entrepris de faire l'analyse l'éloge ou la critique de vos Ecrits, mais de vous rappeler vos torts.

Si vous vous étiez contenté de persuader à l'homme civil de détruire les Cités, de jeter ses trésors dans la mer, de quitter les vêtemens qui le défendent contre l'intempérie des saisons, & de courir tout nud dans les déserts en criant, *je suis libre*; l'homme civil, en admirant vos talens, auroit ri des écarts de votre imagination. Si vous vous étiez contenté de dire à l'homme de Lettres, que l'étude, les connoissances, l'esprit & le génie, sont autant de fléaux qui ont désolé & dépravé l'Humanité; l'homme de Lettres, en vous accusant d'ingratitude envers l'art sublime de persuader, de toucher & d'instruire, que personne ne possède mieux que vous, auroit ri de votre paradoxe.

Mais on a cessé de rire, on a frémi lorsqu'on a entendu cette voix qui crioit dans
le.

le désert, non pour préparer les voies au Dieu qu'on doit adorer, mais pour détruire son culte ; lorsque dans votre solitude, pesant les droits des Souverains & des Peuples, vous avez avancé des maximes qui pourroient engager ces derniers à croire que l'autorité qui les gouverne est quelque fois injuste, & peut devenir nulle. Vous répondez à ceux qui vous ont reproché cette hardiesse, que vous n'avez pas dû trahir vos sentimens, & que vous avez dû écrire d'après votre façon de penser. Eh ! que nous importent à nous vos opinions ? De quel droit, nouveau Législateur, venez-vous renverser les idées reçues & les Gouvernemens avec elles ? Quelle est votre mission ? Croyez-vous que d'autres hommes comme vous n'ayent pas présenté quelquefois à leur esprit les mêmes difficultés, les mêmes doutes ? mais ou ils les ont combattus, ou ils ont eu la prudence de les étouffer, & de ne penser que pour eux-mêmes. Le devoir d'un Philosophe n'est pas de dire tout ce qu'il sçait, ou plutôt tout ce qu'il pense ; mais de former les Peuples à la vertu, à l'obéissance, de leur prêcher la soumission aux Loix, & cette Morale que presque toutes les Religions ont connue & enseignée, parce qu'elle a été gravée

gravée par la main du premier Etre dans le cœur de tous les hommes.

Vous nous vantez les charmes de votre Patrie, & vous n'y allez jamais; vous nous peignez avec tant de graces le séjour délicieux des Montagnons, que vous donnez envie aux Etrangers d'aller habiter parmi eux, & vous vous en éloignez; vous chantez sans cesse les plaisirs tranquilles de la Suisse & les regrets de n'en pas jouir & cela avec ces expressions tendres & douloureuses qu'*Ovide* employoit dans son exil, comme si vous étiez, à son exemple, banni de votre séjour natal, & que la barrière des mers vous tenant enfermé chez des Barbares, vous séparât du reste des humains. Peu de journées, cependant, peuvent vous rendre à vos Concitoyens & à vos Amis, & vous avez sur les autres hommes l'avantage de n'avoir besoin ni de chevaux, ni de voiture, puisqu'un bâton suffit selon votre manière de voyager: semblable à ces espèces d'Amans, que la présence de l'objet aimé refroidit, & qui dans l'éloignement ressentent les transports de l'amour le plus violent, vous regrettez avec amertume un pays où il vous est libre de vous transporter.

Sur tant de Régions que vous auriez pu
choisir

choisir , vous donnez la préférence à la France , & vous venez vous établir dans son sein. Chéri de plusieurs & aimé de tous , de ceux mêmes qui vous critiquoient ; vous vous y faites des chagrins pour des misères , & vous cherchez une solitude aux environs de la Capitale , où les Grands & les Petits s'empresseient d'aller quelquefois , sous prétexte de jouir de votre singularité , honorer vos talens & la pureté de vos mœurs ; là , dans un Livre fait pour apprendre à la Jeunesse à respecter les Loix & la Religion , vous détruisez de fond en comble la dernière , sans laquelle les autres ne peuvent subsister ; puisque dans la constitution actuelle de cet Etat , elle influe puissamment dans le Gouvernement & dans toutes ses parties.

Ce Livre téméraire se distribue publiquement , les Magistrats en prennent connoissance & le proscrivent , le premier Ministre de la Religion le condamne dans un Mandement. Sur cela vous criez à l'injustice & vous vous efforcez de couvrir de ridicule & le Parlement & l'Archevêque.

„ Un Gênois , dites-vous , fait imprimer un Livre en Hollande ; & par Arrêt du Parlement de Paris ce Livre est brûlé

„ lé, sans respect pour le Souverain dont
 „ il porte le privilége. Un Protestant pro-
 „ pose en pays Protestant des objections
 „ contre l'Eglise Romaine, & il est décrété
 „ par le Parlement de Paris. Un Répu-
 „ blicain fait dans une République des ob-
 „ jections contre l'Etat Monarchique, & il
 „ est décrété par le Parlement de Paris. Il
 „ faut que le Parlement de Paris ait d'é-
 „ tranges idées de son empire, & qu'il se
 „ croye le Législateur du genre humain.
 „ Ce même Parlement, toujours si soigneux
 „ pour les François de l'ordre des procé-
 „ dures, les néglige toutes, dès qu'il s'a-
 „ git d'un pauvre Etranger, sans sçavoir si
 „ cet Etranger est bien l'Auteur du Livre
 „ qui porte son nom, s'il le reconnoît pour
 „ sien, si c'est lui qui l'a fait imprimer,
 „ &c, &c. ”

Je n'ai besoin, Monsieur, que de votre
 bonne foi, pour détruire les reproches que
 vous faites au premier Tribunal du Royau-
 me, & dans des expressions dont j'ai cru
 devoir supprimer une partie par égard pour
 vous, autant que par respect pour ce Sénat
 auguste.

*Un Gênois fait imprimer un Livre en
 Hollande, & par Arrêt du Parlement de
 Paris, ce Livre est brûlé sans respect pour
 la*

le Souverain dont il porte le Privilège. Ce Gènevois n'étoit point à Genève lorsqu'il a fait imprimer son Livre, mais en France; ce Livre imprimé en Hollande, avoit été réimprimé en France, & peut-être à Paris même, quoique furtivement. Ce Livre imprimé en Hollande ou en France, se distribuoit à Paris, & se trouvoit dans les mains de tout le monde. Le privilège qu'il avoit reçu d'un Souverain, avoit été surpris à sa religion, puisqu'il a été révoqué, non à cause de l'Arrêt du Parlement de Paris, mais par le scandale que ce Livre répandoit, même dans le pays où l'on accorde la liberté de conscience.

*Un Protestant propose, en pays Protestant, des objections contre l'Eglise Romaine, & il est décrété par le Parlement de Paris; un Républicain fait, dans une République, des objections contre l'Etat Monarchique; & il est décrété par le Parlement de Paris. Il faut que le Parlement de Paris ait d'étranges idées de son empire, & qu'il se croye le Législateur du genre humain. C'est dans un Etat soumis à l'Eglise Romaine, & non en pays Protestant, que ce Protestant a composé son Livre & que ce Livre se distribue: c'est dans une Monarchie & sous les yeux du Parlement, conservateur des Droits de
la*

la Royauté, & non dans une République, que ce Républicain, qui a cessé de l'être, en cherchant un asyle dans le Royaume, écrit contre l'Etat Monarchique : le Parlement ne se croit pas le Juge du genre humain, mais il est Juge de tout Régnicole qui jouit des Droits de cité, que les Loix protègent, & qui ose attaquer & la Religion & les principes du Gouvernement.

Ce même Parlement, toujours si soigneux pour les François, de l'Ordre des Procédures, les néglige toutes dès qu'il s'agit d'un pauvre Etranger, sans savoir si cet Etranger est bien l'Auteur du Livre qui porte son nom, s'il le reconnoit pour sien, si c'est lui qui l'a fait imprimer, on le décrète, &c. Vous seriez plus humilié si le Parlement avoit attribué votre Ouvrage à un autre Auteur, que vous n'êtes irrité contre ses Arrêts. Les Membres de ce Parlement, dont la plupart savent se délasser de l'étude austère de la Jurisprudence, par celle de notre Littérature, également exercés dans l'autre, n'ont pu méconnoître la touche mâle & vigoureuse qui caractérise votre façon d'écrire. Voudriez-vous qu'un Peintre confondît les *Caricatures* de Calot avec le pinceau du Corrège? D'ailleurs, comment auroit-on pu s'y méprendre, puisque vous vous nommez
dans

dans le corps du Livre, & que, selon votre usage, vous citez vos autres Ecrits? Osez défavouer *Emilie*, & je conviens avec vous des torts du Parlement & de ceux de l'Archevêque.

En un mot, Monsieur, le Parlement a pu & a dû proscrire un Ouvrage fabriqué dans le ressort de sa Jurisdiction; il a pu décréter l'Auteur, dès qu'il étoit en France, dès qu'il lui étoit connu. Il a fait ce que les Magnifiques Seigneurs auroient fait à Genève, ce que les Hauts & Puissans Seigneurs auroient fait à la Haye. Et ne croyez pas nous attendre, en ajoutant à vos injures, " on l'eût (l'Auteur) arraché de son lit pour le traîner dans les mêmes prisons où pourrissent les scélérats; on l'eût brûlé peut-être même sans l'entendre; car qui fait, si l'on eût poursuivi plus régulièrement des Procédures si violemment commencées, & dont on trouveroit à peine un autre exemple, même en pays d'Inquisition? " Rassurez-vous, Monsieur, ils sont passés ces tems de fureur & de fanatisme, où l'on brûloit un homme pour ses opinions. Le Parlement a fait tout ce qu'il vouloit faire; & si vous fussiez venu vous livrer à sa Justice, comme on prétend que vous en aviez envie,

vie, il ne vous auroit pas donné la satisfaction de subir le sort de *Socrate* auquel vous vouliez ressembler & vous auriez éprouvé son humanité bien plus que sa sévérité.

Mais comment osez-vous vous plaindre de la conduite du Parlement de Paris, tandis que ce même Ouvrage qui vous attire cette humiliation, a été flétri en Hollande, le pays de la liberté, & où votre Libraire avoit surpris un Privilège, tandis que Genève, votre Patrie, l'a pros crit? Hé quoi! *ce Protestant qui propose des objections contre l'Eglise Romaine, ce Républicain qui fait des objections contre l'Etat Monarchique,* est repris, est condamné par ses Frères Protestans, par les Magistrats de deux Républiques, & il se récrie sur un Arrêt lancé par des Catholiques Romains, par les Membres d'une Monarchie! Rendez-vous justice, Monsieur, & convenez que le Parlement de Paris n'a point démenti dans cette occasion la modération qui lui est ordinaire, & qu'il n'a violé ni le droit des gens que vous reclamez, ni les égards qu'il doit à un Etranger.

Un Musulman qui iroit dans les Indes renverser les Idoles de Brama, un Chrétien qui tourneroit en ridicule à Constantinople l'Alko-

l'Alkoran & la jument Barak, un Catholique Romain qui prêcheroit le Papisme à Londres, seroient coupables, parce qu'en nul pays on ne doit insulter aux opinions publiques qui servent presque toujours de ressort aux constitutions des Etats. Je ne parle point des Missionnaires; leur ministère est d'un ordre supérieur, & il n'est pas permis à un profane de poser les bornes où leur zèle évangélique doit s'arrêter. Mais vous qui n'êtes ni l'envoyé de Dieu, ni revêtu du caractère de Prêtre, d'Iman, de Bramine, ni chargé par aucun Chef des Religions connues, d'où vous vient cette fureur de cathéchiser? Vous me citerez peut-être l'exemple des anciens Philosophes, de *Socrate*, que les Athéniens ou leur Oracle nommèrent le plus sage des hommes, que les Athéniens firent mourir comme un perturbateur public; mais ces Philosophes parloient à des Peuples qui n'avoient point un système de Religion bien suivi, bien uniforme & qui adoptoient souvent les idées des Nations étrangères; mais ce *Socrate* étoit un fanatique, & je le démontrerai un jour, si j'en ai le loisir. Ce n'est pas que j'approuve le décret qui le condamnoit à la cigue; je suis loin d'applaudir à des Sentences cruelles qui donnent la mort à un

G

homme

homme pour ses opinions; mais si l'intolérance, qui conduit des Citoyens au supplice est une barbarie, un système de tolérance qui permettroit à chaque individu de décrier les Loix & la Religion, seroit un système absurde & destructif de toute société. Il y a de la différence entre punir de mort & ne point punir du tout. L'un est une inhumanité, l'autre une foiblesse. Je vous dirai même, moi qui ne crois pas avoir été donné à l'homme le pouvoir de tuer les animaux hors le cas d'une défense naturelle, qu'il y a moins de mal en politique d'user d'une extrême rigueur, que d'une extrême indulgence. Un Citoyen qui renverse tout & qu'on étouffe, n'excite que de la compassion & de la pitié dans les ames bien nées qui déplorent son sort dans le silence; un Citoyen qui renverse tout & qu'on n'enchaîne pas, peut, en inspirant sa frénésie à d'autres, entraîner la ruine d'un Etat.

„ *Spinoza*, dites-vous, enseignoit publiquement sa doctrine, ... par-tout il trouvoit protection, ou du moins sûreté; ” mais il y a cette différence entre vous & *Spinoza*, que ce dernier n'écrivoit que pour les Philosophes & que vous écrivez pour tout le monde. *Spinoza* & mille autres qui
ont

ont attaqué les opinions reçues, enveloppoient leur système d'une métaphysique inaccessible au vulgaire. Leurs Livres, qui n'avoient que cet objet, n'étoient connus que des Savans & ne descendoient pas jusqu'au peuple. Les premiers savent à quoi s'en tenir, & peuvent discuter, entr'eux sans danger pour la société, des questions délicates, capables d'ébranler & qui servent quelquefois à raffermir la foi de ceux qui ne croient que ce qu'ils ont profondément examiné. Mais vous, c'est dans un Ouvrage fait pour l'éducation de la Jeunesse, que vous présentez des objections contre la doctrine établie, Ouvrage intéressant par son objet & par le style, que toutes les classes de Citoyens doivent lire, que tous les Amateurs de la belle Littérature s'attachent. Vous les présentez ces objections, sans voile, sans obscurité, sans déguisement. Il n'y a point de mortel assez vil, assez peu instruit, qui ne suive sans peine la chaîne de vos raisonnemens; vous captivez sa foible raison par la *palpabilité* de vos argumens. Vous le conduisez d'un doute à un autre, & vous parvenez enfin, contre votre intention, à détruire dans lui toute idée de Religion; il est trop ignorant pour adopter la vôtre, & cette espèce de

Christianisme pur, que vous dites professer, est d'une nature si relevée, que ses foibles lumières ne peuvent y atteindre. Il n'a qu'une foi d'habitude, *la foi du Charbonnier*, suffisante pour son salut, nécessaire pour le bon ordre; ses mœurs sont dépendantes de sa foi & il s'abandonnera à tous les vices, dès qu'il n'aura plus ce frein respectable qui le retenoit dans le devoir, & vous demandez quel mal vous avez fait? Vous le demandez?

Entrez avec moi dans la cabane qui se présente devant nous; le jour perce à travers le chaume dont elle est couverte. La neige dont ce foible toit est surchargé, coule sur un tas de paille où ceux qui l'habitent reposent leurs membres fatigués; le vent qui pénètre de tout côté, fait vaciller la sombre lueur d'une lampe suspendue au milieu; des planches, soutenues sur deux pieux plantés à terre, sont chargées de quelques vases brisés & remplis d'une eau bourbeuse. Dans cette triste demeure, des hommes comme nous, confondus avec les animaux du labourage, dévorent une nourriture grossière. Là est assis un Vieillard vêtu de haillons ainsi que sa famille; ces malheureux partagent leur pain avec des soldats mis en garnison dans leur chaumière;

re; ils s'étendent sur de la paille pour reprendre des forces épuisées par le travail de la journée. Demain il prévientront le lever de l'aurore, & au milieu du vent, de la pluie ou des chaleurs brûlantes du soleil, ils iront ouvrir, à force de bras, le sein de la terre, qu'ils fertilisent pour les tyrans qui les vexent. A côté de leur cabane s'élève dans les nues un palais magnifique, habité par un seul homme, qui engloutit par sa dépense les productions de six villages à la ronde.

Opprimé par ce maître farouche, méprisé, battu souvent par ses moindres valets, notre pauvre laboureur supporte patiemment sa misère. C'est que son imagination lui présente dans l'avenir l'espérance la plus flatteuse; docile aux leçons de son Curé, il regarde cette vie comme un triste passage, il voit les cieus ouverts, il y marque la place due à ses vertus; ébloui de la gloire du Dieu qu'il adore, il se trouve dans la société des Saints & mêle sa voix au concert des Anges; il se réjouit de voir à ses côtés ses enfans qu'il a élevés dans le travail & la sagesse. A ce tableau consolant, il en fait succéder le plus horrible; sa vue se porte dans les enfers & au milieu des démons, des monstres, des feux ardents &

éternels; il découvre ceux qui l'ont bravé dans cette vie; des hommes puissans qui ajoutoient par leur mépris à sa misère; des hommes méchans qui l'ont tyrannisé, & sur tout ce Seigneur injuste & cruel qui lui a enlevé plusieurs fois sa subsistance. Ce double spectacle anime sa constance; il raconte ces merveilles à ses enfans, les pénètre de ces consolantes vérités, & courbés vers la terre, ils chantent tous ensemble la gloire de leur Dieu, les avantages attachés à la vertu, la soumission aux Loix & à la Patrie.

Et vous, Monsieur, vous avez la cruauté de renverser les idées de ce pauvre Vieillard, sous le prétexte d'anoblir son ame grossière, & juste vous allez la dégrader en détruisant ce qui la soutient dans la vertu; vous venez, le flambeau à la main, le tirer selon vous, de son erreur, pour lui montrer de prétendues vérités. On te séduit, malheureux, dites-vous à cet homme; le Maître de ton Village, le Gouverneur de ta Province, les Magistrats qui te jugent, le Roi qui te fait supporter les charges d'un Etat, dont tu ne retires aucun avantage, sont tes égaux. La Nature ne t'a point soumis à ces tyrans; c'est la force, c'est la violence; tu peux secouer
le

le joug & jouir de ton indépendance. Cette Religion, qu'on te prêche, est un amas de fables ridicules; ton Curé est un imposteur; le culte qu'il te fait observer dégrade l'Être suprême; l'avidité des Prêtres a seule inventé ces cérémonies capables d'amuser des enfans: fors de l'avilissement, sois homme... A ces mots, les instrumens du labourage tombent de ses mains tremblantes; il revient dans sa chaumière, les regards égarés; il rougit, pour la première fois, de sa misère; il ne voit plus ni récompense, ni peine dues à ses vertus ou à ses vices; il sort le cœur gonflé de douleur; il rencontre des hommes plus heureux que lui; il maudit le sort qui l'accable, le ciel qui l'a fait naître, le maître qui l'opprime. Il ne reconnoît plus ni Dieu, ni Royaume, ni Patrie, ni famille; son désespoir s'accroît à chaque instant; il s'arme d'un poignard, & ou il assouvit sa rage en le plongeant dans le sein du premier qui ose lui commander, ou il s'arrache lui-même une vie malheureuse & chargée d'opprobre.

Si ce n'est pas-là ce que vous dites expressément à la populace, c'est ce qu'elle se dira à elle-même d'après vos Ouvrages; si ce n'est pas-là ce que vous concluez de

vos principes, c'est la conséquence qu'en tireront tous ceux qui voudront les approfondir, & sur qui le correctif que vous ajoutez ne fera qu'une impression légère; & ne prétendez pas que je décris ici des maux imaginaires, ni que les Payfans, les Laboureurs, dont la plupart ne savent pas même lire, n'iront pas puiser dans votre Livre les principes dangereux que je veux en déduire: car ce Livre destiné à l'éducation de la jeunesse, sera lû, sera recherché, par des personnes plus instruites, par la classe de Citoyens qui précède immédiatement celle des Laboureurs. Les premiers étudieront vos maximes, se les rendront familières; vos doutes, vos objections, passeront de bouche en bouche, & parviendront, enfin, altérées, exagérées, à ces malheureux, qui ont une raison aussi bien organisée que celle des autres; mais moins exercée, & plus susceptible d'erreur.

Et vous êtes surpris qu'un Tribunal établi pour réprimer tout ce qui peut relâcher les liens de la Société, vous ait condamné! que le Chef d'une Religion que vous voulez anéantir par vos doutes, vous ait censuré! Croyez, Monsieur, que ce ne sont ni les Jansénistes, ni les Jésuites, qui ont occasionné le Réquisitoire du Procureur
Gé.

Général, & le Mandement de l'Archevêque. L'un a vengé la cause publique, l'autre la cause de la Religion. Si l'on a gardé le silence sur vos autres Ouvrages, c'est que, quoi que vous en disiez, vos sentimens n'y étoient ni si ouvertement, ni si clairement énoncés. L'Archevêque a fait ce qu'auroient fait, à leur manière, le Mufti, le Ministre de Genève, l'Archevêque de Cantorbery. Je ne blâme point la liberté que vous avez prise de répondre à ce Prélat, parce que tout homme attaqué a le droit de se défendre. Vous auriez pû cependant mettre un peu plus de décence dans votre Lettre; & elle n'auroit pas été moins éloquente, si vous n'aviez quelquefois substitué des injures aux raisons: mais je dis que cet Archevêque a pû, a dû proscrire votre Livre par un Mandement. Il n'est pas dans mon plan d'examiner si, comme vous l'affurez, *partout où il vous a réfuté, il a mal raisonné; par-tout où il vous a insulté, il vous a calomnié.* Je ne fais point l'apologie du Mandement; & ce Prélat détruiroit sans doute ce reproche cruel, si les soins plus importans qu'il doit à son troupeau lui permettoient de vous répondre.

Ce n'est point en Théologien, en Ca-

holique Romain, en Chrétien même que je vous écris; mais en Philosophe, s'il m'est permis de prendre ce titre avec vous; mais en homme civil, qui a le droit de raisonner sur ce qui peut être utile ou nuire à la Société. Ainsi, sans juger si vous vous êtes bien ou mal défendu; sans discuter les objections que vous faites contre la Révélation & les Miracles; sans prouver que ce que vous ajoutez en faveur de Jesus-Christ & de sa morale, ne peut servir de contre-poison à ce qui précède, & qu'il est insuffisant pour contenir le Peuple dans le devoir & dans la vertu; un mot suffira pour vous convaincre de vos torts, & pour justifier la conduite du Parlement & de l'Archevêque.

Des hommes plus éclairés que moi & autant que vous, ont jugé que votre Ouvrage méritoit une censure, non-seulement à Paris, mais à Genève & en Hollande. Assurément ce n'est point en faveur de l'Eglise Romaine que le Magnifique Conseil, que les Magistrats des Provinces-Unies l'ont flétri; mais c'est qu'ils l'ont regardé comme le destructif de la Religion Chrétienne qu'ils professent. Il n'y a eu là ni Jansénistes, ni Molinistes qui aient dirigé leur démarche. Cessez donc de jetter du ridicule sur
les

les deux Puissances Séculière & Ecclésiasti-
 que, par ces anti-thèses que vous répétez
 avec complaisance." Un Génevois fait im-
 ,, primer un Livre en Hollande, & par
 ,, Arrêt du Parlement de Paris ce Livre
 ,, est brûlé..... Un Protestant propose,
 ,, en pays protestant, des objections con-
 ,, tre l'Eglise Romaine, & il est décrété
 ,, par le Parlement de Paris. Un Républi-
 ,, cain fait, dans une République, des ob-
 ,, jections contre l'Etat Monarchique, &
 ,, il est décrété par le Parlement de Paris....
 ,, Un Archevêque. ... lance, lui Prélat Ca-
 ,, tholique, un Mandement contre un Au-
 ,, teur Protestant. Il monte sur son Tri-
 ,, bunal pour examiner, comme Juge, la
 ,, doctrine particulière d'un hérétique,
 ,, &c."

Un bruit sourd se répand à Genève,
 qu'un de ses Citoyens venoit d'être con-
 damné par le premier Tribunal du Royau-
 me. On en recherche la cause, on la trou-
 ve; on a sous les yeux ce Livre malheu-
 reusement célèbre, on le lit, on le dévore,
 & on y voit avec surprise & avec douleur,
 le Christianisme, dont on suit le culte &
 la morale, attaqué, annéanti. Les Pasteurs
 allarmés en défendent la lecture; les maî-
 tres l'arrachent à leurs domestiques; les

vieillards aux jeunes gens, les pères à leurs enfans. On examine cependant l'Ouvrage, fans haine, fans prévention, on le juge répréhensible, on le proscriit, & on inflige une peine à l'Auteur. C'est une tendre mère qui châtie un de ses enfans pour l'exemple de tous. Cet enfant ne lui est pas moins cher, elle veut exciter son repentir & lui pardonner; & voilà que Jean-Jacques Rousseau écrit au premier Magistrat pour se plaindre de ce qu'il appelle des outrages. Il parle d'intrigue, de cabale, & renonce aux droits de Cité, abjure sa patrie, & pour me servir de votre expression fastueuse, il abdique, comme un Roi qui descend du Thrône, les privilèges de Citoyen... Mais, dites-moi, aviez-vous le droit de renoncer à votre Patrie? un fils peut-il se soustraire à l'obéissance paternelle, quand même ses parens le puniroient avec injustice? Peut-on cesser d'appartenir à ceux qui nous ont donné l'être, à l'Etat dont nous sommes membres? Il faut convenir que vous avez d'étranges idées des hommes, vous qui avez prouvé qu'ils étoient naturellement bons. Par-tout vous voyez des ennemis. Si on vous condamne à Paris, c'est un complot de vos ennemis; si on vous condamne à Genève, c'est encore la haine de vos

enne-

ennemis. Rassurez-vous, Monsieur, il n'y a point d'homme assez injuste pour vous haïr, pour vous persécuter. Le Public rend justice à vos mœurs, à votre probité, à vos talens. Vous aurez pour amis vos admirateurs, vos censeurs mêmes, lorsque vous voudrez éprouver leurs sentimens. Moi-même, qui vous blâme, qui ose vous critiquer, qui m'attirerai peut-être vos reproches & votre haine, je suis pénétré d'estime pour vous, & je sacrifierois tout pour vous aider dans vos adversités, pour vous soulager dans vos douleurs, & vous ramener à ce repos, à cette tranquillité que vous méritez à tant de titres. Croyez que vous n'avez pour ennemis que vos Ouvrages, ou plutôt, la hardiesse avec laquelle vous avez traité des matières délicates, & sur lesquelles la Politique étend un voile sacré.

(a) Votre Lettre, adressée au premier Magistrat de la République, affligea & irri-

ta

(a) Il est inutile d'avertir que ce n'est ici qu'un tableau d'imagination, & que parlant à l'ame la plus sensible, j'ai voulu la toucher, si point par ce qui est arrivé, du moins par ce qui auroit pu arriver.

ta cet honnête homme. Il eût voulu que
 sa place lui eût permis de la regarder com-
 me une confiance faite à un ami dans un
 moment de douleur, & qu'un ami doit souf-
 traire aux yeux de la multitude ; vous le
 fommiez de la rendre publique, & il le fit ;
 on en distribua des copies & chacun l'in-
 terpréta à sa manière. Cependant le Ma-
 gnifique Conseil s'assemble, on lit le fatal
 écrit, on ose demander vengeance de l'in-
 sulte faite à la République ; on délibère,
 on prend les voix lorsqu'on annonce un
 Vieillard qui demande d'être introduit ; on
 ouvre, c'étoit votre père ; il s'avance sou-
 tenu par deux de ses enfans qui n'ont point
 abandonné sa vieillesse, ils fondent tous
 les deux en larmes ; mais votre père ne
 pleure point, il est dans cet accablement
 qui précédé l'éclat de la douleur ; trois fois
 il ouvre la bouche, trois fois il ne rend
 que des sons inarticulés : il s'efforce de nou-
 veau & fait entendre enfin ces seuls mots :
 „ mon fils, ah ! mon fils ! ” Les larmes
 coulent alors de tous les yeux. On pré-
 sente un siège à sa foiblesse, il s'assied &
 après un long & triste silence, on lui rend
 compte des raisons qui vous ont fait con-
 damner ; on fait lecture de la Lettre dans
 laquelle vous renoncez vous-mêmes aux
 droits

droits de la Patrie. Cet homme vénérable pousse des sanglots pour la première fois ; dans l'yvresse de sa douleur, il tient des discours égarés, mais pathétiques ; il pleure cet enfant qu'il ne reverra plus ; qui se dérobe à ses derniers embrassemens, & qui ne viendra point recevoir sa bénédiction & lui fermer les yeux au bord du tombeau où il va descendre. Ce spectacle attendrissant, trouble la délibération. On se contente d'enregistrer votre Lettre, & on se sépare en silence, le cœur gonflé d'amertume.

Si en chargeant ce tableau, je me suis écarté de la vérité, c'est pour vous transporter un moment au sein de votre famille affligée ; c'est pour rappeler à la tendresse paternelle votre ame si sensible à la pitié ; en effet, examinez de sang-froid les suites de votre rénonciation à la Patrie ; regardez autour de vous & voyez la solitude profonde où vous vous êtes plongé. Vous n'avez plus ni patrie, ni parens, ni amis, ni société ; vous devenez un être isolé & indifférent au reste du monde. Souffrez qu'on n'accepte point votre *Abdication*. Renouez avec nous les liens que vous venez de rompre ; revenez dans cette terre hospitalière, en attendant que vous puissiez fouler encore
votre

votre pays natal ; dites un mot , & vous rentrez en grace avec votre Patrie , avec la France qui vous comptoit au nombre de ses Citoyens. Devenez utile à la Société , par les talens mêmes dont elle a condamné l'usage ; écrivez , mais sur des matières qu'il vous soit permis de traiter ; développez aux hommes les maximes de cette morale dont vous êtes pénétré ; ramenez-les aux mœurs pures qui vous distinguent ; prêchez-leur la concorde & l'union , la soumission aux Loix & aux Souverains.

Apprenez à toute la terre , que le Roi , sous lequel vous viviez , inspire autant d'amour que de respect par son humanité , sa sensibilité , & ses autres vertus royales : dites aux hommes qu'il honore de sa confiance , & qui partagent les soins du Gouvernement , qu'ils feront adorer son Regne & leur administration , en imitant son amour pour ses Sujets ; en puisant dans son ame les principes qui doivent les diriger dans leurs opérations : repetez-leur mille & mille fois , pour exciter leur vigilance , que la haine publique monte quelquefois jusques aux Ministres ; mais qu'elle s'y arrête , & qu'en blâmant les instrumens de la Puissance , on a toujours respecté celui de qui seul elle doit émaner. Dites à ceux

qui

qui les environnent & qui les secondent dans leurs pénibles emplois, que les Ministres surchargés d'un fardeau énorme, ne pouvant tout voir par eux-mêmes, auront à leur reprocher les injustices que leur avidité ou leur aveugle ambition feront commettre; que leurs trames, que leurs intrigues seront aussi-tot punies que découvertes. Dites au Peuple que la machine du Gouvernement a des ressorts imperceptibles qu'il ne lui est pas permis de pénétrer; que la politique d'où dépend la sûreté de l'Etat, répand nécessairement un voile sur les causes des événemens qui l'étonnent & l'affligent quelquefois; que le Roi ne veut que le bien de son Royaume & de ses Sujets, que les Ministres occupés à concilier ce double intérêt, en recherchent les moyens de bonne foi; que s'ils se méprennent dans leurs opérations, c'est à la foiblesse de l'Humanité qu'il faut s'en prendre; qu'ils sont ou trompés, ou séduits par d'autres, ou entraînés par des circonstances qui les forcent de se livrer, en gémissant, à des moyens contraires à leur sensibilité, mais nécessaires. Augmentez enfin par la chaleur de votre style celle de nos sentimens, cet amour patriotique qui caractérise notre Nation, & cette tendresse qu'elle eut toujours

jours pour ses Maîtres, & qu'elle doit surtout à celui qui nous gouverne.

Portez vos vues sublimes sur les différentes parties de l'Administration : écrivez & sur les spéculations des Finances, & sur les ressources du Commerce ; donnez des projets utiles ; ils seront peut-être rejettés, s'ils sont bons ; parce qu'il y a trop de gens qui n'ont de fortune que les abus qu'ils commettent ou qu'ils autorisent : mais un tems viendra où vos idées seront adoptées. Représentez bien, par exemple, aux Personnes en place, que ceux à qui ils confient l'examen des Mémoires qui leur sont offerts, ont tous intérêt ou aux systêmes à établir, ou aux systêmes à détruire, & que leurs suffrages doivent leur être suspects ; mais qu'ils devraient consulter des hommes amis du bien public, & assez courageux pour leur dire la vérité.

Vous pouvez, Monsieur, vous exercer sur ces matières ou sur mille autres : le champ de la Littérature est si vaste ! Mais, me répondrez-vous, peut-être, dans un de ces momens où les chagrins & la douleur agissent sur votre ame, „ l'homme est „ sorti libre des mains de la Nature ; je pré- „ tends jouir de mon indépendance. Vous „ me citez des Loix que je ne respecte point ;
vous

„ vous m'imposez des liens que je brise avec
 „ mépris; j'ai le droit de parler & d'agir, &
 „ je veux en user. ” Ecoutez, je vais vous
 répondre.

Les différens Etats se sont formés de deux
 manières. Ici un Vieillard respectable, en-
 vironné d'une nombreuse famille, s'est éta-
 bli dans un coin de la terre, mere commu-
 ne à tous les hommes, & a dit à ses en-
 fans: Ce terrain que nous cultivons peut
 être envahi par d'autres hommes qui joui-
 roient de nos travaux: cessons de mener
 une vie errante & vagabonde: fixons no-
 tre séjour dans ce lieu: unissons-nous en
 corps de société, choisissons-nous un Chef
 ou plusieurs Chefs, formons des Loix, &
 vivons sous leur puissance: nos forces réu-
 nies nous défendront contre ceux qui vou-
 droient nous attaquer. Là un homme usant
 ou abusant de sa supériorité, a assujetti
 d'autres hommes par la force, leur a dicté
 des Loix impérieuses, a étendu par elles sa
 domination, & s'est créé un Empire qu'il
 a transmis à ses successeurs. Ces Gouver-
 nemens despotiques, monarchiques ou ré-
 publicains, se sont aggrandis successivement
 & ont varié dans leur forme, selon les tems
 & les circonstances. Telle est, à peu près,
 l'origine de tous les états: ils sont tous
 bons,

bons, ils sont tous légitimes par le consentement des peuples qui s'y sont soumis. Il n'est pas plus permis d'ôter un Royaume à son Roi, que d'enlever à un particulier un arpent de terre que ses Pères, que les Loix lui ont donné. Tout individu qui naît dans un Etat est nécessairement soumis à ses Constitutions: tant qu'il jouit des avantages de la Société, il ne peut en enfreindre les Loix & les Coutumes.

Mais éclairé par le flambeau de la Raison, supportant impatiemment le joug qui lui est imposé, s'irritant contre la distinction des rangs & des fortunes, indigné de se voir assujetti à des Maîtres qu'il ne s'est point choisis, un homme se leve au milieu de la foule & dit: " Compagnons, nous serons des tyrans; nous sommes tous égaux; les Loix, formées par des hommes, n'ont aucun pouvoir sur d'autres hommes qui les abjurent. Détruisons les idoles auxquelles nous sacrifions; bouleversons cet Etat, & reprenons l'empire usurpé sur nous. " Cet homme est un coupable que les Loix qu'il méprise doivent punir. Mais que doit-il faire? Le voici.

Sans doute les hommes naissent indépendans. Celui qui se trouve placé par la Nature dans un Etat dont les Loix révoltent
fa

la fierté, doit le quitter en silence & aller dans des Pays dont les Constitutions soient plus analogues à son caractère. Si le Ciel m'avoit fait naître avec cette malheureuse inquiétude, loin d'écrire contre le Gouvernement, je dirois: la terre est à moi; cherchons des lieux habités par des Philosophes dont la raison soit aussi épurée que la mienne, sans erreur, sans préjugés, & je me fixerai là où je pourrai penser, parler & agir sans gêne, sans contrainte. Je parcourrais les différens Etats policés depuis l'extrémité de l'Asie jusqu'aux limites de l'Europe; & si je trouvois par-tout les entraves que je veux éviter, j'irois me joindre à des hommes sortis récemment des mains de la Nature; je vivrais errant avec les Peuples Sauvages où j'établirais parmi eux mes mœurs, mes Loix & ma Religion, s'ils étoient assez dociles pour les suivre. Combien de Pays qui ont échappé à l'avidité des Européens ou d'autres Nations policées! Jetez avec moi les yeux sur l'étendue de ce globe: voyez ces contrées immenses où l'on n'est point encore parvenu: allons vers ces climats inconnus: jouissons-y sans trouble & sans allarme des fruits de la Nature & de l'aspect du ciel; ce ciel dont les pierres entassées les unes sur les autres

autres nous dérobent la vue , & si souvent obscurci dans nos Villes par les vapeurs des victimes qu'on y égorge. Au sortir de mon antre , ou de la cabane que je me ferois formée , je promenerois mes regards de tous côtés , & je pourrois y porter mes pas sans être arrêté par des barrières. Je me rassasirois des productions de la Nature , sans craindre qu'un titre de propriété, attaché sur les arbres, empêchât ma main d'en dérober les fruits. Seul & maître de l'Univers, je foulerois sous mes pieds cette terre que les Conquérans ont si souvent arrosée de sang humain pour s'en disputer la possession. Si du fond de mon désert les vents pouvoient emporter le son de ma voix dans les Cités que j'aurois quittées, je leur ferois entendre ces mots : „ Homme , tu massacres „ ton frère , pour satisfaire ton avidité & „ ton ambition ; regarde ; ces arbres, ces plantes , cette eau suffisent pour te nourrir. „ Couche-toi sur ce sable ; six pieds d'étendue „ suffisent pour te reposer de tes fatigues , & couvrir ton cadavre qui dans peu „ de jours doit engraisser la terre que tu disputes avec fureur” . Je m'égaré, Monsieur, dans la solitude où vous m'avez entraîné ; mais ce que je disois, & ce que je veux dire, c'est qu'un homme qui renonce à la

société

société n'a point d'autre parti à prendre, que de s'enfoncer dans les forêts, & d'y porter son indépendance, sans troubler la tranquillité de ses frères, qui ont la force ou la foiblesse de vivre heureux sous l'Empire des Loix.

Et si j'osois faire avec vous des hérésies en fait de Politique, je dirois que c'est-là en même tems la seule peine qu'on devoit infliger aux coupables qui les violent ces Loix; je dirois, qu'excepté dans une juste défense, la Nature n'a point donné à l'homme le droit de faire mourir son semblable. Sentez-vous bien le prix de la vie, vous qui, assis sur un Tribunal de sang, prononcez des Arrêts de mort sur des fautes quelquefois légères? Pour en connoître la valeur, que tout homme descende au-dans de lui-même, & s'interroge s'il n'auroit pas mieux voir la destruction de tous les Empires, que celle de son existence. Quoi! un Citoyen qui s'est consacré à la défense de la Patrie, & qui a pris de bonne foi avec vous un engagement pour un petit nombre d'années, se voit lié au-delà du terme convenu; gémit sous un esclavage illimité, il s'irrite contre votre infidélité, & cherche par la fuite la liberté qui lui est due, & vous le condamnez à mort?

mort? Un malheureux, surchargé d'enfans & de dettes, manquant de pain, fraude quelques droits, durement exigés, pour gagner quelques deniers sur des marchandises prohibées, & vous le condamnez à mort? Un misérable, réduit au désespoir par la barbarie des hommes, vous demande avec aigreur... Arrêtons-nous & respectons des Loix qu'on a cru nécessaires pour la sûreté publique, & qui ont reçu leur sanction par le consentement explicite de tous les Citoyens. Je dirois que s'il étoit permis de les changer, on devoit condamner à d'autres peines beaucoup de coupables qu'on prive de la lumière & du pouvoir de se corriger. Ces monstres, qui troublent l'ordre public par leur violence, devoient être conduits enchaînés dans quelque île sauvage, & être rendus à la Nature. Ils prouvent par leurs excès, qu'ils abjurent notre contrat social, qu'ils sont indignes de profiter des bienfaits de la législation, & qu'ils doivent, abandonnés à eux-mêmes, rentrer dans le premier état de liberté malheureuse d'où tous les hommes sont sortis. Ce n'est pas que je prétende ici m'élever contre les Loix établies; je les crois justes, puisque ceux à qui nous avons commis le droit de les faire, les ont

ont dictées sans réclamation, & elles lient tout homme qui jouit du bénéfice de la Société ; mais je crois que plusieurs pourroient être adoucies.

Pour vous, Monsieur, qui ne voulez ni de ces loix, que vos écrits pourroient défendre ; ni de cette Société dont vous feriez l'ornement par vos talens & par vos mœurs, vous allez vous ensevelir dans les déserts, si l'on en croit une dernière Lettre qu'on vous attribue ; vous allez médire des hommes qui ne vous ont point offensé & qui vous estiment. Dans cette vaste solitude, rien ne troublera les idées noires & mélancoliques dont votre esprit est obsédé. Il vous manquera le seul plaisir d'une ame douloureusement affectée, sçavoir, celui de répandre au dehors votre tristesse, d'exciter la compassion de vos semblables en parcourant les aigrir. Vous espérez, dites-vous, trouver moins de férocité parmi les animaux sauvages, que parmi les hommes que vous quittez. Ces animaux méprisant votre faiblesse, & insensibles à vos maux, les aggraveront par leurs morsures, & vous convaincront peut-être de votre erreur en déchirant leur Hôte & leur Législateur.

Ce sont vos maux qu'il faut guérir, & non les hommes. Vous devez à vos dou-

H

leurs

leurs une partie de votre éloquence & votre célébrité. Un homme, qui souffre, s'aigrit contre tout ce qui l'environne. Son ame s'irrite d'habiter un corps foible & languissant, & reprend à elle les forces que ce corps perd par les souffrances. Dans cet état douloureux, l'homme de génie prend la plume, & dans un style sublime exhale son humeur contre tout ce qui vient heurter ses idées. Il fronde & les hommes plus heureux que lui, & leurs préjugés, & leurs vices, & les Loix, & la société. Sa fierté se revolte contre les Grands dont il se croit méprisé, & contre les petits qu'ils méprise. Il fait divorce avec l'Humanité ; & pour n'avoir rien de commun avec elle, son imagination exaltée attaque les opinions reçues, s'abandonne à des paradoxes, les soutient d'abord par contradiction, s'y livre par opiniâtreté, & se les rend propres enfin, par la mal-adresse de ceux qui les défendent avec des forces inégales. Fier de sa supériorité, il rit de la foiblesse de ses adversaires, & les écrase en répondant des raisons à leurs injures. Après cette lutte fatigante, qui semble le venger de ses chagrins & les calmer, il entre dans lui-même, & s'il a l'ame sensible & honnête, il y puise & répand au-déhors les maximes sublimes

Sublimes dont il est pénétré; il peint des passions douces & touchantes, il célèbre les charmes de la vertu, il décrit avec attendrissement, ses malheurs & ses disgrâces, & fait verser des larmes à ce Public qu'il indignoit auparavant par ses outrages. Ainsi un héros, fatigué de la victoire, se repose tranquillement au pied d'un arbre, & considère en silence, & avec douceur, la Nature qui se présente à ses yeux. Au lieu de meurtres & de combats, son esprit n'est occupé que du ruisseau qui coule à ses pieds, des fleurs qui naissent autour de lui & du ramage des oiseaux.

Je crois inutile, Monsieur, de vous faire l'application de ce tableau. Vous avez eu des disgrâces, sans doute; mais interrogez tous les hommes, vous en trouverez peu qui ne soient ou n'aient été aussi malheureux que vous. Vous nous tracez les *bisarreries de votre destinée* dans la Lettre à l'Archevêque; si chaque individu vous faisoit le récit de ses aventures, vous auriez, dans ces histoires, de grands motifs de consolation. Pour le prouver, il me prend fantaisie de vous raconter celles du premier homme que je trouve sous ma main, de moi-même; & vous verrez que, sans chercher des exemples étrangers, l'homme le

plus ordinaire peut vous présenter le tableau d'une vie plus singulière que la vôtre.

Né dans une petite ville de Province, j'eus un père que l'amour des découvertes entraîna dans les régions éloignées. A son retour, son vaisseau échoua contre un rocher en entrant dans le port; mon père périt, & les vagues jettent son cadavre à la porte de la maison où nous l'attendions pour l'embrasser. J'étois dans l'enfance, & ce malheur fut le premier qui éclaira ma raison naissante.

Je ne vous dirai point comment la petite fortune que j'avois en partage me fut enlevée. Le Ciel maudit les enfans qui révelent la honte de leur famille. Ma mère me donna un Maître en se donnant un nouvel époux. Cet homme m'arracha aux études, & m'emmena dans le Levant. Là, en revenant de la Messe d'une Eglise des Grecs, située à la campagne, je fus saisi par une troupe de femmes Arabes qui alloient me vendre en Afrique, & délivré par le Consul Anglois qui n'entendoit pas la Messe, & chassoit avec ses Janissaires dans les environs; je reçus un coup de sabre sur la tête, d'un Bédouin, qui croyoit frapper un François de ses ennemis,

&

& qui me mit aux portes du trépas. Je fus pris par des Algériens qui me conduisoient en esclavage, & repris par des Chrétiens qui me rendirent à ma Patrie, après mille autres aventures qu'on ne manque jamais d'effuyer dans un voyage de trois années.

Le Maître, que le fort m'avoit donné, voulut me faire rembarquer de nouveau. Je n'élu dai ces ordres qu'en quittant la maison paternelle, & en prenant un habit avec lequel on ne peut servir sur les vaisseaux qu'en qualité d'Aumônier. Un vieux Prêtre devoit me résigner son bénéfice : il tombe malade, & me charge, un matin, d'appeller un Notaire Apostolique, & un certain Chanoine. Ce Notaire étoit garçon & couchoit en compagnie ; il refuse d'ouvrir, & on l'attend ; le Chanoine étoit à l'Autel, & on l'attend encore. Nous partons enfin, nous arrivons & nous trouvons à la porte les domestiques pleurant leur maître mort dans l'intervalle. Ainsi de ces deux hommes nécessaires, parce que l'un faisoit une bonne action, l'autre une toute contraire le bénéfice fut perdu.

Cet événement & l'aversion que j'ai toujours eue pour tout engagement solennel, qui lie à jamais la liberté, me firent

quitter un état dont je n'avois point les vertus. Je vins dans cette Capitale où mes parens me refusèrent tout secours. Après plusieurs années passées dans l'amertume, je me fis une petite réputation Littéraire, je produisis des Ouvrages, non aussi célèbres que les vôtres, mais estimés, & je me vis des amis & des protecteurs.

Il est un âge, où les passions amorties semblent ôter à l'homme une partie de son existence; l'imagination refroidie, en le transportant du monde idéal dans le monde réel, fait succéder de tristes vérités à des fables consolantes. L'homme rentre alors dans lui-même, il examine la fragilité de cette machine qui le soutient, & il est averti par la douleur que ses ressorts commencent à s'user. Cette heureuse yvresse où le tenoit l'effervescence du sang, se dissipe; alors s'évanouissent tant d'espérances, tant de projets, tant d'illusions. Il mesure tristement sa carrière, compare le tems qu'il a vécu & celui qui lui reste à vivre, & découvre dans une courte perspective, le tombeau qui doit l'engloutir. Résigné aux volontés du premier Etre, il attend avec respect & avec crainte l'instant où il doit lui être uni & se prépare à finir

nir tranquillement le reste de son voyage.

J'étois parvenu à cet âge , j'atteignois mon huitième lustre & j'approchois de la vieillesse , non par le nombre d'années , mais par les chagrins qui sembloient les avoir multipliées ; incapable d'obtenir des graces par importunité ou par bassesse , seules voies qui conduisent à la fortune , je me renfermois dans ma médiocrité , content d'avoir un peu au-dessous du nécessaire & de pouvoir partager ma subsistance avec une sœur infirme & sans bien ; lorsqu'un homme de ma Province , qui se disoit mon ami , vint m'enlever tout ce que j'avois amassé par mes épargnes & mon économie , sous le prétexte d'augmenter ces fonds modiques par des négociations de commerce , auxquelles il se disoit associé. Puisse ce coupable se reconnoître à ce tableau , (& c'est la seule vengeance que je prétends tirer de son larcin) puisse-t-il , rougissant de son action , me restituer ce qu'il me doit ; & s'il persiste dans son injustice , puisse-t-il n'en commettre point d'autres & n'être jamais puni que par ses remords.

Ajoutez à tout cela des trahisons , des perfidies , des malheurs de toute espèce ;

de ceux qui affectent le cœur, les plus sensibles de tous, & vous trouverez un enchaînement de faits plus singuliers que votre destinée ; mais en même tems le sort le plus uni, & le plus commun : de dix hommes pris au hazard, il y en a neuf qui auront eu une vie plus malheureuse, plus agitée que la mienne, & je me console de n'avoir point à mes genoux des enfans manquant de pain, un père dans mes bras, expirant dans la douleur & la misère ; je me console de n'avoir point été entraîné à l'infamie, le plus grand des maux, par un penchant funeste ou par des circonstances inévitables ; de n'être pas réduit à l'avilissement de servir mes semblables ; de n'être point au nombre de ces hommes que la vanité fait disputer de vitesse avec des chevaux & qu'elle expose à chaque instant à être écrasés par le char qu'ils précèdent ; de n'être point appuyé contre une borne & offrir aux passans mon dos pour porter comme une bête de somme, les fardeaux les plus pesans ; de ne point travailler aux mines, aux carrières. Enfin, Monsieur, pour être heureux, je me suis imposé la Loi de ne jamais élever mes regards au-dessus de moi, mais de les baisser sur les états inférieurs à la classe
que

que j'occupe. Si la fortune m'a refusé la consolation de remplir un des devoirs essentiels de la Société, celui de lui donner des Citoyens vertueux, la douceur d'embrasser des enfans produits de mon sang, de laisser à ma postérité mon nom & le souvenir de mon existence, je me vois au moins délivré des charges attachées à cet état; & si parmi la vermine qui dévore les fruits de la terre, d'autres insectes porteroient les yeux sur moi; ils y trouveroient, non de grandes vertus & de grands talens; mais de l'amour pour les unes & pour les autres, & un exemple de cette modération & de ce patriotisme, que tous les hommes devoient imiter. Je me loue peut-être par ces détails & c'est très-innocemment; mon dessein est seulement de vous prouver que vous pourriez être heureux comme un autre, comme je crois vous avoir prouvé qu'avec les meilleures intentions du monde, vous êtes plus coupable que vous ne pensez.

Je croirois l'être, Monsieur, si dans la Lettre que je viens de vous écrire, en violant les règles de la modération que je m'étois imposée, j'avois eu le malheur de vous offenser. Pardonnez-moi les expressions qui peuvent m'être échappées dans

la chaleur de la dispute & auxquelles je n'ai pu suppléer par la stérilité de notre Langue dont je ne connois pas les ressources & ne fais point déployer la richesse comme vous. Si parmi les reproches que je vous ai faits, il y en a qui portent à faux, je suis le premier à les désavouer.

Je dois au reste avertir le Public, que cet écrit ne vous est pas absolument personnel; j'ai eu en vue de montrer en général le danger qu'il y a pour la société de fronder ouvertement les opinions reçues & de toucher à des matières sacrées. Des Ecrivains estimables d'ailleurs ont usé de cette liberté, souvent avec moins de retenue que vous, sans réfléchir aux maux que leurs Ouvrages pourroient occasionner. Personne ne leur demande compte de leur croyance, & si elle suffit pour soutenir les vertus & les mœurs qui les distinguent, ils devoient penser que le peuple en puisant sa morale dans son cœur, n'y trouveroit qu'une source empoisonnée, & que pour remplir ses devoirs, il a besoin de toute sa foi. Je dois encore vous prévenir que je n'aurois pas eu la cruauté de chercher à réveiller l'attention des Prêtres & à armer le bras des Magistrats, si votre Livre n'eût

n'eût été flétri par les Tribunaux, j'eusse gardé le silence. Il n'appartient qu'aux hommes publics de relever par devoir les fautes des coupables , & ceux qui fans mission , par haine , par envie de nuire , exerceroient le métier de découvrir les erreurs de leurs semblables , devroient être mis au rang des délateurs dévoués au mépris & à l'exécration.

Je vous demande pardon de la longueur de cette Lettre , je n'ai ni le talent , ni le loisir de la faire plus courte. Cent fois interrompue , reprise cent fois , elle n'a pu avoir l'ordre & la précision dont elle étoit susceptible.

J'ai l'honneur d'être , &c.

The first part of the document
 discusses the general principles
 of the proposed system.
 It is intended to provide a
 clear and concise summary
 of the main points.
 The second part of the document
 contains a detailed description
 of the various components
 and their functions.
 This section is intended to
 provide a comprehensive
 overview of the system's
 architecture and design.
 The third part of the document
 discusses the implementation
 details and the expected
 results of the project.
 It is intended to provide
 a clear and concise summary
 of the main points.
 The fourth part of the document
 contains a detailed description
 of the various components
 and their functions.
 This section is intended to
 provide a comprehensive
 overview of the system's
 architecture and design.
 The fifth part of the document
 discusses the implementation
 details and the expected
 results of the project.
 It is intended to provide
 a clear and concise summary
 of the main points.

The first part of the document

LETTRES

DE MONSIEUR

LE PASTEUR

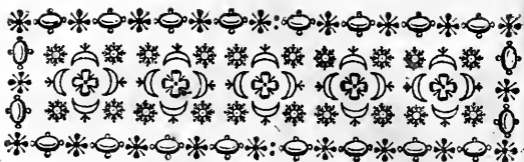
VERNES,

A MONSIEUR

J. J. ROUSSEAU,

AVEC

LES RÉPONSES.



AVERTISSEMENT.

IL parut, il y a quelque tems, une Brochure anonyme, intitulée, Sentimens des Citoyens. C'est un Libelle scandaleux, où l'on fait dire à Mr. J. J. Rousseau des absurdités qu'il n'a jamais dites; & où l'on lui impute des horreurs dont je n'aurois pas même osé soupçonner qu'il se fut rendu coupable. Cette pièce infame excita tellement mon indignation que je ne voulus pas en souiller ma Bibliothèque. On jugera par-là de ma surprise, lorsque j'appris que Mr. Rousseau me l'attribuoit, dans une Lettre imprimée & publiée à Paris. Je lus cette Lettre; elle me parut si mal écrite, le fondement de l'accusation qu'elle renfermoit me sembla si absurde, & j'accordois si peu l'accusation elle-même avec le caractère de Mr. Rousseau, que je ne doutai point que ce ne fut quelqu'un, plus encore de ses ennemis que des miens, qui, sous son nom, nous attaquoit l'un & l'autre. Cependant
quel-

quelques phrases des Notes dont le Libelle est accompagné, & les injures par lesquelles Mr. Rousseau a répondu, dans son dernier Ouvrage (*), à la manière bonnête dont j'avois parlé de lui, me donnant lieu de croire qu'il pouvoit être l'Auteur de cette Lettre, je pris le parti de lui écrire; convaincu que si, dans un de ces instans où la passion maîtrise l'homme le plus sage, il s'étoit laissé aller à une action, dont un méchant même auroit de la peine à ne pas rougir, il se bâteroit de donner une rétractation aussi publique que l'injure l'avoit été. Je n'ignorois pas, il est vrai, qu'il n'est que trop de gens qui se plaisent & se forcent à demeurer en suspens sur un jugement téméraire, dont ils avouent intérieurement la fausseté; & qu'une juste rigueur, exercée sur soi-même, est au-dessus des ames ordinaires, qui ne soupçonnent pas seulement, qu'après l'innocence, il n'est rien de plus beau que l'aveu de ses fautes; mais comment se persuader que Mr. Rousseau ne fut pas capable d'un effort au-dessus des petites ames? On verra que je me suis trompé sur son compte; & cependant je me fais gré de mon erreur.

Puis-

(*) Lettres de la Montagne, 1764.

Puisque j'ai parlé, dans cet Avertissement, des injures que m'a dit Mr. Rouffeau dans ses Lettres de la Montagne, je suis tenté de rompre le silence, que j'avois dessein de garder sur cet article. Je n'ai pas dû m'offenser de ce qu'il m'appelle un Barbouilleur de papier; il faut que, selon lui, cette épithète soit honorable, puisqu'il se l'est donnée à lui-même." On ne vit de la vie

„ un pauvre barbouilleur de papier devenir
 „ pour son malheur un homme aussi impor-
 „ tant (a). Quand il m'a accusé d'avoir abjuré
 mon Christianisme, en attaquant le sien
 (b), je me suis rappelé, que lorsqu'il avoit
 parlé plus sérieusement & avec plus de sang-
 froid, il avoit dit: " Ceux qui jugent pu-
 „ bliquement mon Christianisme, montrent
 „ seulement l'espèce du leur; & la seule
 „ chose qu'ils ont prouvé est qu'eux & moi
 „ n'avons pas la même Religion (c)." Il y
 auroit eu de l'injustice à le prendre dans
 ses plus grands accès d'humeur, pour con-
 noître sa vraie manière de penser. Il nous

(a) Lettres de la Mont. pag. 290. Edit. d'Amst. in 8°.

(b) Ibid, pag. 82.

(c) Ibid, pag. 17.

à lui-même averti, que „ l'homme le plus
 „ juste, quand il est ulcéré, voit rarement
 „ les choses comme elles sont (d).” Enfin,
 „ lorsqu'il m'a traité de Calomniateur pu-
 „ blic (e), j'aurois été vivement affecté de
 „ cette injure, si je n'avois pas vu clairement,
 „ qu'il falloit la mettre sur le compte de sa
 „ mémoire, qui ne lui a pas rappelé ces
 „ mots du 3 me. Tome d'Emile, page 116. (*).
 „ Je m'attendris aux bienfaits de Dieu,
 „ je le bénis de ses dons, mais je ne le prie
 „ pas; que lui demanderois-je &c.”? Ce
 „ qui prouve que sa mémoire le sert très-mal,
 „ c'est qu'en faisant la Note où il m'accuse de
 „ l'avoir

(d) Ibid, pag. 3.

(e) Ibid, pag. 171. la Note.

(*) Edit. d'Amst. in-12. J'avois cité ce passa-
 ge, mot pour mot, dans mes *Lettres sur le Chris-
 tianisme de Mr. Rousseau*; Edit. de la Haye (*su-
 pra* pag. 79.), & je prie que l'on fasse attention, que
 tout ce que j'ai dit, à ce sujet, porte uniquement
 sur la partie de la prière qui a pour objet les de-
 mandes que l'on doit faire à Dieu. Je n'ai rien
 reproché à Mr. Rousseau sur les autres actes de
 la prière, tels que l'adoration, l'action de grâces,
 la résignation à la volonté de Dieu, &c. Ne se-
 roit-ce point, au moyen de cette équivoque,
 qu'il se seroit cru en droit de crier à la calomnie?

pouvoir calomnié, il ne s'est pas souvenu, que ce qu'il disoit dans le Texte même, donneroit lieu à lui faire le reproche dont il paroît scandalisé, s'il ne lui avoit pas encore été fait. En général, sur toutes ces injures, je m'en suis tenu à cette décision de Mr. Rousseau lui-même. „ Monseigneur, „ je me plains que vous m'accabliez d'in- „ jures, qui, sans nuire à ma cause, atta- „ quent mon bonheur, ou plutôt le vôtre ; „ c'est ainsi qu'on se tire d'affaire, quand „ on veut quereller, & qu'on a tort (a). ” Et dans l'Avertissement de ses Lettres de la Montagne, „ M'échauffer eut été m'a- „ vilir (b). „

(a) Rép. à Mr. l'Arch. p. 94.

(b) Avert. des Lett. de la Mont. p. 2.



L E T T R E

D E

J. J. R O U S S E A U,

Au Libraire DUCHESNE,

à Paris.

A Motiers, le 6 Janvier 1765.

JE vous envoie, Monsieur, une Pièce imprimée & publiée à Genève, & que je vous prie d'imprimer & publier à Paris, pour mettre le Public en état d'entendre les deux Parties, en attendant les autres Réponses plus foudroyantes qu'on prépare à Genève contre moi. Celle-ci est de M. Vernes, Ministre du Saint Evangile, & Pasteur à Céligny: je l'ai reconnu d'abord à son style pastoral. Si toutefois je me trompe, il ne faut qu'attendre pour s'en éclaircir; car s'il en est l'Auteur, il ne manquera pas de la reconnoître hautement, selon le devoir d'un homme d'honneur & d'un

d'un bon Chrétien ; s'il ne l'est pas, il la défavouera de même , & le Public saura bien-tôt à quoi s'en tenir.

Je vous connois trop , Monsieur , pour croire que vous voulussiez imprimer une Pièce pareille , si elle vous venoit d'une autre main : mais puisque c'est moi qui vous en prie , vous ne devez vous en faire aucun scrupule. Je vous salue de tout mon cœur.

ROUSSEAU.

PRE.



PREMIERE LETTRE

De M. le Pasteur VERNES

A M. J. J. ROUSSEAU.

MONSIEUR,

ON a imprimé une Lettre, signée, *Roussseau*, dans laquelle on me somme, en quelque manière, de dire publiquement, si je suis l'Auteur d'une Brochure intitulée, *Sentimens des Citoyens* : quoique je doute fort que cette Lettre soit de vous, Monsieur, je suis cependant tellement indigné du soupçon même qu'il paroît qu'ont quelques personnes, relativement au Libelle dont il y est question, que j'ai cru devoir vous déclarer, que non-seulement je n'ai aucune part à cette infâme Brochure, mais que j'ai par-tout témoigné l'horreur qu'elle ne peut qu'inspirer à tout honnête-homme. Quoique vous m'ayez dit des injures dans vos *Lettres écrites de la Montagne*, parce que je vous ai dit, sans aigreur & sans fiel, que je ne pense pas comme vous sur le *Christianisme*, je me garderai bien de m'avilir

vilir réellement par une vengeance aussi basse que celle dont des gens, qui ne me connoissent pas sans doute, ont pû me croire capable. J'ai satisfait à ma conscience, en soutenant la cause de l'*Evangile*, qui m'a paru attaqué dans quelques-uns de vos Ouvrages; j'attendois une *Réponse* qui fût digne de vous; & je me suis contenté de dire, en vous lisant, *Je ne reconnois pas là M. Rousseau*. Voilà, Monsieur, ce que j'ai cru devoir vous déclarer; & pour vous épargner, dans la suite, de nouvelles Lettres de ma part, s'il paroît quelque Ouvrage anonyme, où il y ait de l'humeur, de la bile, de la méchanceté, je vous prévien que ce n'est pas là mon Cachet.

J'ai l'honneur d'être,

M O N S I E U R,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, J. VERNES.

Genève
le 2 de Février 1765.

RE-



R E P O N S E

D E

M. J. J. ROUSSEAU,

J'Ai reçu, Monsieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 2. de ce mois, & par laquelle vous désavouez la pièce intitulée *Sentimens des Citoyens*. J'ai écrit à *Paris*, pour que l'on y supprimât l'édition que j'y ai fait faire de cette pièce. Si je puis contribuer en quelque'autre manière à constater vôtre désaveu, vous n'avez qu'à ordonner. Je vous salue, Monsieur, très humblement.

J. J. ROUSSEAU.

A Motiers,
le 4 Février 1765.

SECON-



SECONDE LETTRE

De M. le Pasteur VERNES.

J'Avouë, Monsieur, que je ne reviens point de ma surprise. Quoy! Vous êtes réellement l'auteur de la Lettre qui précède le Libelle, & des Notes qui l'accompagnent? Quoy! c'est vous, de qui j'ai été particulièrement connu, & qui m'assurates si souvent de toute vôtre estime! c'est vous qui, non-seulement m'avez soupçonné capable de l'action la plus basse, mais qui avez fait imprimer cet odieux soupçon! C'est vous, qui n'avez point craint de me diffamer dans les Pays Etrangers, & , s'il eut été possible, aux yeux de mes Concitoyens, dont vous savez combien l'estime doit m'être précieuse! Et vous me dites, après cela, avec la froideur d'un homme qui auroit fait l'action la plus indifférente, *J'ai écrit à Paris pour que l'on y supprimât l'édition que j'y ai fait faire de cette pièce. Si je puis contribuer en quelque'autre manière à constater vôtre désaveu vous n'avez qu'à ordonner.* Vous parlez, sans doute, Monsieur, d'une
 seconde

seconde *Edition*, car la première est épuisée. Et par rapport au *désaveu*, ce n'est pas le mien qu'il s'agit de *constater*; je l'ai rendu public, comme vous m'y invitiez, dans votre lettre au Libraire de *Paris*; j'ai fait imprimer celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Mon devoir est rempli; c'est à vous, maintenant, à voir quel est le vôtre; vous devriez regarder comme une injure, si je vous indiquois ce qu'en pareil cas feroit un honnête-homme. Je n'exige rien de vous, Monsieur, si vous n'en exigez rien vous même.

J'ai l'honneur d'être &c.

Genève

le 8 de *Février* 1765.



R E P O N S E

D E

M. J. J. R O U S S E A U.

DE peur, Monsieur, qu'une vaine attente ne vous tienne en suspens, je vous prévien que je ne ferai point la déclaration que vous paroissez espérer ou désirer

I

de

de moi. Je n'ai pas besoin de vous dire la raison qui m'en empêche: personne au monde ne le fait mieux que vous.

Comme nous ne devons plus rien avoir à nous dire, vous permettrez que nôtre correspondance finisse ici. Je vous salue, Monsieur, très-humblement.

A Motiers,
le 15 Février 1765.



TROISIEME LETTRE

De M. le Pasteur VERNES.

M O N S I E U R ,

JE terminerois volontiers une correspondance qui n'est pas plus de mon goût que du vôtre, si vous ne m'aviez pas mis dans l'impossibilité de garder le silence. Le tour que vous avez pris, pour ne pas donner une déclaration, qui me paroissoit un simple acte de justice la plus étroite, & que par là même je ne croiois pas devoir exiger de vous, ce tour, dis-je, est, sans doute, susceptible d'un grand nombre
d'ex-

d'explications; mais il en est une qui touche trop à mon honneur, pour que je ne doive pas vous demander de me déclarer positivement, si vous soupçonneriez encore que je sois l'Auteur du Libelle, malgré le désaveu formel que je vous en ai fait publiquement? Je n'ose me livrer à cette interprétation, qui vous feroit plus injurieuse qu'à moi; mais il suffit qu'elle soit possible; pour que je ne doute pas de votre empressement à me dire si je dois l'éloigner absolument de votre pensée. C'est là tout ce que je vous demande, Monsieur; ce sera, ensuite, à vous à juger, s'il vous convient de laisser à la phrase dont vous vous êtes servi, une apparence de faux-fuyant, ou de marquer nettement dans quel sens elle doit être entendue. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne crains point de vous voir sortir du nuage où vous semblez vous cacher.

J'ai l'honneur d'être &c.

Genève

le 20 de Février 1765.



R E P O N S E

D E

M. J. J. ROUSSEAU.

LA phrase dont vous me demandez l'explication, Monsieur, ne me paroît pas avoir deux sens. J'ai voulu dire, le plus clairement & le moins durement qu'il étoit possible, que, nonobstant un désaveu auquel je m'étois attendu, je ne pouvois attribuer qu'à vous seul l'écrit désavoué, ni par conséquent faire une déclaration qui, de ma part, seroit un mensonge. Si celle-ci n'est pas claire, ce n'est assurément pas ma faute, & je serois fort embarrassé de m'expliquer plus positivement. Recevez, Monsieur, je vous supplie, mes très humbles salutations.

J. J. ROUSSEAU.

*A Motiers,
le 24 Février 1765.*

QUA-



QUATRIEME LETTRE

De M. le Pasteur VERNES.

MONSIEUR,

LA lumière n'est assurément pas plus claire que l'explication que vous me donnez. Si c'est par ménagement que vous aviez employé la phrase équivoque de votre précédente Lettre, c'est par la même raison que j'avois écarté le sens dans lequel vous me déclarez qu'elle doit être prise. Il reste, à présent, d'autres ténèbres, que vous pouvez, seul, dissiper. Si, comme il paroît par votre dernière Lettre, vous étiez fermement résolu de me croire l'auteur du Libelle; si vous entreteniez au dedans de vous cette persuasion avec une sorte de complaisance, pourquoi m'aviez vous invité, vous même, à *reconnoître hautement cette pièce, ou à la désavouer*? Pourquoi aviez vous laissé croire, qu'il étoit possible que vous fussiez dans l'erreur à cet égard?

Pourquoi aviez vous dit, *Si je me trompe, il ne faut qu'attendre pour s'en éclaircir*? Pourquoi aviez vous ajouté, que lorsque j'aurois parlé, *le Public sauroit à quoi s'en tenir*? Tout cela n'étoit-il qu'un jeu de vôtre part? Ou bien, auriez vous été capable de former le noir projet d'ajouter une nouvelle injure à celle que vous n'aviez pas craint de me faire par une odieuse imputation? C'est à regret, Monsieur, que je me livre à une conjecture qui vous déshonoreroit, si elle étoit fondée; je ne me résoudrai jamais à penser mal de vous, qu'autant que vous m'y forcerez vous même. Ce n'est pas tout. Si mon désaveu n'a fait sur vous aucune impression, pourquoi donc avez vous ordonné au Libraire de Paris de supprimer vôtre Edition du Libelle? Pourquoi, comme je l'ai sçu de bonne part, avez vous écrit à un homme d'un rang distingué, *qu'ayant été mieux instruit, vous ne m'attribuiez plus cette pièce*? Je vous le demande; est-il possible de vous trouver, en cela, d'accord avec vous même? Si de nouvelles raisons, plus décisives que celle que vous avoit fournie mon prétendu *stile pastoral*, qui est la seule que vous aiez alléguée, & dont le ridicule vous auroit frappé,

pc,

pé, sans son air de sarcasme qui a pu vous séduire, si, dis-je, de nouvelles raisons, ont arrêté ces premiers mouvemens de justice, que la droiture naturelle de votre cœur avoit fait naître, pourquoi ne m'exposez vous pas ces raisons, avec cette franchise & cette candeur qu'annonce en vous votre belle devise, *Vitam impendere vero?* Ce silence ne donnera-t-il point lieu de croire, qu'il est des cas où vous aimez à mettre un bandeau sur vos yeux; où la découverte de la vérité couteroit trop à certain sentiment, souvent plus fort que l'amour que l'on a pour elle? Voyez donc, Monsieur, quel est le parti qu'il vous convient de prendre. Pour moi, loin de redouter l'exposition des motifs qui vous empêchent de vous rendre à mon désaveu, je suis très curieux de les apprendre, ne pouvant pas en imaginer un seul. Je vous demande de vous expliquer, à cet égard, avec toute la clarté possible, & sans aucun ménagement; tant je suis convaincu, que vous ne ferez, par-là, que confirmer le jugement de toutes les personnes dont je suis connu, qui dirent, en lisant ma première Lettre, *que j'aurois dû me taire sur une imputation qui tomboit d'elle même,* &

ne

ne pouvoit faire tort qu'à son Auteur. Je reçois bien volontiers, Monsieur, vos salutations, & je vous prie d'agréer les miennes.

*Céligny,
le 1. de Mars 1765.*

Monsieur *Rouffseau* n'a pas cru, fans doute, qu'il lui convint de répondre à cette dernière Lettre; il n'est pas difficile d'en imaginer la raison. Je ne caractérise point son procédé à mon égard; mais qu'il me soit permis d'ajouter un mot. Lorsque Mr. *Rouffseau*, dans une Lettre qui parut, il y a quelques jours, a désavoué l'Ouvrage intitulé, *Des Princes*, a-t-il pensé avoir acquis le droit d'être crû sur sa parole, en refusant aux autres la justice qu'il demande pour lui-même?

F I N.

CRISPIN GARÇON

BEL ESPRIT,

OU

L E C O M T E

FANFARADIN.

NOUVELLE LITTÉRAIRE,



CRISPIN GARÇON BEL ESPRIT

O U

L E C O M T E

FANFARADIN.

NOUVELLE LITTÉRAIRE.

*Tel, comme dit Merlin, cuide engagner
autrui,*

Qui souvent s'engage soi-même.

LA FONTAINE.

A un mille de Scheveningue, vivoit naguères le Comte *Crispin Fanfaradin*; c'étoit vraiment un *Conte à rire*, & le mortel le plus propre à devenir un jour le premier *Policbinel* de la littérature *Françoise-Allemande*. *Crispin* raisonnoit comme un rêve, parloit comme une montre à répétition & écrivoit comme un astre. Elevé dans un château, où il y avoit *des portes & des fenêtres*, il profita comme *Candide* des gros charmes de *Mademoiselle Cunegonde*, des petits appas chiffonnés de *Pacquette*, des conversations plattes & sérieuses de M. le Baron de *Tbundertentronk*, & sous le Docteur *Panglofs*, il devint subitement un grand homme, comme un champignon devient dans une nuit subitement un grand champignon.

A

Le

Le génie du jeune *Crispin* n'étoit pas un génie de faillies & d'éclairs, ni de ces esprits usés par la réflexion ; Porteur de ce bon sens qui court les rues, le Comte *Fanfaradin* entonnoit tous ses discours comme le sage *Nestor* au commencement de l'*Iliade* ; il parloit si souvent de lui-même, rendoit tant de justice à son mérite, qu'on appercevoit aisément que la modestie l'empêchoit de dire, tout ce qu'il pensoit d'avantageux sur son compte : devenu grand, il meubla son crâne épais de toutes les gentillesses des Collèges *Allemands* & des richesses de la Bibliothèque bleue.

D'une tête aussi chargée d'érudition devoit naturellement éclore des phénomènes littéraires. Cette tête plate comme les petits chapeaux d'aujourd'hui fut travaillée pendant trois mois des tranchées de *St. Mathurin* (*). Après un travail laborieux elle accoucha d'une merveilleuse brochure, intitulée : *Lettres d'un Allemand à l'Auteur de l'Espion Chinois*. *Fanfaradin* prouva dans ce délicat ouvrage qu'on pouvoit composer quelque chose de plus mauvais que l'*Espion Chinois*.

L'Esprit est un équipage qu'on n'entretient qu'à grand frais ; il nourrit l'ame aux dépens du corps : il est rare de voir les richesses unies aux talens de l'Esprit : car comme ils sont hors de prix, personne ne peut les apprécier à leur juste valeur. Les

(*) Patron des foux.

libraires à qui le Comte *Fanfaradin* avoit confié ses rares productions, ne les trouvant point lisibles pour leurs lecteurs, ni lucratives pour eux, fixerent les talens de mon héros à *quatre sols* le volume.

Ce marché honnête ne plut point à *Crispin*; il prit de l'humeur comme un grand garçon & dit en lui-même : „ Comment des marchands de livres ne veulent point à mettre à contribution la bourse des particuliers; la faim me poignarde, j'ai besoin d'espece; les libraires auroient beau me mettre sous leur presse, il ne retireroient pas de moi une once d'argent. . . . Avisons nous un peu, si ma prose n'est pas bonne, donnons dans les méchans vers, tâchons de vivre de la mousse du Parnasse . . . j'ai de l'esprit infiniment . . . il est vrai qu'il ressemble assez à une fausse pierre qui brille à la chandelle, à la pierre de touche elle n'auroit point de valeur mais à force de passer par différens creusets, elle pourroit se perfectionner ou s'évaporer . . . attendez . . . si je ne puis rien tirer de la maigreur de mon esprit, essaïons de tirer partie de ma riche figure. Les *François* toujours plaisans ont fait construire dans la dernière guerre des bateaux plats; quoique ces bateaux réellement plats ayent paru ridicules à toutes les Nations, il ne manque peut-être à ces bateaux que de faire peindre mon effigie sur la proue, & dans l'instant les

21. bateaux plats deviendront des navires :
 22. oh ! pour le coup je tiens la fortune ! Ô
 23. la belle idée ! je fais partir demain ma
 24. Phisionomie pour *Verfailles*, le Ministe-
 25. re tout occupé de corriger le sistême des
 26. bateaux plats, saisira avidement mon pro-
 27. jet :

Cette idée qui avoit paru merveilleuse à
Crispin dans la chaleur de l'invention, ne
 lui parut plus le lendemain que le reste
 des ombres d'un songe effrayant : „ ne for-
 28. tons pas de notre métier, dit-il, exer-
 29. çons nous à la petite guerre & à l'épi-
 30. gramme ; je n'ai point d'argent, j'en dois
 31. assurément, tâchons de satisfaire nos
 32. créanciers ? j'ai reproché avec beaucoup
 33. d'intelligence à l'Auteur de l'*Espion Cbi-*
 34. *nois* qui n'avoit pour tout meuble qu'un
 35. bonnet de nuit ; je suis plus riche, j'ai
 36. deux paires de chaussions, tous mes ef-
 37. fets tiendront assurément dans ces deux
 38. porte-manteaux, eh bien, faisons notre
 39. paquet & pour payer nos créanciers, é-
 40. crivons sur les murs de ma chambre cette
 41. jolie épigramme :

Huffiers, Sergeants, Daims ou autres Ca-
nailles

Entrez sêans avec tous vos recours ;

Si vous emportez les murailles,

Il faut que vous eussiez, ma foi, le Diable au
corps.

Cette

Cette idée ne plut point encore au sage *Crispin*, „ c'est aux libraires que j'en veux, „ frapons notre Mere-nourrice ! compo- „ sons une épigramme contre ces pouil- „ leux (*)”. *Crispin* s'arme aussitôt d'une plume mal taillée & se met à composer une épigramme.

*Que vois-je son courroux s'allume !
Vulcain lui prête son briquet ,
J'entends déjà crier sa plume
Qui succombe sous son poignet ;
Libraires , craignez les tempêtes ,
Je vois amasser sur vos têtes
Du fiel épais , du gris papier ;
Crispin va vous réduire en poudre ,
C'en est fait j'apperçois sa foudre
Tomber tout droit chez l'épicier.*

Dès que l'ingenieux *Fanfaradin* eut en- fanté son épigramme, il fut attaqué de la fièvre de lait, qui survient aux femmes après l'accouchement. L'état pitoyable où il

(*) *Fanfaradin* traite maussadement les Libraires de pouilleux ; en lachant ce mot choisi *Crispin* n'avoit pas sans doute fait attention à la doublure de son habit, ni fouillé dans sa culotte, car la gloire & les poux vont ensemble au champ de Mars & grimpent aussi vigoureusement le *Parnasse* : prenez-garde, M. *Crispin*, on dit, que ces animaux sont soixante & dix fois grand' Peres sur une nuit. Cette prodigieuse population doit vous effrayer.

Il se trouvoit , fit craindre pour lui. Un vieux Médecin , ancien Tambour-Major de la mort, accourt au secours de l'infortuné *Crispin*, il lorgne quelque tems le malade & puis

*En stile épais fait un long commentaire
 Sur le nombril de notre Pere Adam ,
 Sur l'opium , la sauge & le cbien - dent ;
 Comte , dit - il , la matiere louable
 Fut de tout tems chere à la faculté ,
 Et de notre art par les sots si vanté
 Le pot de chambre est l'objet respectable ;
 De nos chapeaux c'est la plus belle fleur ,
 La tubéreuse a pour nous moins d'odeur.*

Ici M. le Docteur rêva un moment, puis en savant adversaire de la santé , il examina tous les symptomes de la maladie : après quoi il s'écria

*Non , je n'ai vu semblable phénomène
 Vite opérons ; je crains que la gangrene
 Ne cause ici le transport au cerveau ;
 Parons le coup , trente grains d'ellébore ,
 Cinq à six gros d'extrait de mandragore
 Lui seroit bon ; ce traitement nouveau
 Est merveilleux ce crâne est sans
 jointure
 Si l'on pouvoit pour acbever la cure*

Y faire entrer deux onces de bon sens ?

Ce n'est pas trop . . . comment à quarante ans

Aller à neuve babiller une tête . . .

Allons, bride en main, suivons la marche lente & périlleuse de la faculté; que l'on commence par lui donner un lavement;

Une heure après un gros Apoticaire

Vint tristement apporter un clistere,

Comte, dit-il, bénissez le destin!

Prenez courage, ici j'ai votre affaire,

Le lavement est fait de tamarin,

D'Agnes castus, chauffés au bain-marie,

Prenez, prenez il est doux & benin,

Feu Pourceugnac n'a reçu de la vie

Un lavement fait d'aussi bonne main;

Tournez le dos & levez le derrière . . .

Un peu plus haut votre jambe en arrière,

Bravo, j'y suis, j'ai le nés sur le trou.

Non, attendez . . . bauffez un peu le cou.

Bon, le cul ferme, allons, partez muscade,

Cusifle pousse & croit de son malade

Avoir saisi le pertui ténébreux,

Pas n'est au trou, sous son poignet nerveux.

Le piston part, la canule se brise,

Le long du dos entre chair & chemise

La liqueur monte, & vous bappe en pas-
sant

Vers l'occiput le bonnet du patient ,
Le fait sauter trente pas en arriere.
Fanfaradin dans ce moment contraire
Eève la tête & veut voir l'accident.
En retombant, les ondes du clistere
Vont pomnader de leur suc anodin
De mon Héros la face & la criniere.
Triste & confus le pauvre apoticaire ,
L'œil bumecté du fatal lavement ,
Et couroucé jusques au fond de l'ame
Envoie au Diable en ce triste moment
Le medecin, l'auteur, & l'épigramme.

Le malheureux lavement retombé ainsi sur le précieux Chef du Comte *Fanfaradin*, lui fit peur, il crut que toutes les cataractes du Ciel & du Nil étoient fondues sur lui; cette peur lui fut salutaire, il sentit des tranchées horribles, on le porta aussitôt sur la chaise percée & sur le champ il laissa une quantité prodigieuse d'épigrammes contre les libraires des sept Provinces (*) & depuis cet accident l'ingenieur
Fan-

(*) L'origine du son humeur contre les Libraires fait honneur à ces derniers. *Fanfaradin*, leur proposa de traduire en *Haut Allemand* certain livre nouvellement défendu. Les Libraires éffrayés de sa proposition, la rejeterent avec vivacité & pour le détourner de ce dessein pernicieux, ils lui représenterent
la

Fanfaradin fait d'excellens vers par le fondement.

Si l'on pouvoit corriger un fade de la fureur de se faire imprimer, nous terminerions cette parade par ces vers de la *Fontaine*, que nous pouvons lui appliquer si justement :

*Ne forçons point notre talent,
 Nous ne ferions rien avec grace ;
 Jamais un lourdaud quoiqu'il fasse
 Ne pourra passer pour galant.*

La flétrissure que l'Etat avoit jetté sur cet ouvrage & l'indignation publique que lui attireroit une pareille entreprise. Ces sages rémontrances furent la cause des invectives qu'il imprima contre les Libraires.

F I N.





LETTRE

DE

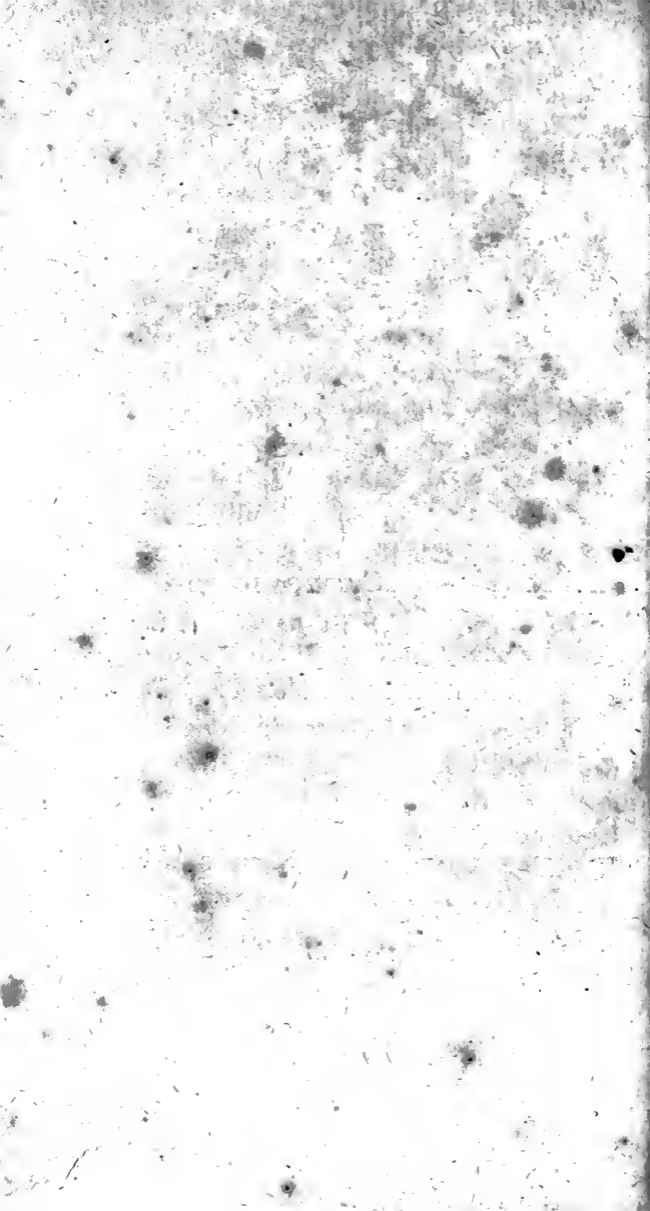
MR. C. DE R.***

À

L'AUTEUR DU CATECHISME

DE

L'HONNETTE HOMME.



LETTRE

D. E

MONSIEUR C. DE R***

À

L'AUTEUR DU CATECHISME

D E

L'HONNETTE HOMME.

MONSIEUR,

Puisque vous croyez un Dieu, Auteur de votre existence, Dispensateur des biens & des maux, Vous reconnoissez & sa Toute-Puissance & son absolue Volonté. Vous le croyez Créateur de tout ce qui Vous environne, & Vous ne pouvez penser, que cette même main invisible, qui donna le mouvement à cet Univers, se soit retirée, & qu'elle ait abandonné son ouvrage au hasard. Cependant vous n'avez aucune notion des moyens employés à tirer le Tout du néant: Vous n'avez aucune idée de ce qu'étoit la matière avant la création: Vous ne pouvez non plus porter vo-

A 2

tre

tre imagination au delà d'un tems limité ; ainsi , & l'éternité de la matiere & ce qui étoit avant la matiere , passe les bornes de votre comprehension , & vous conduit d'obscurités en obscurités , & d'absurdités en absurdités.

Il faut cependant que l'un ou l'autre soit , vous ne pouvez en disconvenir , malgré les objections insurmontables qui se rencontrent dans quel systême que vous établissiez. Je vous accorde que la Révelation présente des choses qui peuvent étonner votre Raison , qu'à chaque pas Vous y trouvez des absurdités apparentes : Etes Vous en droit d'en conclure sa fausseté ? Vous ; qui quelques années auparavant auriez déclaré absurdes , impossibles , des effets dont l'être le plus grossier est convaincu après avoir verifié les causes ; Vous , qui dans un siecle précédent auriez fait tous les sermens du monde , que le soleil tournoit autour de la terre , avec la même confiance dont Vous riez aujourd'hui de l'imbecillité

cillité de ceux qui condamnent *Galilée* ; voulez Vous décider contre ce qu'il n'y a pas encore plu à Dieu de Vous faire comprendre, pendant que Vous reconnoissez tenir de Lui la portion de compréhension que Vous avez en partage ? Et parceque vos recherches rencontrent des ténèbres dans quelques évènements. & dans ce qu'on Vous dit être sa volonté, osez Vous décider de ce qui est vrai ou de ce qui ne l'est pas ? Si *Samson* revenoit au monde, & qu'on lui disoit, que tel ou tel homme foible, caduc, & d'un pied plus petit que lui, peut, avec quelques poignées de sel & de charbon, faire mouvoir de masses de fer de 500. livres, avec tant de rapidité & de force qu'elles renversent des remparts, des villes, à une distance plus grande que l'œil ne peut atteindre, il crieroit à *l'imposture*. Si l'on disoit à *Moïse*, qu'avec le moïen d'une aiguille posée sur un pivot, un homme grossier, ignorant, conduit

des milliers d'hommes au travers de l'espace immense des mers avec autant d'affurance qu'il ménoit le Peuple d'*Israël* au travers du desert à l'aide d'une nuée ; Si on lui disoit qu'il est démontré que pendant qu'il conduisoit le Peuple d'*Israël* dans la terre promise, d'autres hommes marchoient sous lui les pieds en haut & la tête en bas, il traiteroit cela de fables dignes de petites maisons. Une montre qui se seroit trouvée dans la poche de *Balaam*, lui auroit-elle causé moins d'étonnement que les inflexions de la voix de son ânesse, quand il l'auroit entendu sonner exactement les heures, par l'effet des ressorts dont le mouvement lui auroit été parfaitement inconnu ? Pourquoi disputer au Créateur la disposition des causes secondes quand nous convenons que dans la création il a été l'Arbitre des causes premières ?

Vous même, si l'on ne Vous eut jamais parlé de la mort, que Vous n'eussiez

n'eussiez point vu des cadavres , voudriez Vous croire , que d'un moment à l'autre , votre existence put finir ? qu'un être bien organisé , rempli des plus belles connoissances , qui pousse ses recherches & ses spéculations d'un bout de cet Univers à l'autre , qui décide sur le passé , sur le présent , sur l'avenir , devint par le plus léger accident , par la suppression de quelques minutes de respiration , une masse insensible & qui se décompose à l'instant ? Est-ce à nous de nier ou de contester ce que nous n'avons pas vu , ou ce que nous ne pouvons concevoir ? Si Vous reconnoissez l'autorité de Dieu sur les hommes & sur l'univers , pour quoi Vous opposer à ce qui rend cette autorité palpable & sensible au plus grand nombre ? Pourquoi vouloir détruire un Culte , qui nous rapproche de Lui & qui nous impose l'humilité & la résignation ? Il Vous a fait naître sous une Révélation au milieu de nations qui l'ont adoptée de-

puis tant de siècles, qui fait la règle de leurs actions & la base de l'ordre & de la sûreté publique : N'est ce pas une indication plus forte que tous vos doutes ? N'est il pas plus dangereux de Vous égarer en cherchant d'après vos raisonnemens une route vers Lui, qu'en restant soumis aux dogmes que Vous trouvez établis ? Attendez le tems, où il Lui plaira de Vous dévoiler son plan général, & alors faites, si vous pouvez, des objections ! Bénissez-le, en attendant, du peu que Vous savez déjà ! Adorez les principes de morale que Vous enseigne cette Révélation que Vous voulez détruire, ils sont bien au dessus de tout ce qu'enseignent les autres Philosophes ! Parcourez tous leurs écrits, ils ont toujours été à tâtons, & le sublime est presque toujours à coté de l'absurde.

Tremblez donc d'attribuer à des imposteurs le meilleur Code de mœurs qui ait été reçu parmi les hommes ,
par

par ce que des faits mal traduits, ou des nombres qui nous sont transmis d'une manière fautive, Vous présentent des Contradictions ! Les mêmes raisonnemens, qui Vous font méconnoître la bonté & la dignité de Dieu dans la Révélation, Vous pouvez, quand il Vous plaira, les employer pour la méconnoître dans la création.

„ Pourquoi les influences de cet Af-
 „ tre, fait en apparence pour éclairer
 „ l'univers & le rendre heureux, sont
 „ elles si funestes ? Il brule pendant
 „ l'été les pauvres humains, & pen-
 „ dant l'hyver, sans force & sans cha-
 „ leur, il les laisse périr par le froid
 „ & les frimats. Non, un soleil créé
 „ par un Dieu Tout-Puissant auroit
 „ repandu dans tous les tems une cha-
 „ leur temperée, & n'auroit pas cau-
 „ sé tant de ravages. Pourquoi le
 „ sage doit-il obéir & subir les capri-
 „ ces du fou & de l'injuste ? Pour-
 „ quoi les maladies & la mort m'arrê-
 „ tent-elles dans l'entreprise la plus
 „ ver-

„ vertueuse? Pourquoi ce méchant,
 „ cet imbecille, vivent ils si long
 „ tems? Pourquoi ne sont ils jamais
 „ malades? Pourquoi sont ils dépositaires
 „ de l'autorité? Pourquoi cet
 „ homme juste & généreux, manque-t-il
 „ du nécessaire? Pourquoi cet infame, cet
 „ avare, régorgent ils des biens? Pourquoi
 „ tant d'innocentes victimes sont elles sacrifiées
 „ à l'ambition, à la cupidité, à la rage
 „ de cet être souvent moins bien organisé
 „ qu'elles? Non, cet Univers n'est pas
 „ gouverné avec la sagesse que j'attache
 „ à l'idée d'un Dieu; Non, il n'y a point
 „ de Dieu. Et Vous voilà Athée avec autant
 „ de fondement que Vous voulez être
 „ Déiste.

Pourquoi renverser des principes? il
 faudrait en établir qui eussent au moins
 la même utilité, & la même solidité
 que ce que l'on veut détruire. Irais-je
 chez mon voisin, employer tout le feu
 de mon éloquence pour le faire

faire sortir de sa maison , où il vit content & dans une parfaite sécurité avec sa famille, sous prétexte qu'elle n'est pas solide, qu'il n'en connoit pas les fondemens ni l'Architecte ? Si je me trouve en même tems dans l'impossibilité de lui indiquer dans le monde entier une demeure plus assurée, ni un Architecte plus habile ; ce seroit le plaisir des démons. Le Rebelle le plus déterminé ne se contente pas pour engager ses Compatriotes à la révolte, de leur prouver que l'administration est vicieuse, que l'aurotité est usurpée : Il propose en même tems d'autres loix, d'autres espérences, un gouvernement plus legitime.

Que voulez Vous en publiant vos doutes & vos incertitudes ? Vous ne faites rien sur l'esprit du vrai Philosophe, il se fait une loi de n'écouter que sa conscience & ses lumieres. Mais combien d'honnettes gens, que Vous aimez & que vous estimez, ne scandalisez Vous pas ? Que de troubles,

bles, que de dissentions ne jettez Vous pas dans des ames paisibles ? Vous combattez ce que les hommes ont de plus sacré, pour le seul plaisir d'amuser & d'étourdir cette troisieme classe d'hommes qui flottent entre l'incrédulité & la crainte. Vous ôtez au sages la satisfaction d'avouer qu'ils Vous ont lu & que Vous les avez instruits, & Vous servez à tant d'insensés d'encouragement au vice & à l'impieté.

Génie sublime ! Créature à qui Dieu a dispensé avec tant de profusion l'esprit & les talens ? Est-ce là l'usage que Vous en deviez faire ?

Je suis

Monsieur &c.

LA-HAYE

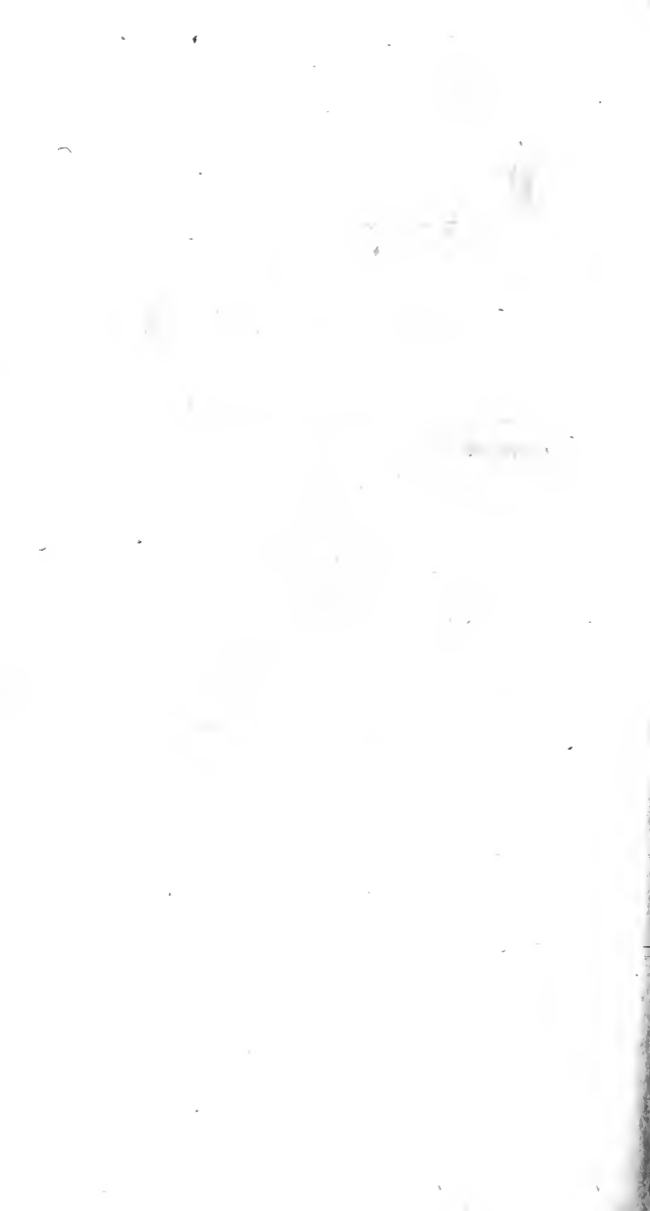
ce 21. Decembre

1764.

F I N.

PIECES
ORIGINALES

DE CE QUI S'EST PASSÉ
AU CONSISTOIRE DE MOTIERS,
CONCERNANT
L'EXCOMMUNICATION PROJETTÉE
DE J. J. ROUSSEAU;
AVEC SA REPONSE
AU CONSISTOIRE, &c.



DECLARATION DE MR. ROUSSEAU.

„ P AR déférence pour Mr. le
 „ Professeur de Montmollin mon
 „ Pasteur, & par respect pour la
 „ Vénérable Classe, j'offre, si on
 „ l'agrée, de m'engager par un é-
 „ crit signé de ma main à ne pu-
 „ blier de ma vie, aucun nouvel
 „ ouvrage sur aucune matiere de
 „ Religion, même de ne rien trai-
 „ ter incidemment dans aucun nou-
 „ vel ouvrage que je pourrois pu-
 „ blier sur tout autre sujet; & au-
 „ surplus je continuerai de montrer
 „ par mes sentimens & par ma con-
 „ duite tout le prix que je mets
 „ au bonheur d'être uni à l'Eglise.
 „ Je supplie Mr. le Professeur de
 „ Montmollin de vouloir bien

„ communiquer cette Déclaration
 „ à la Vénérable Classe. *A Motier*
 „ le 10. Mars 1765. ”

N^o. II.

L E T T R E

DE MR. ROUSSEAU A MR. N***.

à Motier, le 23 Mars 1765

„ **J**E ne fais, Monsieur, si je ne
 „ dois pas bénir mes miseres, tant
 „ elles sont accompagnées de con-
 „ solations. Votre Lettre m'en a
 „ donné de bien douces, & j'en ai
 „ trouvé de plus douces encore dans
 „ le paquet qu'elle contenoit. J'a-
 „ vois exposé à Mylord Maréchal
 „ les raisons qui me faisoient desi-
 „ rer de quitter ce pays, pour cher-
 „ cher la tranquillité & pour l'y
 „ laisser. Il a approuvé ces raisons,
 „ & il est comme moi d'avis que

„ j'en forte. Ainsi, Monsieur, c'est un
 „ parti pris avec regret, je vous le
 „ jure, mais irrévocablement ; assu-
 „ rément tous ceux qui ont des bon-
 „ tés pour moi, ne peuvent des-
 „ approuver que dans le triste état
 „ où je suis, j'aïlle chercher une
 „ terre de paix pour y déposer mes
 „ os. Avec plus de vigueur & de
 „ fanté je consentirois à faire face
 „ à mes persécuteurs pour le bien
 „ public ; mais accablé d'infirmités
 „ & de malheurs sans exemple, je
 „ suis peu propre à jouer un rôle
 „ & il y auroit de la cruauté à me
 „ l'imposer. Las de combats & de
 „ querelles, je n'en peux plus sup-
 „ porter. Qu'on me laisse aller
 „ mourir en paix ailleurs ; car ici
 „ cela n'est pas possible, moins par
 „ la mauvaise humeur des habitans,
 „ que par le trop grand voisinage
 „ de Geneve ; inconvenient qu'avec

„ La meilleure foi du monde il ne
„ dépend pas d'eux de lever. Ce par-
„ ti, Monsieur, étant celui auquel
„ on vouloit me réduire, doit na-
„ turellement faire tomber toute
„ démarche ultérieure. Je ne suis
„ point encore en état de me transf-
„ porter, & il me faut quelque
„ tems pour mettre ordre à mes
„ affaires, durant lequel je puis
„ raisonnablement espérer qu'on
„ ne me traitera pas plus mal qu'un
„ Turc, un Juif, un Payen, un
„ Athée, & qu'on voudra bien me
„ laisser jouir pour quelques semai-
„ nes de l'hospitalité qu'on ne refu-
„ se à aucun étranger. Ce n'est pas,
„ Monsieur, que je veuille desor-
„ mais me regarder comme tel : au
„ contraire, l'honneur d'être in-
„ scrit parmi les Citoyens du
„ pays me sera toujours précieux
„ par lui-même, encore plus par

„ la main dont il me vient, & je
 „ mettrai toujours au rang de mes
 „ premiers devoirs le zèle & la fi-
 „ délité que je dois au Roi com-
 „ me mon Prince & mon Protec-
 „ teur. J'ajoute que j'y laisse un
 „ bien très regrettable, mais dont
 „ je n'entends point me dessaisir. Ce
 „ sont les amis que j'y ai trouvés
 „ dans mes disgraces, & que j'ef-
 „ pere y conserver malgré mon
 „ éloignement.

„ Quant à Mrs. les Ministres,
 „ s'ils trouvent à propos d'aller
 „ toujours en avant avec leur Con-
 „ sistoire, je me traînerai de mon
 „ mieux pour y comparoître en
 „ quel état que je sois, puisqu'ils
 „ le veulent ainsi, & je crois qu'ils
 „ trouveront pour ce que j'ai à leur
 „ dire qu'ils auroient pu se passer
 „ de tant d'appareil; du reste ils
 „ sont fort les maîtres de m'ex-

5, communier si cela les amuse ; être
 „ excommunié à la façon de Mr.
 „ de Voltaire m’amusera fort aussi.
 „ Permettez, Monsieur, que cette
 „ Lettre soit commune aux deux
 „ Mrs. qui ont eu la bonté de m’é-
 „ crire avec un intérêt si généreux.
 „ Vous sentez que dans les embar-
 „ ras où je me trouve , je n’ai pas
 „ plus le tems que les termes pour
 „ exprimer combien je suis touché
 „ de vos soins & des leurs. Mille
 „ salutations & respects. ”

LE Dimanche 24 Mars , le
 Ministre proposa au Consistoi-
 re de Motier d’après les ordres
 de la Classe, de citer Mr. Rouf-
 seau pour lui adresser les ques-
 tions suivantes: *S’il ne croyoit
 pas en Jesus-Christ mort pour nos
 offenses & ressuscité pour notre*
 Ju-

Justification, & si enfin il ne croyoit pas à la Révélation & ne regardoit pas l'Écriture Sainte comme Divine; Et qu'au cas que Mr. Rousseau ne donnât pas des réponses satisfaisantes à ces questions, ledit Pasteur devoit le faire excommunier.

Malgré d'excellentes raisons qui furent alléguées pour contenir le Ministre & son Consistoire, ils passèrent outre; le Diacre accompagné d'un Ancien dut se rendre le Jeudi auprès de Mr. Rousseau pour le citer à comparoître le lendemain au Consistoire.

L E T T R E

DE MR. ROUSSEAU

*Au Consistoire de Motier.,
le 29 Mars 1765.*

MESSIEURS,

„ **S**UR votre citation, j'avois hier
„ résolu, malgré mon état, de com-
„ paroître aujourd'hui par devant
„ vous, mais sentant qu'il me se-
„ roit impossible, malgré toute ma
„ bonne volonté, de soutenir une
„ longue séance, & sur la matiere
„ de foi qui fait l'unique objet de
„ ma citation, réfléchissant que je
„ pourrois également m'expliquer
„ par écrit, je n'ai point douté,
„ Messieurs, que la douceur de la
„ Charité ne s'alliât en vous au ze-
„ le de la Foi & que vous n'agrée-

„ affiez dans cette lettre, la même
 „ réponse que j'aurois pu faire
 „ de bouche aux questions de Mr.
 „ de Montmollin quelles qu'elles
 „ foyent.

„ Il me paroît donc qu'à moins
 „ que la rigueur dont la Vénérable
 „ Classe juge à propos d'user con-
 „ tre moi, ne soit fondée sur une
 „ Loi positive qu'on m'assure ne
 „ pas exister dans cet Etat, rien
 „ n'est plus nouveau, plus irrégu-
 „ lier, plus attentoire à la liberté
 „ civile, & surtout plus contraire
 „ à l'esprit de la Religion, qu'une
 „ pareille procédure en pure ma-
 „ tiere de Foi.

„ Car, Messieurs, je vous sup-
 „ plie de considérer que vivant
 „ depuis longtems dans le sein de
 „ l'Eglise, & n'étant ni Pasteur ni
 „ Professeur, ni chargé d'aucune
 „ partie de l'instruction publique,

„ je ne dois être soumis, moi par-
 „ ticulier, moi simple fidele, à au-
 „ cune interrogation ni inquisition
 „ sur la Foi; de telles inquisitions
 „ inouïes dans ce pays sapant tous
 „ les fondemens de la Réformation,
 „ & blessant à la fois, la liberté
 „ Evangélique, la charité Chré-
 „ tienne, l'autorité des Princes, &
 „ les droits des Sujets, soit com-
 „ me Membres de l'Eglise, soit
 „ comme Citoyens de l'Etat. Je
 „ dois toujours compte de mes ac-
 „ tions & de ma conduite aux Loix
 „ & aux hommes. Mais puisqu'on
 „ n'admet point parmi nous d'E-
 „ glise infallible qui ait droit de
 „ prescrire à ses membres, ce
 „ qu'ils doivent croire, une fois
 „ reçu dans l'Eglise, je ne dois plus
 „ qu'à Dieu seul compte de ma
 „ foi.

„ J'ajoute à cela que lorsqu'a-

„ près la publication de l'Emile, je
 „ fus admis à la communion dans
 „ cette Paroisse, il y a près de 3 ans,
 „ par Mr. de Montmollin, je lui fis
 „ par écrit une déclaration dont
 „ il fut si pleinement satisfait, que
 „ non seulement il n'exigea nulle
 „ explication sur le Dogme, mais
 „ qu'il me promit même de n'en
 „ point exiger. Je me tiens à sa
 „ promesse, & surtout à ma déclara-
 „ tion. Et quelle inconséquen-
 „ ce, quelle absurdité, quel scanda-
 „ le ne seroit-ce point de s'en être
 „ contenté après la publication
 „ d'un Livre où le Christianisme
 „ sembloit si violemment attaqué
 „ & de ne s'en pas contenter main-
 „ tenant après la publication d'un
 „ Livre, où l'Auteur peut errer
 „ sans doute, puisqu'il est hom-
 „ me; mais où du moins il erre en
 „ Chrétien, puisqu'il ne cesse de s'ap-

„ puyer pas à pas sur l'Évangile ;
 „ C'étoit alors qu'on pouvoit m'ô-
 „ ter la communion, mais c'est à
 „ présent qu'on devoit me la ren-
 „ dre. Si vous faites le contraire ;
 „ Messieurs, pensez à vos conscien-
 „ ces : pour moi, quoi qu'il arrive,
 „ la mienne est en paix.

„ Je vous dois, Messieurs, & je
 „ veux vous rendre toutes sortes
 „ de déférences ; & je souhaite de
 „ tout mon cœur qu'on n'oublie
 „ pas assez la protection dont le
 „ Roi m'honore, pour me forcer
 „ d'implorer celle du Gouverne-
 „ ment. Recevez, Messieurs, je
 „ vous supplie, les assurances de
 „ tout mon respect.

„ Je joins ici la copie de la Dé-
 „ claration sur laquelle je fus ad-
 „ mis à la communion en 1762. &
 „ que je confirme aujourd'hui.

C O P I E

De la Lettre de M. ROUSSEAU à Mr. le
Professeur DE MONTMOLLIN
à Motier le 24 Août 1762.

LE respect que je vous porte
 & mon devoir comme votre pa-
 roissien m'obligent avant d'ap-
 procher de la Ste. Table, de vous
 faire de mes sentimens en ma-
 tiere de Foi une Déclaration de-
 venue nécessaire par l'étrange pré-
 jugé pris contre un de mes Ecrits,
 sur un réquisitoire calomnieux
 dont on n'apperçoit pas les prin-
 cipes détestables: Il est fâcheux
 que les Ministres de l'Evangile se
 fassent en cette occasion les ven-
 geurs de l'Eglise Romaine dont
 les Dogmes intolérables & fan-
 guinaires sont seuls attaqués &

„ détruits dans mon Livre, suivant
 „ ainsi sans examiner une autori-
 „ té suspecte, faute d'avoir voulu
 „ m'entendre, ou faute même de
 „ m'avoir lu.

„ Comme vous n'êtes pas, Mon-
 „ sieur, dans ce cas-là, j'attends
 „ de vous un jugement plus équi-
 „ table. Quoi qu'il en soit, l'ou-
 „ vrage porte en soi tous les éclair-
 „ cissimens, & comme je ne pour-
 „ rois l'expliquer que par lui-mê-
 „ me, je l'abandonne tel qu'il est
 „ au blâme ou à l'approbation des
 „ sages, sans vouloir le deffendre
 „ ni le desavouer.

„ Me bornant donc à ce qui re-
 „ garde ma personne, je vous dé-
 „ clare, Monsieur, avec respect,
 „ que depuis ma réunion à l'Eglise
 „ dans laquelle je suis né, j'ai
 „ fait toujours de la Religion Pro-
 „ testante une Profession d'autant

„ moins suspecte qu'on n'exigeoit
„ de moi dans le pays ou j'ai vé-
„ cu , que de garder le silence
„ & laisser quelque doute à cet é-
„ gard pour jouir des avanta-
„ ges civils. J'étois enclin pour
„ ma Religion. Je suis attaché à
„ cette Religion véritablement &
„ sincèrement, & le serai jusqu'à
„ mon dernier soupir ; je desire
„ d'être toujours uni extérieure-
„ ment à l'Eglise comme je le suis
„ dans mon cœur, & quelque con-
„ solant qu'il soit pour moi de
„ participer à la Communion des
„ fideles , je le desire, je vous le
„ proteste, autant pour leur édi-
„ fication, pour l'honneur du cul-
„ te, que pour mon propre avan-
„ tage, car il n'est pas bon qu'on
„ pense qu'un homme de bonne
„ foi qui raisonne ne peut être
„ membre de J. C. J'irai, Monsieur,

„ recevoir de vous une réponse
„ verbale, vous consulter sur la
„ maniere dont je dois me con-
„ duire en cette occasion, pour ne
„ donner ni scrupule au Pasteur
„ que j'honore, ni scandale au
„ Troupeau que je voudrois édi-
„ fier. ”

N^o. V.

REPRÉSENTATIONS

*Des Anciens, Membres du Consistoire
admonitif de Motier & de Boveresse,*

*à Mr. le Président, & à Messieurs du
Conseil d'Etat.*

MESSIEURS,

„ **L**ES Anciens soussignés, Mem-
„ bres du Consistoire admonitif
„ de Motier & de Boveresse, pren-
„ nent la liberté d'exposer à Vos

„ Seigneuries, disant qu'infiniment
 „ allarmés d'être réquis à délibérer
 „ sur un cas qui surpasse nos foi-
 „ bles connoissances, nous venons
 „ supplier V. S. de vouloir nous
 „ donner une direction pour notre
 „ conduite sur les trois chefs sui-
 „ vants.

„ 1^o. Si nous sommes obligés de
 „ sévir & scruter sur les croyan-
 „ ces & sur la Foi? A ce premier
 „ article nous avouons ingénue-
 „ ment notre insuffisance pour la
 „ Théologie, estimant que l'on ne
 „ peut raisonnement en exiger de
 „ nous, ayant toujours cru que le
 „ devoir de notre charge étoit bor-
 „ né à simplement délater & ré-
 „ primer les déréglemens scanda-
 „ leux, & l'irrégularité des mœurs
 „ sans vouloir empiéter sur l'Auto-
 „ rité Souveraine de qui nous dé-
 „ pendons.

„ 2. Si un Pasteur peut & doit
 „ avoir deux voix délibératives
 „ dans son Consistoire? Sur ce 2.
 „ chef, le Consistoire de Motier
 „ & de Boveresse est composé de
 „ six Anciens, ayant Mr. son Pas-
 „ teur pour Président. Et cette ma-
 „ xime une fois introduite, les
 „ Anciens ne serviroient dans les
 „ délibérations que d'ombre à
 „ moins de l'unanimité entre eux.

„ 3. Et enfin, si Mr. le Diacre
 „ du Val de Travers, a droit de
 „ séance, & de voix délibérative
 „ dans le Consistoire de Motier &
 „ de Boveresse?

„ A ce dernier article il nous
 „ paroît que si Mr. le Diacre veut
 „ se prêter à la correction il doit
 „ aussi s'employer à l'instruction
 „ & à l'édification; & que Mrs. les
 „ Pasteurs ne doivent point l'em-
 „ pêcher de faire les Cathéchismes

„ qu'il doit légitimement à la Cha-
 „ pelle de Boveresse.

„ Oui, Messieurs, le 1^{er} Article
 „ de nos très humbles remontran-
 „ ces nous allarme, puisqu'il sur-
 „ passe & notre pouvoir & nos foi-
 „ bles connoissances: & les deux
 „ autres nous intéressent d'autant
 „ plus qu'attachés à notre devoir
 „ & jaloux de le remplir, nous
 „ pourrions être repris pendant que
 „ nous serions parfaitement inno-
 „ cens. Nous nous flattons donc
 „ dès-là que Vos Seigneuries vou-
 „ dront bien nous diriger par leur
 „ arrêt, & ce nous fera un nou-
 „ veau motif d'adresser à Dieu les
 „ vœux les plus sincères pour la
 „ conservation de Messieurs du
 „ Conseil d'Etat.”

L'original signé par

A. H. Bezancenet, L. Barrelet,

A. Jeanrénaud, A. Favre.

CE fut en conséquence de la Lettre que Mr. Rousseau envoya au Consistoire au lieu d'y comparoître en personne, que les Anciens adresserent au Conseil d'Etat les Représentations qu'on vient de lire. Le lundi d'après, c'est-à-dire le 1. Avril, le Conseil d'Etat fut assemblé ; il fut décidé d'une voix unanime que, par respect pour le Roi, par considération pour Mylord Maréchal, Mr. Rousseau seroit encore sous la protection immédiate du Gouvernement, sous celle des Loix comme Bourgeois de Couvet. Le même matin on dépêcha un Messager d'Etat, avec cette décision au

Châtelain de Motier, avec ordre de protéger Mr. Rousseau, contre toute attaque de Consistoire & de Classe, enjoignant au Philosophe de ne point comparoître, ni répondre, quelques citations qu'on lui en fit, à moins d'avis ultérieurs.

Sur la 1^{re}. Question de la représentation des Anciens; décidé qu'un Consistoire ne devoit point se mêler de sévir & de scruter les consciences & les croyances.

Sur la 2^{de}. Question touchant les deux voix délibératives du Ministre; décidé qu'il n'en pouvoit avoir qu'une comme Pré-

sident lorsqu'il étoit question de détablir.

La 3^e. Question touchant le Diacre de Boveresse renvoyée à l'examen. Il est bon de remarquer ici que ce Diacre est payé par deux Communautés pour faire le Cathéchisme; il ne le fait point, les Ministres de Motier & d'autres lieux circonvoisins s'en servant comme d'un suffragant donné par la Classe.

F I N.

LET TRES
D'UN
ALLEMAND
À L'AUTEUR
DE
L'ESPION CHINOIS.

Si natura negat, facit indignatio versum;
Juvenal: Sat. I. vs. 79.

BICHARD MOISEWITZ

1910-1911



JE présente ces lettres au public. L'indignation contre un auteur licentieux les a dicté; je n'ai pu voir, sans une vive émotion, qu'un homme obscur, & dont les mœurs ne sont rien moins qu'irreprochables, osât se jouer aussi impunément des choses des plus sacrées.

La façon injurieuse dont il traite la France sa patrie; le ridicule qu'il prétend jeter sur la nation Angloise, chez laquelle il a pris un asyle, m'ont fait envisager cet homme comme le dernier des ingrats. Comme tel, je n'ai pas crû devoir le ménager; ne connoissant point de vice plus détestable que l'ingratitude, je dis dans ces Lettres, tout ce que mon indignation me feroit dire à l'auteur en personne.

J'essaye d'ailleurs, de venger la Religion, les Princes, les Ministres, le Genre humain &c. Ces objets sont trop intéressans, pour que l'on puisse garder le sang froid avec un homme, qui se sert des armes les plus grossières pour les attaquer. Le ménager, ce seroit lui faire trop d'honneur.

Je demanderois donc grace à mon Lecteur, sur quantité d'expressions trop fortes qu'il

trouvera dans ces Lettres ; mais comme je suppose , qu'il ne les lira , qu'après avoir vu l'Espion Chinois , je me flatte aussi que le public trouvera , que je ne combats mon homme qu'avec des armes parfaitement égales. Un chien enragé qui mord tous ceux qui se rencontrent sur son passage , ne peut être assommé que sous les coups les plus rudes , & un auteur qui blasphème & qui vomit des injures contre les têtes couronnées , doit s'attendre qu'on lui parle des prisons & de l'échafaut , trop heureux s'il échappe à l'une & à l'autre.

Voilà ce que j'avois à dire au public à l'égard de ces Lettres ; quant à mon adversaire , je dois l'avertir qu'il perdrait son tems à me riposter ; autant de coups en l'air. Je n'ai pû voir d'un œil tranquile , qu'il insultât au choses les plus sacrées dans la société civile , mais je garderai un profond silence sur tout ce qu'il lui plaira d'écrire sur mon compte ou sur celui de ces Lettres. Après ce qu'il ose dire des Souverains , je puis m'imaginer ce qu'il osera dire d'un particulier. Nôtre correspondance deviendrait une querelle de poissarde , & je n'ai point fait mes études aux Halles.

L E T T R E S

D'UN

A L L E M A N D







À L'AUTEUR DE L'ESPION CHINOIS.



L E T T R E I.

De Geneve le 1 Dec
cembre 1764.

MONSIEUR,



 L y a quatre semaines que votre
 Livre intitulé l'*Espion Cbinois*, a

 I 
 paru ici. Il suffit qu'un Ouvrage


 affiche un air de nouveauté, pour
 qu'il soit lû de tout le monde;
 aussi s'est on arraché celui-ci des mains
 pour l'avoir, & si votre Libraire ne vous
 trompe pas, vous devez assurément être très
 satisfait du compte qu'il doit vous avoir
 rendu de sa recette de *Geneve*.

Ce n'est pas pourtant que l'idée de votre
 Livre soit nouvelle, il s'en faut, comme
 vous avez la bonté d'en adopter le terme,
 de *vingt milles lieues* que cela ne soit. *L'Es-*
spion Turc, *les Lettres Juives*, *les Lettres*
Persanes, & *Caballistiques* ont devancé
 votre *Cbinois*; cependant comme le voya-
 geur que vous faites trotter en *Europe* s'an-
 nonce pour un habitant de la *Cbine*, & que

ce peuple en fait de discernement & de politique, l'emporte sur toutes les nations du monde, le public s'attendoit apparament à lire du *merveilleux*; il se flattoit, que votre *Espion*, en faisant honneur au génie de sa nation, auroit saisi des Objets intéressans, qui auroient peut être échappés à ses dévanciers.

Nos Professeurs sur tout, à la lecture du titre, avoient d'abord conçu une grande idée de votre ouvrage. Ils espéroient que *l'Envoyé secret de la Cour de Peking qui examine l'état présent de l'Europe*, deviendrait un auteur classique dans leurs Ecôles, que ce Docteur de *l'Asie* pourroit enseigner aux jeunes *Européens* le fort & le foible de leur patrie, & qu'un *Mandarin* respectable & éclairé formeroit des sujets capables de servir un jour utilement leurs Souverains, en les instruisant des intérêts respectifs de tous les Princes. J'ignore ce qu'ils en pensent à l'heure qu'il est, & je n'entreprends pas non plus de vous instruire du jugement que le public en son particulier porte de votre livre; je vois seulement que depuis quinze jours, l'on ne se parle plus qu'à l'oreille dans nos cercles de *l'Espion Chinois*, sur tout lorsqu'il y a beaucoup de jeunes gens, & l'on m'a assuré que les peres de famille avoient fait prier instamment tous les Libraires de ne point vendre ce Livre à leurs enfans, à la charge de leur en payer le double. Il est certain qu'à cette sollicitation; on ne le voit plus exposé dans aucun magasin.

gafin. Les exemplaires qui se trouvent encore chez les Libraires sont derobés aux yeux du public, & occupent ensemble avec d'autres méchans-auteurs, quelque coin obscur & reculé de la Boutique.

Voilà, Monsieur, ce que je sçais en gros du succès de votre livre, & ce qui me fait croire que le public ne l'envisage pas absolument comme un des plus orthodoxes.

Quant à moi, quoique je sois actuellement habitant de *Geneve*, il est bon de vous prévenir que je suis *Allemand*. Mon style d'ailleurs m'eut trahi peut être, & comme je ne me propose que d'écrire l'exacte vérité dans ces Lettres, je n'ai besoin d'emprunter le nom d'aucune nation. La mienne tient à titre de vanité d'être vraie; je ne veux donc passer ni pour *Turc*, ni pour *Persan*, ni pour *Chinois*, & duffiez vous m'en trouver cent fois plus mauffade, je fais gloire d'être *Allemand*. Comme tel je n'ai rien plus à cœur que de procurer à mes compatriotes tous les avantages qui peuvent dépendre de moi. Une compilation d'événemens singuliers m'éloignant pour un tems de ma patrie, je tache de lui rendre mon absence utile, je lui fais part de tout ce que je crois pouvoir contribuer à l'augmentation de ses connoissances. Les yeux toujours fixés sur ce point de vuë, j'avois formé le dessein de traduire votre *Espion* dans la langue de mon país, au risque de le faire parler aussi mal l'*Allemand*, que vous le faites parler pitoyablement le *François*. Je

me mis de fuite à l'ouvrage, & je fis fort mal. J'aurois pû m'épargner la traduction presque entière du premier volume, si, comme j'aurois dû le faire, j'avois commencé par lire le livre entier.

Un zèle trop ardent, & ma vivacité naturelle m'emportèrent dans cette occasion. Il est vrai que dès la sixième Lettre je m'aperçus que l'impartialité, & le respect pour les souverains n'étoient pas absolument toujours les guides de votre voyageur : cependant je ne me rebutois point, & je ne m'attendois pas que l'imprudencé, le mensonge, & la calomnie galopperoient toujours en croupe. J'abandonnois la traduction au moment que j'aperçus votre *Espion* en si mauvaise Compagnie, & je me suis bien gardé de le présenter si mal accompagné à mes compatriotes; cependant comme je ne veux point perdre absolument ces derniers de vue dans cette occasion, & que quelqu'autre moins scrupuleux sans doute que moi pourroit traduire votre livre en *Allemand*, je veux m'occuper du soin de prévenir ma patrie sur le compte de votre *Cbinois*. Je l'avertirai que bien loin qu'il soit un *Envoyé secret* & un *Mandarin* respectable, ce n'est qu'un vil imposteur, qui a été obligé de quitter la *France*, pour y avoir aussi mal entendu ses intérêts que ceux du Royaume; qu'il a successivement infecté le *Portugal*, les *Pais-Bas* &c. du poison de ses propos, & de ses misérables écrits, & qu'il abuse maintenant de la liberté que lui

laisse

laisse la nation respectable chez laquelle il habite, au point de dire d'elle même & de toutes les autres des faussetés que sa plume seule peut enfanter, & qui pour le bonheur du genre humain n'ont jamais existé que dans sa cervelle. Je passerai toute la Correspondance *Cbinoise* en revuë, & faisant grace à la platitude du style & des expressions, je ne m'attacherai qu'aux sujets. Je redigera cet examen en forme de Lettres, *puis qu'enfin Lettres-y-a;*

Je tacherai, Monsieur, de vous faire voir, que vous avez rendu un très mauvais service au public en mettant au jour des Lettres, qui sont presque autant des libelles diffamatoires, & d'avoir décoré du nom d'*Envoyé* un misérable qui n'a d'autre connexité avec le Corps Diplomatique que d'avoir servi quelque fois aux Envoyés d'Introducteur dans la ruëlle du lit de quelque fille. Vous voyez que je connois bien mon homme, & que s'il n'a pas eu honte d'écrire six volumes d'impertinences dans l'unique vuë de gagner de l'argent, je sçais bien aussi que le petit métier qu'il fait où il est, & qu'il le fait vivre, n'est guères plus honorable. Il faudroit pour l'ignorer, que je n'eus jamais vû son *bonnet de nuit* dans sa poche. Ce meuble qu'il avoit le front de montrer à tout le monde, étoit une marque certaine, qu'il méditoit pour la nuit quelque expédition de sa façon, & dans laquelle le plus souvent il ne seroit qu'à garder les manteaux.



L E T T R E I I.

Lorsque j'examine votre ouvrage en général, j'en trouve d'abord l'ordonnance des plus mal entendues. Vous assurez cependant le lecteur dans votre préface que *le fort de votre travail a porté sur le mécanique de ce Livre*, & l'on n'y aperçoit non-obstant qu'un arrangement baroc. Son architecture grotesque est peut-être tout ce qu'il tient de la *Cbine*.

Des pensées creuses, des phrases depourvuës de sens, des répétitions éternelles, & des contradictions sans nombre, voilà à peu près les matériaux de votre édifice. Il est vrai que la religion, la politique, les gouvernemens, l'histoire & les mœurs, en forment les divers appartemens, mais la profanation, l'indécence, l'ignorance, & la calomnie, sont les vilains meubles que vous y placez. Une mauvaise critique, une satire outrée, & une maussade & platte plaisanterie, sont les ornemens extérieurs de ce palais, & ces mots: *Envie de gagner de l'argent*, lui servent d'écriveau.

Tout livre doit avoir un but relatif au public, vous n'en avez eu d'autre que de multiplier vos espèces aux dépens de tout le genre humain. Vous avez mis les Rois & Dieu même à contribution, & au risque que le lecteur vous apostrophe, après avoir achevé de lire votre ouvrage, il lui en a
 CONTÉ.

couté son argent, & celui là à votre avis est toujours bon à prendre.

Je crois cependant que vous avez voulu faire rire quelquefois, par des prétendues pointes d'esprit. Je ne sçais si vous réussissez ailleurs ; ici je n'ai vû, que secouer la tête, & hauffer les épaules. Mon domestique cependant vient de me dire, que le valet de Chambre du President de **** s'étoit saisi de votre livre, qu'il avoit trouvé sur la table de son maitre, & que tous les soirs pendant que nous faisons la partie chez la Presidente on lisoit une douzaine de vos Lettres dans le cercle de l'antichambre ; il ajoute que tous les Laquais se tiennent les côtés de rire & que toute la livrée ne jure que par l'*Espion Chinois*.



L E T T R E I I I.

SI les abeilles savent tirer du miel des plantes les plus viles, il faut convenir qu'il y a des hommes qui possèdent le détestable talent de succer le venin de tous les objets. Personne au monde ne le possède, je crois, ce talent dans un plus éminent degré que vous. Les sujets les plus respectables dans la société civile sont défigurés aussi-tôt qu'ils vous ont passé par les mains. Le dirai-je ? La Religion n'est plus qu'un ridicule, les Souverains paroissent des polissons, les Ministres des fripons, les Ambassadeurs des

scélérats, les Gouvernemens font les gîtes de l'ignorance, & les Tribunaux ceux des crimes les plus atroces. L'honneur n'est qu'un fantôme, la gloire une chimère, les hommes des monstres, les femmes des furies, tout le genre humain un tas de boue; semblable à une espèce de mauvais peintres, vous ne peignez jamais qu'en laid, vos esquisses ont un air de vérité, mais vos couleurs sont affreuses. Ce n'est pas, qu'avec beaucoup d'imagination, vous ne saisissiez quelque fois des teintes vraies, des attitudes naturelles, mais vos ombres sont si chargées qu'elles offusquent tout le tableau. La calomnie gagne si fort le dessus, sur les vérités qui vous échappent, que ces dernières deviennent presque imperceptibles, & que le lecteur les perd entièrement de vuë. Il n'y a pas jusques à vos éloges qui ne semblent cacher une sorte de poison, & de la façon dont vous les dites, on seroit tenté de les prendre pour des injures.

Pour pouvoir tirer quelque parti de votre livre, il faudroit pouvoir le passer par un écumoire; de six mauvais Tomes que vous avez donné au public, on en feroit peut être la moitié d'un; le reste pour le bien du genre humain devoit être condamné au feu.

Je vous destine une douzaine de Lettres, dans lesquelles je tacherai de vous prouver en détail ce que je viens de vous dire ici en gros.

LET.



L E T T R E I V.

Rien ne prouve plus incontestablement la stérilité des pensées dans un auteur, que lorsqu'il s'attache à mordre sur la Religion, & sur les differens cultes. Ce sont cependant là vos chevaux de bataille. La Religion est l'objet continuel de vos fades plaisanteries, & vous avez besoin des prêtres pour faire briller votre esprit à côté de leurs fatuités.

Tout le monde a sçu avant vous, que les schismes & le fanatisme ont attirés de grands malheurs sur le genre humain, mais c'est confondre les idées, que d'attribuer à une chose des effets qui ne le sont que de l'abus. Tout Culte quel qu'il soit a la Divinité pour objet. La forme extérieure sous laquelle les mortels lui portent leurs differens hommages n'y fait rien, & il suffit à tout homme sage & vertueux de sçavoir, que dans toutes les Religions on croit adorer un Etre suprême, pour qu'il n'en fasse jamais un objet public de dérision.

Cependant je pourrois excuser un *Lutber*, de relever les ridicules qu'il croiroit trouver dans les cérémonies de l'Eglise de *Rome*; je pourrois passer à *Calvin*, de se moquer ouvertement des erreurs de *Lutber*; l'un & l'autre prétendroit par là donner du crédit à son nouveau Dogme; mais je ne pardonne point, qu'un auteur qui n'ambi-

tionne pas de se mettre à la tête de quelque nouvelle secte prenne à tâche de se jouer de toutes les Religions sans avoir d'autre but que celui de faire rire, & d'attrapper des Guinées. Un Livre dont le crédit n'est établi que sur la profanation, ne sera toujours qu'un bien pitoïable ouvrage. Y a-t-il en effet rien de plus plat, de plus insipide, que de vous entendre dire : *que pour avoir un billet de retenue dans le Ciel, on n'a besoin chez les Chrétiens que de se baisser & de prendre ?* & lût-on jamais rien de plus extravagant, que les lettres 35. 36. 37. & 38. de votre second volume ? que de miseres, Grands Dieux ! que de fausses assertions ! quel pitoïable jeu de mots ! Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire, que c'est à tort que vous tachez de renverser tout le sistême de la *foi*, d'anéantir la croïance des *miracles*, & de revoquer les *reliques* en doute. Il y a dans vous même quelques rapports analogues à ces trois choses. Je ne vois pas qu'il faille plus de foi pour croire le Saint Pere infallible, qu'il n'en faut pour vous croire homme d'esprit. Il est certain, que le Pape, comme un autre homme, est sujet à se méprendre, & il est évident, que vous dites des choses qui n'ont pas le sens commun. Vous voyez donc qu'il n'y a que *la foi* qui tienne, les preuves sont contre vous, tous deux il faut vous en croire sur votre parole ; à l'égard des *miracles*, je serois moins étonné, que l'image de *Ste Brigitte* guerisse des bras & des jambes cassées, que

que je le fais de voir, qu'aucun fujet zélé des Souverains que vous outragez si effrontément ne vous les ait encore rompus. Votre existence est un *miracle*, & je prendrois peut-être votre cervelle pour une *relique* de celle du fameux *Swift* (*), ne fut-ce qu'elle est si sèche & si dérangée, qu'on pourroit également la prendre pour celle de quelque vieux Singe.

Mais enfin je veux bien convenir un instant avec vous, que la Religion naturelle & du bon sens soit la véritable; avouez cependant, qu'il y a une imprudence extrême à combattre ouvertement les préjugés des autres cultes, préjugés d'autant plus respectables qu'ils sont les liens les plus indissolubles de la société & les plus fermes appuis des trônes. Tout ce qui se fait au nom d'un Dieu, a eu de tout tems plus de force que ce qui n'a eu pour motif que le droit d'un pouvoir arbitraire.

Les Souverains les plus sages ont senti de tout tems la nécessité d'appuyer la puissance de leur Trône sur une Puissance supérieure. Un peuple accoutumé à un culte pénible, n'en est que plus docile aux volontés de ses supérieurs; s'il plie humblement sous le joug de sa Religion, il obéira sans murmurer aux loix de son Souverain.

Ja-

(*) Les trois Tomes de la Religion des Juifs & de la Religion Chrétienne qui se trouvent en abrégé dans le premier Volume de l'*Espion Chinois* sont du fameux Docteur *Swift*.

Jâmais peuple ne fut moins enclin à la révolte que le peuple des Juifs ; son dogme demandoit de la docilité , il lui apprenoit à obéir , & il est rare qu'une nation , qui remplit avec exactitude les devoirs extérieurs que sa Religion lui impose envers l'être suprême , se refuse à ceux qu'il doit à son Souverain. Ajoutez encore une Reflexion à celle-là.

Une Mort ignominieuse , un suplice momentané , peut effrayer le crime , l'idée d'une éternité l'arrête , l'anéantit. Si un homme accablé sous le poid du malheur étoit persuadé , que la main du Bourreau avec le fil de sa vie tranchât en même tems celui de toutes ses peines , & qu'il ne vit rien au delà des barrières du tombeau , le suplice seroit pour lui un objet désirable ; il deviendroit criminel , pour cesser bientôt d'être malheureux. Vous voyez donc , que le bon ordre dans la société civile , la tranquillité publique , & la décence dans les mœurs , sont les suites toutes naturelles de l'attachement du peuple à sa Religion.

Tel Prince a peut être foulé aux pieds tous les préjugés vulgaires , qui seroit au désespoir , que tous ses sujets en eussent fait autant. Je ferois peu de cas , n'en déplaise au Pedagogue de nôtre Siecle (*J. J. Rousseau*) d'une Armée , dont les Soldats n'auroient aucune Religion. L'homme qui n'envisage d'autre bien que son existence actuelle , tachera de la perpétuer autant que cela dependra de lui ; ne connoissant rien

rien au de-là de la vie, il fuira les occasions, où il la croira en danger, & il est à parier, qu'il lachera le pied le jour d'une bataille. Le *Turc* au contraire, qui croit voir les portes du Paradis ouvertes, des belles femmes toutes nuës qui lui tendent les bras, & des ruisseaux de vin, dont il pourra se souler, se bat comme un démon, méprise la mort, & ne la regarde que comme un passage à une vie heureuse. *Mabomet* cet homme unique, Législateur, Pontife, & Souverain de sa Nation, ne devoit tous ces titres pompeux qu'à son Alcoran, & à la façon dont il l'avoit accommodé au génie & aux inclinations du peuple. Tant il est vrai, qu'une Religion qui flattera la passion dominante d'une Nation, sera sûre d'en être bien reçue. C'est le bandeau qui lui couvre les yeux. Vouloir l'arracher c'est la démarche d'un insensé, d'un fou; Tout auteur qui s'attache dans ses écrits à une telle entreprise, ne peut être regardé par les Souverains, que comme un ennemi déclaré de leur puissance, & qui sappe les fondemens de leurs Trônes. Tourner la Religion en ridicule c'est vouloir la détruire, l'anéantir; elle ne sçauroit subsister, si elle devient l'objet du mépris & de la risée.





L E T T R E V.

LES Princes sont les représentans de la Divinité sur terre, comme tels leurs personnes doivent être des objets sacrés, & respectables pour tout homme de bon sens.

Leur rang qui les met hors de notre niveau, doit encore les mettre à l'abri de notre satire. Un auteur, qui dans ses écrits a le front d'outrager les Souverains en général, & d'insulter en particulier à son Prince, est à coup sur, un très mauvais Citoyen. Il franchit les bornes de la dépendance naturelle dans laquelle il est né, & ne pouvant être considéré comme un membre d'aucune société particulière, il en deviendra bientôt un très dangereux pour la société générale. Peut-on regarder comme un effet de la liberté de penser & d'écrire; un pamphlet insensé qui attaque avec une audace indiscrete, le trône, & ceux qui sont les dépositaires de l'autorité du Gouvernement? & qu'apprend un tel détestable écrit à l'homme sensé? Ce n'est cependant que pour se livrer sans contrainte à la fureur d'outrager les Souverains, que l'on voit passer d'ordinaire des esprits remuans sous un ciel où l'on puisse imprimer à son gré tout ce que l'on imagine. Dans le fond des pertes semblables enrichissent la patrie; heureuse, si elle ne renferme plus dans son sein aucun Citoyen qui ressemble à ces indignes

dignes transfuges , toujours déplacés dans tous les Gouvernemens. Un reste de honte , & une conviction intérieure qui leur dit , qu'ils sont indignes de porter le nom d'aucune nation civilisée , leur fait emprunter ceux des nations barbares , ils se disent *Turcs* , *Persans* , *Chinois* , mais ils ne pensent pas , qu'il n'y a pas jusques à ces peuples qui ne désavouassent de tels Citoyens , & que le *Mandarin Cham-pi-pi* auroit la bastonnade à *Pekin* , tandis que par un effet de la bonté , propre au seuls *Européens* , il se promène tranquillement dans les rues de *Londres*.

Combien un état ne seroit-il point malheureux & à quelles révolutions cruelles ne seroit-il point exposé , si , parmi ceux qui sont à la tête des affaires , & auxquels les Rois confient une partie considérable de leur autorité , ils s'en trouvoient beaucoup qui pensassent comme vous , qu'il fut permis de heurter de front & les Princes & leurs actions ? Heureusement pour la tranquillité publique , des sentimens si bas , si licentieux ne sont renfermés que dans des ames qui croupissent dans l'obscurité. Ce sont des petits roquets que l'on veut bien laisser japper à leur aise.

Je ne puis cependant m'empêcher de repasser en revue avec votre *Chinois* quelques traits marqués au coin de la plus audacieuse calomnie vis-à-vis plusieurs têtes couronnées. Vous pourriez d'ailleurs m'accuser de fausses imputations , & je suis bien aise

de ne vous ressembler en rien. Pourquoi faut-il hélas ! que pour vous confondre , ma plume retrace les mêmes indignes propos , qui semblent être si familiers à la vôtre.

Le Roi de *France* , dites vous , est le *Roi des Gueux* (*). Voyons de quelle autorité vous appuyez cette lâche assertion contre votre Souverain ? lorsque vous la mettez dans la bouche de votre *Cbinois* , il n'avoit encore vu que le port de l'*Orient* , il traversoit la *Bretagne* , qui n'est assurément pas la Province la plus riche de la *France* , & puisque vous faites courir quelques *mandians* à côté de la voiture publique , que vous presentez aux yeux de vos lecteurs un tableau aussi ridicule que faux , d'une femme entourée de trois enfans à la mamelle & d'un quatrieme mort , vous tirez modestement le rideau sur un tableau aussi effrayant , qui dégrade l'humanité & vous concluez , que le *Roi de France* est le *Roi des Gueux*. Convenez que voilà une Conclusion des plus ridicules , & qu'elle eut été infiniment plus juste , si embrassant la totalité de tous les sujets de la *France* , vous eussiez pu prouver , que ces derniers fussent tous auteurs , & que tous eussent le malheur de vous ressembler.

Dans un autre endroit vous vous oubliez au point de trancher le mot , & de dire impudemment que , le *Roi de France* ment

COZ-

(*) Pag. 17. du premier vol. de l'*Espion Cbinois*.

continuellement dans ses décrets (*) ; de bonne foi, croyez vous qu'à la *Chine*, un misérable qui auroit donné une telle infamie au public, auroit gardé la langue & la main, pour la dire ou pour l'écrire une seconde fois ?

Dans le fameux *Conseil d'Etat* que vous faites tenir à la *Livrée de Paris*, & dont vous parlez trop pertinemment pour laisser aucun doute que vous n'y ayez assisté souvent en personne, vous attaquez le *Roi de Prusse* : vous le traitez de *petit avorton de Couronne qui n'a que cinq pieds deux pouces de Royauté* (†), (terme aussi plat, aussi insipide qu'on en lut jamais) vous parlez de le faire *empoisonner* (§), vous le mettez aux prises avec la *Sainte Vierge*, vous voulez qu'elle soit sa prisonnière de guerre, afin qu'il puisse traiter de sa rançon avec son fils *J. C.* (‡) &c. croyez vous, qu'en mettant ces propos insensés dans la bouche des *Laquais*, *Frédéric* soit homme à prendre le change ? ah ne vous y trompez pas ; Ce Prince plus d'une fois a montré à l'*Europe* qu'il sçait démasquer ses ennemis les plus adroits. Ici il reconnoitra assurément le scélérat impudent qui l'outrage sous le masque honteux de la livrée. *Il enseigne, dites vous, à tous les Souverains à s'habiller*
à

(*) Pag. 127. du premier Tome de l'*Espion Chinois*.

(†) Pag. 266. du premier Volume de l'*Espion Chinois*.

(§) Ibid.

(‡) Ibid.

à la Prussienne , à marcher à la Prussienne , à faire l'exercice à la Prussienne , à porter les armes à la Prussienne , à camper à la Prussienne , à battre à la Prussienne , à vivre à la Prussienne & à se tuer à la Prussienne (*). Eh, ne craignez vous pas , que ce Roi , qui donne toutes ces leçons à tous les Princes , ne venge sur vous , leurs querelles & la sienne , & qu'il n'apprenne à la Chine , comment l'on punit à la Prussienne les calomniateurs & les misérables qui osent attaquer sa gloire immortelle.

En faveur de mille croisades que le Roi de Portugal vous fit payer ou à votre Chinois (car c'est tout un) , par ce que ce dernier , avec une effronterie qui lui est propre , avoit présenté au Ministre , des plans , bons en apparence , mais à l'exécution desquels il n'entendoit rien , lui font dire que ce Roi est bon , généreux & juste. Il a raison : car par un effet de la justice de ce Prince , le faiseur de projets perdit sa pension au bout d'un an , & fut chassé comme un mauvais sujet du Portugal.

Les éloges qu'il donne au Roi d'Angleterre , à celui de Sardaigne , au Duc Charles de Lorraine &c. ne peuvent guères flatter ces Princes , s'ils connoissent la bouche de laquelle ils partent. Il y a des gens dont il faut connoître le cœur , pour savoir que toutes leurs paroles coulent d'une source impure.

(*). Pag. 62. du Vol. III. de l'Espion Chinois.



L E T T R E V I.

SI la distance immense qu'il y a de votre individu au Trône, vous met en quelque sorte à l'abri du ressentiment des personnes sacrées qui les occupent, & si toutes les misères que vous dites des Princes ne peuvent guères devenir des objets de leur vengeance personnelle, il n'en est pas tout à fait de même des injures que vous vomissez contre les *Ministres d'Etat* & les *Ambassadeurs*. Ce n'est pas qu'il y ait encore l'ombre d'un niveau entre vous, & le plus petit chargé d'affaires de *St. Marino*. La distance de l'*Europe* à la *Cbine*, est tout juste la mesure qu'il y a de vous, au moindre avorton du Corps Diplomatique. Mais si, comme le dit bien Monsieur de *Voltaire*; *C'est le propre des grands hommes d'avoir de méprisables Ennemis* (*), leur vengeance devient aussi pour eux une affaire d'obligation. Ce sont ces *Ministres d'Etat*, ces *Chefs de la Police*, ces *Magistrats établis pour reprimer la licence des Auteurs effrontés*, qui seront obligés par devoir d'exercer contre vous, les fonctions de leurs charges respectives. La Bastille à *Paris*, *Newgate* à *Londres*, les *Plombs* à *Venise*, ou quelque autre prison en *Espagne*,

(*) Essai de Mr. de *Voltaire* sur l'Histoire, *Ecrivains du temps de Louis XIV.*

en Portugal, ou ailleurs vous attend, & votre livre vous assure un logement aux fraix & dépens du Souverain prèsque dans tous les Païs de l'Europe.

Les Ambassadeurs, dont vous ravalez le Caractère respectable, au point de les promener dans des Maisons de debauché, où vous faites naître entre eux une dispute de préséance en fait de prostitution (*), ne fauroient voir, sans une vive indignation, qu'en insultant si grossièrement leurs personnes, vous insultiez en même tems, les Souverains dont ils sont les représentans; Tel *Ministre vieux comme Saturne qui n'a pas, comme vous dites, derangé depuis trente ans un Cheveu de sa Perruque* (§), n'attend peut-être que le moment, pour vous payer cher un bon mot aussi insipide, & s'il ne quitte l'Angleterre qu'à la fin du monde (**), il aura soin que sa vengeance précède au moins son rappel. „ Il me semble, dites vous, que „ les Princes Chrétiens ne sont pas assez scrupuleux sur le choix de ceux qui doivent les représenter dans les Cours étrangères. C'est en „ quelque maniere avilir les Couronnes, que de „ confier leurs intérêts à des hommes qui ne ressemblent en rien à ceux qui les portent. On dit „ que ce n'est qu'une Copie, mais cette Copie doit „ avoir quelque rapport avec l'original (§§). „ Ce

(*) Pag. 159. du premier Tome de l'Espion Chinois.

(§) Pag. 80. du Tome IV. de l'Espion Chinois.

(**) Ibid.

(§§) Ibid.

Ce sont là vos propres termes ; Ne croiroit-on pas à vous entendre , que lié d'intimité avec tout le Corps Diplomatique , vous connoissez à fond le caractère de tous les Ambassadeurs & de tous les Envoyés ? Ne seroit-on pas tenté d'imaginer , que vous avez fouillé les recoins les plus secrets de tous les Cabinets des Souverains ; que vous y avez acquis une connoissance parfaite de leurs intérêts reciproques , & que pour le bien de leurs Etats , ils auroient du vous consulter sur le choix de leurs Ministres dans les Cours étrangères ? Vous vous trompez cependant assez lourdement , lorsque vous vous attachez sur le maintien extérieur d'un Ministre , & que vous semblez exiger quelque rapport analogue de la figure de l'Ambassadeur à celle de son maître. Les exemples journaliers prouvent , que tel Prince est très bien servi par son Envoyé , dont l'extérieur , aussi bien que le caractère , ne ressemble aucunement au sien. Vous ignorez , que le choix que fait un Monarque des personnes qui doivent le représenter dans les Cours étrangères , est la pierre de touche de sa prudence & de son discernement.

Tel Ministre qui *est toujours berissé , dont l'esprit semble être pris au Cheveux (*)* , & qui sera peut-être aussi rude dans ses manières que dans ses expressions , aura été choisi exprès , puisqu'un homme poli , & d'un

main-

(*) Tom. IV. pag. 80 & 81. de l'*Espion Chinois*.

maintien doux & affable , ne convenoit , ni au génie de la nation , ni aux intérêts du moment. Un homme de naissance n'est guères fait pour demander ; le rôle de solliciteur convient mieux à un Clerc de Notaire , ou de Procureur. Combien n'y a-t-il pas d'autres occasions , où les intérêts d'un Prince sage & éclairé exigent , que son Ministre ne fasse qu'un personnage muet ? Ce dernier aura soin pour lors de choisir un sujet qui lui convienne. Il prendra dans ce cas , un jeune homme fraîchement sorti du Collège , mais qui s'étant dépêché de prendre de l'embonpoint , en aura déjà assez pour *figurer* , c'est-à-dire pour remplir de sa rotondité le dedans d'une Berline , ou l'enceinte d'un fauteuil. Ce Ministre apprentif ne connoîtra à la vérité rien aux affaires , mais aussi ne doit-il dire ni faire que ce que le Ministère de sa Cour aura soin de lui macher régulièrement deux fois par semaine à l'arrivée du Courier. Si par hafard , il y a quelque Mémoire à présenter ou à recevoir , il aura une instruction pour tendre la main , ou pour la retirer. Qu'un tel Ministre fasse toujours *l'affaire* , aye un air *important* , & donne deux ou trois repas par semaine , il remplira parfaitement les vuës de son Souverain. C'est l'homme du bois , & il devoit l'être.

Il en est de même de nombre de personnages , que l'on voit souvent à la tête des affaires & du gouvernement ; un Prince , qui est lui même le premier Ministre de son

Ca-

Cabinet, le premier Contrôleur de ses Finances, & le premier Chef de la Justice, n'a des représentans de toutes ces Charges, qu'autant qu'il ne peut par état se dispenser d'en avoir. Sa grandeur y est intéressée, qu'il ait des figurans de toute espèce; ce sont des corps que son ame vivifie, & fait agir au besoin; aussi n'en paye-t-il exactement que la façon, la valeur intrinsèque n'entre pour rien dans le marché, & l'état modique des pensions fait foi du génie & de la grande étendue de l'esprit du Prince.

Vous voyez donc, Monsieur, avec combien peu de fondement un particulier est en état de juger du bon ou du mauvais choix que les Souverains font de leurs représentans, & de ceux, auxquels ils confient une partie de leur autorité. A l'égard de ces derniers, *il faudroit comme le dit le célèbre Auteur du siècle (Mr. de Voltaire) avoir vécu longtems avec un Ministre pour peindre son caractère; pour dire quel degré de courage ou de foiblesse il avoit dans l'esprit, à quel point il étoit prudent ou fourbe, sans compter que c'est le sort des Rois & des Ministres d'être toujours blâmés de ce qu'ils font, & de ce qu'ils ne font pas.*





L E T T R E V I I.

POUR porter un juste jugement des *hommes*, qui composent une nation, il ne faut point les examiner tous sous un même point de vuë. On pourroit, je crois, les partager assez naturellement dans deux Classes. Je mettrois dans la premiere, ceux qui s'occupent de leurs affaires, & dans l'autre, ceux qui s'occupent de leurs plaisirs. Il est vrai, que les subdivisions seroient encore infinies par la varieté de ces deux objets, mais la façon dont les hommes en général s'occupent de leurs affaires, & le degré de gout qu'ils prennent à leurs plaisirs, est pour l'ordinaire la pierre de touche de leurs caractères.

Chaque nation à cet égard a des marques distinctives, & pas une ne ressemble à l'autre. Le *François*, le plus souvent se fait un amusement de ses affaires, & une occupation de ses plaisirs. L'aisance de sa conception, & la vivacité de son esprit, lui évite un travail dur & pénible à l'égard des premieres, & la force de son imagination lui fait une affaire sérieuse des plaisirs souvent les plus frivoles. Dans le Tableau que vous faites de cette nation, je remarque que vous ne presentez jamais le *François* que du côté de ses plaisirs, & ce n'est pas assurément là le plus avantageux. Vous nous le faites voir à l'Opera, à la Comédie,

die , au Bal , à table , à côté d'une jolie femme. La frivolité , le desir immodéré de plaire , la suffisance , l'inconstance , la flatterie , le suivent dans tous ces lieux , mais il ne vous arrive jamais , de nous le présenter dans son Cabinet , occupé du soin de sa patrie , ou dans un Combat , défendant les droits de son Prince , avec une ardeur , & un désintéressement , qui pourroit servir d'exemple à d'autres nations. La prudence , le courage , le véritable honneur , & nombre d'autres vertus , auroient occupés une place très considérable dans le tableau du *François* , & c'étoit précisément là votre embarras ; comment le pinceau traçeroit-il , ce que le peintre n'a jamais connu ?

Il en est de même des autres nations , desquelles vous entreprenez de peindre le caractère. Comme il n'y en a point , qui n'ait quelque ridicule qui lui soit propre , vous avez grand soin de vous y attacher , & d'inférer tout de suite de ce ridicule sur le génie de toute la nation. La singulière taciturnité des *Anglois* , par exemple , vous les fait nommer *des Ours* , vous voudriez attribuer leur flegme à une stupidité naturelle , tandis que le monde entier connoit la profondeur du génie , la force de l'esprit , & la pénétration , qui caractérise cette nation respectable.

Vous ne traitez pas mieux les *Espagnols* , les *Portugais* & les *Italiens*. Les vertus de tous ces peuples semblent vous échapper ,

leurs vices ; leurs défauts seuls vous occupent. A cela vous me répondrez peut-être, que votre ouvrage est une critique, mais il est bon de vous faire remarquer, que le public ne prend point aisément le change à cet égard. L'erreur est trop grossière & le Lecteur dans ce siècle éclairé, fait distinguer la mauvaise satire d'avec la saine critique.

S'il est vrai que les hommes sont vicieux, & qu'ils ne se lassent guères du vice, il est permis aussi de le leur reprocher ; mais c'est à la façon de le faire que l'on connoit l'odieux Satire, ou le modeste Censeur. Les traits de l'un & de l'autre sont si marqués, qu'avec un peu d'attention l'on ne sauroit s'y méprendre. La seule malignité caractérise le premier, l'amour du vrai anime l'autre. Le poison de la satire est aussi pernicieux à la société, que le baume de la critique lui est salutaire, & si leurs objets souvent sont les mêmes, leurs effets sont bien différens. La satire semble se faire un plaisir d'exposer le vice dans toute sa honteuse nudité ; la critique ne le présente jamais qu'à côté de la vertu. Le premier tableau fait horreur, le dernier ravit ; entraîne l'ame vers le bel objet qui l'accompagne. Voyez vous même, Monsieur, si d'après ces caractères, qui distinguent la critique de la satire, vous croyez pouvoir en imposer encore au public, au sujet de votre *Chinois*.

J'oubliois encore de vous faire appercevoir,

voir, que le Censeur modeste & sage, ne s'avise jamais de s'attacher à des personnes, & encore moins de les nommer par leurs noms; Il en veut au vice, & non pas au vicieux; il veut corriger, mais il ne prétend jamais déshonorer. J'en rougis pour vous, lorsque dans votre livre je lis presque à chaque page les noms (*) des personnes les plus respectables par leur rang & par leurs qualités, & que vous outragez par les plus noires calomnies. C'est en vérité pousser l'impertinence à son plus haut degré. Dire, que le Grand est haut & vain, que le Riche est enflé, que le Financier est impertinent, c'est ce que le Grand, le Riche & le Financier même vous pardonneront, mais dire que Monsieur le Duc est.... que Monsieur le Prince est..... Ah lisez vous même Monsieur, lisez, & voyez si l'on peut vous pardonner.

(*) Je crois que c'est nommer les personnes par leurs noms, lorsqu'on parle d'un Contrôleur des Finances, d'un Ministre des affaires étrangères, de celui de la Marine &c., tandis qu'il n'y en a qu'un de cette espèce dans un Royaume, ou que l'on ne laisse dans un nom que quelques voyelles en blanc, auxquelles il est impossible de se méprendre.





L E T T R E V I I I.

QUoi donc les femmes mêmes, cette belle moitié de l'univers n'échappent point à votre médifance, & aux traits de votre plume empoisonnée. J'avois remarqué jufqu'ici, que les Satiriques les plus impitoyables, avoient pour l'ordinaire quelque objet favori, auquel ils faisoient une efpèce de grace, en le paffant entièrement fous fentence. Vous feul n'en avez point, & l'un & l'autre Sexe eft obligé d'effuyer vos mauvais traitemens, & votre humeur bizarre. On diroit que vous êtes un être tiers qui n'appartenez ni à l'un, ni à l'autre.

Il eft vrai, que lorsqu'un génie eft affez foible, affez mince, pour n'avoir de réalité que dans les ridicules, & dans les imperfections d'autrui, il ne doit point oublier affurément le Chapitre des femmes. La foibleffe de ce Sexe, ouvre une vafte carrière à un Auteur, qui ne veut barbouiller du papier, que pour groffir vite un volume, & pour multiplier fes efpèces. Mais c'eft auffi là, tout ce qu'il en arrive. L'utilité du public n'entre pour rien dans l'entreprise, & de milles tableaux que j'ai lu des femmes, il n'y en a pas un, qui les ait encore présenté ce qu'elles font en effet. Deux raifons rendent la chofe très difficile, pour ne pas dire absolument impoffible. La première eft, que les hommes ne

fe

se connoissent pas eux mêmes; & la seconde est, que les femmes se connoissent trop bien, pour nous livrer leur tableau.

Si nous avions une connoissance parfaite de notre propre cœur, ce seroit peut-être le seul chemin, par lequel nous pourrions parvenir à connoître celui de l'autre sexe. Quelques nuances ajoutées, quelques autres retranchées feroient bientôt de notre tableau celui des femmes. La différence n'est pas si considérable qu'on se l'imagine. Mêmes inclinations, mêmes vices, mêmes vertus, même sang, même cœur, la séduction de l'amour propre, l'aveuglement de la vanité, la corruption des plaisirs, & la fureur des désirs, se rencontrent également dans les deux Sexes. La différence de l'éducation & du genre de vie, les fait paroître dans un différent jour. Les hommes vont à visage découvert, les femmes prennent le masque des l'enfance : & le plus souvent l'emportent avec elles au tombeau. J'en ai connu qui sont mortes fort vieilles, & dont on n'avoit jamais approfondi le caractère, leur vie avoit été un énigme. Leur extérieur ne donne qu'une connoissance très imparfaite de leur intérieur; le caractère qu'elles présentent, fait la plus part du tems un contraste exact avec celui qui leur est propre. Le prendre à contre-sens seroit peut-être un moyen de le voir tel qu'il est.

Telle ne parle que mœurs, qui n'est qu'une libertine, d'ingénuité, qui n'est qu'une

artificieuse, de désintéressement, qui n'est qu'une avare, & de modestie, qui n'est qu'une emportée. Ce n'est pas qu'on ne rencontre en effet toutes ces vertus dans nombre de femmes, mais celles qui les possèdent, sont exactement celles qui en font le moins parade, & l'on est continuellement sujet à s'y méprendre.

Un homme qui auroit un intérêt particulier à connoître à fond le caractère d'une femme, ne pourroit à cet égard parvenir à une espèce de connoissance certaine, qu'à force de soins & d'attentions. Ce n'est que dans un commerce journalier, dans lequel il feroit naître adroitement les occasions d'émouvoir différentes passions, qu'il parviendroit à lire dans le cœur; car il est impossible, qu'avec les précautions les plus soigneusement prises, il n'arrive quelquefois à une femme de s'échapper & de décéler à un homme adroit & attentif, quelques traits de caractère frappans, qui lui sont propres, & qui la distinguent des autres femmes. Mais ce ne fera là toujours qu'un tableau particulier, celui qui entreprendra, comme vous, d'en faire un général, comme vous n'en fera qu'un très imparfait.

Il n'y a pas de femme qui ressemble à l'autre, comment se ressembleroient-elles toutes? Celles d'ailleurs dont vous nous parlez, se sont trouvées à votre portée, & je suis très persuadé, que les femmes en général feroient au désespoir de ressembler en tout

tout point à celles , qui par état se sont malheureusement trouvées en quelque sorte de niveau avec le fameux Auteur de *l'Espion Chinois*. Cependant il n'y a rien dans tout votre livre qui prouve plus manifestement l'ingratitude de votre cœur, & la noirceur de votre ame, que l'outrage que vous faites au sexe. Quel vilain tableau de votre caractère ne pourrois-je pas exposer ici aux yeux du public, si dans cette opération je n'étois obligé de compromettre ce même sexe que vous offensez ? Mais ne comptez pas, que les femmes auxquelles vous avez tant de sortes d'obligations vous pardonnent. Les Tribunaux de *Covent-Garden* & de *Drury-Lane* (*), & les assemblées de *Vauxhall* & de *Rennelagh* (§), vont prononcer incessamment l'arrêt de mort contre leur ancien nourrisson. Vous allez mourir de misère. Personne, après avoir lû votre *Espion Chinois*, ne voudra plus de vos écrits, vous voilà donc perdu comme Auteur; si après cela les femmes vous abandonnent, je tremble de votre sort. Vous verrez qu'il faudra recommencer le cours de vos études, & abandonnant le nom de *Cbi-*

(*) Ce sont les deux Théâtres de *Londres*, & les quartiers de la Ville où demeurent presque toutes les filles.

(§) Salles publiques à quelques lieux de *Londres*, où se donnent des concerts, pendant la belle saison, & qui sont les rendez-vous des toutes les filles.

Cbinois, reprendre tout uniment celui de *Grec* (*).



L E T T R E I X.

JE défie l'homme le plus fin, & le plus pénétrant de reconnoître la *Politique* à la ridicule définition que vous nous en donnez. C'est, dites vous, *l'art de tromper par excellence, réduit en pratique par les Souverains de l'Europe*. En vérité Monsieur l'Auteur, l'on ne peut s'attendre qu'à un excellent ouvrage de la part de quelqu'un qui connoit si bien les sujets qu'il traite; aussi la Lettre XXXVI. du premier Volume de votre *Espion Cbinois* est-elle un Chef-d'Oeuvre de l'art, & une preuve authentique de l'étenduë de votre génie & de vos connoissances.

Le debut d'abord en est unique; Vous avertissez votre Correspondant: *que pour qu'il puisse se faire une juste idée de ce que les Européens appellent Politique, il faudroit que son cœur fut corrompu, & que son ame souillée de milles crimes, eut rendu son esprit susceptible, d'une foule de ruses & d'artifices*. Voilà, assurément un tableau achevé, que vous nous donnez indirectement de vo-
tre

(*) L'auteur de l'*Espion Chinois* m'a assuré souvent lui même, qu'il étoit encore celui de l'*Histoire des Grecs*, & je n'ai pas de peine à le croire.

tre caractère ; & le lecteur est prévenu , que celui qui va lui livrer les idées justes qu'il a conçu de la Politique est un homme dont le cœur est corrompu , & dont l'ame est fouillée de milles crimes.

L'on voit assez combien ces derniers vous sont familiers , par l'assemblage nombreux que vous en faites à la fin de votre Lettre , & que vous dites être tous essentiels pour former le caractère d'un *Politique*. Pour le coup ne seroit-ce pas un défaut d'attention , Monsieur , & je suis tenté de croire , que faisant souvent des larcins à quelque mauvais Dictionnaire raisonné , vous vous êtes mépris d'Article , & qu'au lieu de copier celui de *Politique* , que vous cherchiez à la lettre P. vous avez sans y penser copié l'article *pendable*. En effet il n'y a que le dernier des scélérats , qui puisse être farci de tous les vices dont vous faites la détestable énumération , & pour l'honneur du genre humain , j'aime encore mieux croire , qu'un tel monstre n'a jamais existé sur la terre. C'est un portrait hideux d'imagination , qui ne ressemble à rien. Je ne sçais , quels sont les soi-disant Politiques , dont vous prétendez avoir lu les annales. *C'étoient* , dites vous , *des grands scélérats , des hommes infames , noyés dans le crime , l'un assassine son Prince , l'autre le fait mourir sur un Echafaut , par la main du bourreau.* Eh qui vous a dit , Monsieur , que ces personnages-là , étoient des grands Politiques , suffit-il pour les croire

tels , que quelque Auteur contemporain , mercénaire , ou esclave du préjugé & de l'aveuglement , leur ait donné ce nom ? & ne croyez vous pas , que ce même *Cromwell* , que vous mettez au rang de vos Politiques , eut *subi une mort infame en Europe* , comme vous supposez qu'il l'eut subie à la *Cbine* , si la force ouverte , & une fougue impétueuse de sa nation , n'eut secondé sa détestable entreprise ? Lui , & tant d'autres , auxquels les Ecrivains ont prodigué le titre de Politiques , ne peuvent être , & ne sont regardés , que comme des sujets rebelles , comme des usurpateurs & des scélérats , de la vie & du succès desquels le hazard & un certain arrangement de causes secondes , seul , a décidé.

Je ne conçois pas , ce que vous entendez encore par cette *Histoire Politique de l'Europe* , que vous dites être *si propre à dégrader l'humanité* , ni quel est cet *enchainement de forfaits* , inventés par elle pour parvenir à son but. Ne diroit-on pas , à vous entendre , que tout le système de l'Europe est fondé sur une complication de crimes ? & qu'il n'est encore soutenu que par la duplicité & la mauvaise foi ? mais combien ne devez vous pas rougir , lorsque lisant un *Montesquieu* , un *Grotius* , un *Puffendorff* , ces divins interprètes de législation , vous trouvez , que la Religion , la bonne foi & une saine morale , sont la base , & les fondemens solides des Loix , des Gouvernemens , & en un mot de la Politique de l'Europe ;

&

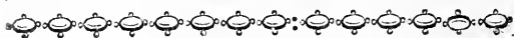
& combien ne devez vous pas être hon-
teux, lorsque lisant les *Mémoires d'un Comte
d'Estades*, ceux d'un *Lamberti* & d'un *Wic-
quefort*, vous appercevez par tout, le Né-
gociateur parfaitement honnête homme,
l'Ambassadeur prudent & zélé, qui fait al-
lier aux intérêts de son Prince, ceux de son
honneur personnel & d'une réputation sans
tache.

L'Histoire des siècles réculés, fournit à
la vérité, des exemples de Princes & de
leurs Ministres, qui, dans un tems où l'*Eu-
rope* croupissoit encore dans les ténèbres,
ont profité de l'engourdissement de leurs
voisins, pour se frayer un chemin à la gran-
deur par la fourbe & par l'artifice; il est
encore vrai, que l'on a souvent donné les
noms de Politiques & d'hommes d'État à
ces mêmes Princes & Ministres, mais il
n'est pas moins vrai, qu'un homme, qui
voudroit aujourd'hui employer les mêmes
moyens, risqueroit de nuire aux intérêts de
son Prince, plutôt que de les avancer.

Les Ministres & ceux que les Souve-
rains chargent de négociations importantes,
sont pour l'ordinaire trop éclairés, pour
prendre le change; les detours, les équi-
voques & les doubles-ententes de nos jours,
réussissent si peu dans les opérations des
Cabinets, que les stratagèmes & les em-
buscades réussissent dans les expéditions de
la guerre.

Je finis cette Lettre, par une définition
de la *Politique*, qui, je m'en flatte, ne res-
sem-

semblera nullement à celle que vous nous en avez donné. La *Politique* est l'*Art de gouverner les hommes rassemblés en société*. Ses maximes sont fondées sur la connoissance de l'homme & de ses devoirs, & son véritable but consiste, à enchaîner au bien commun, tous les ordres de l'état. Si au reste vous êtes curieux de savoir, quels sont les objets, dont s'occupe le vrai *Politique*, je vous renvoye aux *Institutions Politiques de Mr. le Baron de Bielefeld*.



L E T T R E X.

IL n'est point étonnant, qu'un homme juge mal, d'une chose qu'il ne connoit que de nom, & je serois surpris au contraire, de vous entendre parler pertinemment de l'*Honneur*, tandis que vous convenez vous même, que vous ne savez où le chercher. *C'est une Divinité*, dites-vous, & il paroît, que ce seul titre vous suffit, pour le regarder d'abord comme un fantôme. *Il fait sa résidence ordinaire dans le fourreau d'une Epée (*)*; il est d'origine *Françoise*, on peut lui attribuer deux tempéramens; il faut aussi qu'il ait deux cœurs, & finalement c'est une *Cchimère*. En vérité, Monsieur, la chute est belle, & bien digne de vous.

Vous

(*) Voyez la Lettre XXII du premier Tome de l'*Espion Chinois*.

Vous êtes assurément le premier Auteur, pour ne pas dire le premier homme, qui se soit fait ouvertement un honneur, de n'en point avoir, car vous seriez sans doute très fâché, de posséder *une petite vilaine idole, dont les traits sont extrêmement défigurés* (*). Votre livre d'ailleurs prouve assez, combien peu vous en faites cas, car il n'y a pas de page, qui ne vous perde d'honneur, si l'on pouvoit perdre ce que l'on n'a pas.

Un homme, qui dans tout le cours de sa vie, ne peut se rendre compte à lui-même d'aucune action dictée par la vertu, est entièrement étranger à l'honneur; s'il n'en trouve le principe dans son propre cœur, il fera dans votre cas, le cherchant par tout, & ne le trouvant nulle part, il le traitera bientôt de la chimère; que si au contraire, vous aviez pu concevoir, qu'il y a dans le cœur d'un honnête homme certain mouvement, qui naît de l'observation exacte de ses devoirs, que c'est un hommage secret qu'il rend à son mérite personnel, & que ce mérite publiquement reconnu, lui attire enfin l'approbation de tous les bons Citoyens, si, dis-je, vous aviez pu concevoir, que *l'honneur est un tribut, que le public paye à la vertu d'un particulier*, vous n'auriez, je pense, trouvé rien de ridicule ni de contradictoire, dans ce qui le caractérise. Vous auriez été obligé de convenir, que bien loin d'être une chimère, c'est un trésor pré-

(*) Ibid.

précieux, & un bien d'autant plus estimable, qu'il est le seul, dont il nous reste une sorte de possession après la mort. Vous vous seriez aperçu, qu'il est de tous les Etats, & que c'est une fausseté insigne d'avancer, comme vous le faites, *qu'il n'y a que les premières Classes de Citoyens, qui y sacrifient, & que le tiers état, & le petit peuple, ne le connoissent point, & ignorent qu'il existe* (*).

L'Homme d'épée, le Négociant, l'Artisan, & le Cultivateur, en sont également jaloux, & il seroit même aisé de vous prouver, que tous ces différens Etats tomberoient dans une sorte d'engourdissement général, si le *point d'honneur* ne les animoit.

Que seroit-ce d'un homme de guerre, sans la réputation de son courage? du Négociant sans son crédit? de l'Artisan sans son industrie? du Cultivateur sans une application pénible à son travail? C'est cependant là le *point d'honneur* de chacun de ces membres de la société civile, & il est en effet si peu chimérique, qu'il est comme l'ame de leurs différens états.

Le degré d'attachement qu'un homme a pour son honneur, & les soins qu'il emploie, à maintenir non seulement celui qu'il possède, mais aussi à en acquérir davantage, l'éleve bientôt au faite de la grandeur, dont son état est susceptible. Un Courage distingué, & qui se manifeste dans toutes les

oc-

(*) Ibid,

occasions qui se présentent, d'un homme de guerre fera bientôt un héros. Une combinaison exacte des intérêts d'un particulier à ceux de la société générale, un calcul raisonné de la dépense & de la recette, & une attention particulière à remplir les engagements que l'on a contracté avec le public, d'un simple Négociant feront bientôt un homme opulent, un millionnaire; l'application marquée d'un Artisan, lui attirera le plus grand nombre de pratiques, & celle du Cultivateur augmentera le débit de ses denrées & accumulera par conséquent son revenu.

Croyez vous, Monsieur, qu'un bien, qui procure de si grands avantages, soit purement idéal? & si ce n'est, que par l'observation de nos devoirs respectifs, qu'il peut s'acquérir, ne concevez vous point, combien sa conservation doit nous être chère, si ce n'est qu'en affrontant les dangers & la mort même que le guerrier peut acquérir l'honneur? trouvez vous ridicule, qu'il tire une vengeance éclatante d'un insolent, qui par des paroles injurieuses, ou des menaces, prétendrait flétrir ce même honneur si légitimement acquis? Vous vous moqueriez donc également d'un homme, qui puniroit un voleur, qu'il auroit pris sur le fait, occupé à lui enlever ce qu'il auroit de plus précieux dans la maison.

Il seroit trop long d'entrer ici dans le détail des influences infinies, que le *point d'honneur* a encore dans les différens états
de

de la société civile. Il feroit pareillement trop étendu, d'entrer dans la discussion de ce que vous nommez *affaire d'honneur*, & de vous prouver, que cet Etablissement du *Tribunal des Maréchaux de France*, que vous tournez si fort en ridicule, en est un très sage, pour réprimer les excès dangereux, auxquels la vivacité naturelle & souvent l'aveuglement expose la jeunesse *Françoise*. Je crois en avoir assez dit, pour prouver, que le tableau que vous nous présentez dans la XXI^{me} Lettre du premier Volume de votre *Espion Chinois*, n'est rien moins, que celui de l'honneur. Le Lecteur d'ailleurs, accoutumé à vous voir sans cesse confondre les sujets que vous traitez, & qui a vu, que vous confondez la Religion avec le Fanatisme, la Politique avec l'imposture, s'apercevra bien encore, qu'ici vous confondez le querelleur & le mauvais plaisant, avec l'homme de courage & d'honneur.

Votre erreur à l'égard de la gloire (*), est encore également grossière, & si cette dernière, n'étoit que ce que vous dites, nous n'aurions bientôt plus, que les Rois foibles, des Trônes chancellans, des Généraux engourdis, des Soldats efféminés, & des Auteurs comme vous.

(*) Voyez la Lettre XXIII, du premier Tome de l'*Espion Chinois*.



L E T T R E X I.

JE viens d'apprendre une nouvelle , qui me cause de la peine , & qui en même tems me fait prendre la résolution de mettre brusquement fin à ces Lettres. L'on m'assure , Monsieur , que vous allez encore donner deux Volumes de *votre Espion Chinois*. Hélas ! n'étoit-ce donc pas assez de six livres remplis d'impertinences & de pauvretés ? & après cette demie douzaine de témoins déjà trop authentiques de votre ignorance , & de votre peu de jugement , aviez vous besoin encore de deux autres , pour nous prouver plus incontestablement , ce que nous connoissons déjà de votre génie ? Soyez assuré , qu'il y a longtems , que le Lecteur a prononcé contre vous. Vos erreurs en fait d'*Histoire* , vos pitoyables raisonnemens sur le *Commerce* , sur la *Population* , sur l'*Education des Enfans* , sur l'*Agriculture* , sur les *Speâcles* , sur les *Mœurs* , &c. prouvent à n'en plus douter , que si d'un côté vous n'avez fréquenté que de mauvaises écoles , & hanté mauvaise compagnie , d'un autre côté vous n'avez lu que de mauvais livres.

J'ignore , si ceux qui auront vu les six premiers Tomes de *votre Espion Chinois* , auront encore la curiosité d'acheter la suite de ce Recueil de *misères* , mais je fais bien , qu'ennuyé à la mort de votre livre , je lui
affi-

assigne dès aujourd'hui le coin le plus obscur de ma Bibliothèque, & que je vous laisse désormais exhiler à votre aise, le reste de votre bile contre le genre humain. Je m'aperçois même, & peut être trop tard, que c'est avoir assez mal employé mon tems, que de m'être compromis avec un Auteur, dont le style est contagieux au point qu'il communique sa dureté au mien. Je n'ai donc plus qu'une prière à vous faire, & je finis.

L'Allemagne n'offre rien de fort intéressant aux yeux curieux d'un *Cbinois*. Les *Espions* ordinairement y sont pendus, & les *impertinens Auteurs* souvant battus (*). Croyez moi, il y va de votre salut de ne point voyager dans ce pays, & c'est au nom de tous mes compatriotes, que je vous prie de leur faire l'honneur de passer votre chemin, & de leur épargner votre visite. Si vous daignez accorder cette insigne faveur à ma Nation, je veux bien, en mon particulier, vous en témoigner ma reconnaissance, en finissant ces Lettres, par une *Apologie* de votre *Espion Cbinois*, & qui est, je crois, l'unique, dont il soit en quelque façon susceptible. La voici :

*Si l'on peut pardonner l'effor d'un mauvais
livre,
Ce n'est qu'aux malheureux, qui composent
pour vivre.*

(*) Il y a des Gazettiers en *Allemagne* (savoir à *Erlang*) qui en ont donné quittance.

F I N.

AVERTISSEMENT,

A U

P U B L I C.

Le prix de 16 Sols pour le public, & de 12 Sols pour les Libraires, que j'ai mis à cette brochure, ayant paru exorbitant à quelques uns de ces Messieurs, parce qu'il ne s'y trouve ni impiétés ni faletés, qui cependant sont les deux seuls titres qui ont aujourd'hui le droit de faire vendre cher un Ouvrage, ils ont eu la bonté de me menacer d'une contrefaction, qu'ils assurent vouloir donner à 4 Sols au public, deux jours après que le premier Exemplaire de mon Edition aura paru.

Comme le public sans doute seroit mécontent de cette contrefaction, si elle ne se trouvoit pas complete, on a cru nécessaire de l'avertir, que pour qu'elle soit entièrement conforme à l'Edition originale, il doit se trouver à la dernière feuille de chaque Exemplaire ce présent

sent Avertissement avec les huit vers
suivans :

*Hier me promenant le soir,
J'entendis trois ânes braire,
Je m'aprochois pour les voir,
Ma foi c'étoient trois Libraires.
En croirai-je à mes deux yeux?
Oui me dit mon Ami Gille,
Nous n'avons que ces pouilleux,
Pour tous ânes dans la Ville.*

Si la Versification n'est pas exacte , le
Trio des Libraires n'a qu'à la corriger
dans sa contrefaction de 4 Sols.

Fin de l'Avertissement.





